Mme Louis Barat
Le Tour

Ralph Connor

Le Pilote du Ciel

Traduction libre de

Joseph Autier

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine

LE PILOTE DU CIEL

CVLTRIX

Ralph Connor

Le Pilote du Ciel

Traduction libre de

Joseph Autier

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine

LE PILOTE DU CIEL

INTRODUCTION

Pour qu'un homme soit capable de venir en aide à ses frères, il est de toute nécessité qu'il les aime, et qu'il croie à la victoire finale du bien sur le mal. La mesure de sa puissance dépend de celle de son amour et de sa foi. Armé de l'amour qui ne cherche pas son propre avantage, et de la foi qui permet de pénétrer jusqu'au fond des choses, il peut aller de l'avant. Il fera des expériences de genres très divers, une seule lui sera épargnée : celle de la défaite.

L'histoire que je vais raconter se passe parmi la population de la contrée des Foothills. Population étrange, composée, d'une part, d'hommes ayant quitté des maisons confortables, souvent luxueuses, parce que leur esprit aventureux les

poussait à faire quelque chose qui valût la peine de vivre, ou à s'élever jusqu'au niveau qu'ils se sentaient capables d'atteindre ; d'autre part, de gens rejetés par le monde auquel ils avaient appartenu un jour, et venus dans ces vallées reculées et solitaires pour y chercher un coin où ils pussent vivre, oubliant et oubliés.

La ligne onduleuse et prochaine des Foothills fermait leur horizon et dressait une barrière entre eux et le monde. A l'abri de ses critiques, délivrés des conventions mesquines de la vie sociale, privés aussi des influences salutaires du foyer domestique et de la douce atmosphère que répand autour d'elle une honnête femme, comment s'étonner de ce que quelques-uns d'entre eux, grisés par cette liberté toute nouvelle, se fussent mis à courir, bride abattue, sur la route escarpée au bout de laquelle il y a le saut dans l'abîme !

Cette histoire est aussi celle de quelqu'un dont la vision s'élevait bien au-dessus de l'horizon prochain, et qui vint à eux dans le ferme dessein de se montrer leur frère et, à force d'amour et de foi, de leur prouver que la vie est sans prix et qu'il vaut la peine d'être un homme.

CHAPITRE PREMIER

La contrée des Foothills

Au delà des grandes prairies et à l'ombre des Montagnes Rocheuses, les Foothills s'accroupissent. Sur un espace long de neuf cent milles, les prairies roulent leurs grandes vagues, puis elles commencent à escalader des mamelons mollement arrondis ; ceux-ci s'élèvent peu à peu, prennent des contours plus marqués, des arêtes plus aiguës ; ici et là, des pointes déchiquetées surgissent, jusqu'au moment où le tout se confond avec la base gigantesque des montagnes immenses. Ces collines, qui servent de transition entre la prairie et les montagnes, forment la contrée des Foothills. Elles se déploient sur une longueur de cent milles à peine, mais dans tout le grand Ouest, on n'en trouverait pas cent autres si riches

en sites intéressants ou aussi pittoresques. Le trait principal de ce coin de pays si restreint, c'est qu'il est un composé des beautés de la prairie et de celles de la montagne. On y trouve des vallées si larges, que leur extrémité se confond avec l'horizon immense, et des hauts plateaux si vastes, qu'ils semblent faire encore partie de la plaine sans limite. Plus près des montagnes, les vallées se font profondes, si profondes qu'elles finissent par n'être plus que des « canyons », gorges étroites, au travers desquelles les torrents, venus des glaciers qui étincellent au loin entre les pics blancs, précipitent leur eau grise, aux reflets bleus.

Les « ranchs », où paissent des troupeaux de bœufs et de chevaux, sont disséminés çà et là ; les ranchs où vivent des colons dont l'existence à demi-sauvage, libre et solitaire, offre le singulier mélange de comique et de tragique, de drôlerie et de pathétique qui rend parfois la vie si romanesque. On trouverait parmi eux les représentants les plus entreprenants et les plus hardis des populations restées au vieux pays. Les décavés, les réprouvés, les désappointés ont découvert aussi le chemin des ranchs des Foothills. La contrée elle-même, avec ses collines ensoleillées et ses vallées ombreuses, se reflète dans les vies de ceux qui la peuplent, car nulle part les con-

trastes de lumière et d'ombre ne sont aussi visibles que chez les habitants des ranchs des Albertas.

Mon expérience m'a confirmé dans la conviction orthodoxe que la Providence fait tomber sa pluie sur les méchants aussi bien que sur les bons. Si cela n'était pas, je n'aurais jamais vu de mes yeux la contrée des Foothills, ni vécu de sa vie étrangement fascinante. Je n'aurais pas davantage fait la connaissance du plus extraordinaire des hommes extraordinaires disséminés dans les Foothills, du cher vieux Pilote, comme nous nous mîmes à l'appeler longtemps après.

Ma première année d'Université s'était terminée sans gloire. Mon tuteur était au désespoir. Maintenant que je songe à lui, au travers des années qui me séparent de cette époque, je le prends en pitié. Alors, je trouvais qu'il s'inquiétait de moi infiniment plus que ce n'était nécessaire, et je partageais l'opinion d'un de mes camarades, qui l'appelait « un vieux faiseur d'embarras ». L'invitation que me fit, à ce moment précis, un de mes cousins éloignés, Jack Dale, de passer un été dans son ranch de l'Alberta du Sud, n'aurait pu arriver plus à propos. J'éprouvai aussitôt un désir fou d'aller le rejoindre. Mon tuteur hésita longtemps, mais aucune autre solution du problème qui consistait à découvrir à quoi je pouvais être bon ne s'offrant à lui, il finit par

convenir que je ne pourrais guère tourner plus mal en partant, qu'en restant au pays.

La conséquence de sa décision fut qu'un des premiers beaux jours de l'été de l'an 188... je me trouvai faire partie d'un train de marchandises de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui se rendait d'une petite station de chemin de fer du Montana à la frontière du Canada. Notre train se composait de six wagons, traînés par quatorze paires de bœufs et de trois poneys, le tout conduit par un métis français et son fils, gamin d'une quinzaine d'années. Nous cheminions fort lentement, mais chacune des heures de ces longues journées, depuis l'aube grise embrumée jusqu'à la douce clarté crépusculaire du soir, était pour moi pleine de délices.

A la fin du troisième jour, nous arrivâmes au campement où nous devions rencontrer Jack Dale. Je me rappelle encore comme mon cœur battait d'admiration quand je le vis se diriger vers nous, dans son costume flottant et commode de cow-boy, guidant avec une aisance parfaite son *bronco*[1], et le petit poney qui m'était destiné, au milieu du dédale de wagons, de caisses, de cordes et d'autres objets hétéroclytes disposés en cercle dans la prairie. Il s'élança à terre, avant

[1] Cheval de selle canadien.

même d'avoir arrêté son bronco, et la vigueur de sa poignée de main me permit de mesurer à quel point j'étais le bienvenu. Il y avait des années qu'il n'avait pas vu quelqu'un des siens, et la joie qui éclatait au fond de ses yeux racontait toute une histoire de longues journées et de longues nuits passées à regretter le vieux temps et de vieux visages. Je le compris mieux après deux années passées au milieu de ces collines, qui possèdent, à certains jours, la puissance étrange d'éveiller chez un homme des désirs qui rendent son cœur malade. Après le souper, nous nous groupâmes autour d'un petit feu. Jack et le métis se mirent à fumer et à causer, tandis qu'étendu sur le dos, je regardais les étoiles scintiller dans la profondeur bleue d'un ciel sans nuages, tout en prêtant l'oreille, avec un plaisir sans mélange, à leur conversation. De temps à autre, je posais une question, mais elles étaient rares, car mes trois jours de voyage m'avaient déjà appris, que c'est en lui prêtant une attention silencieuse et non pas en l'ennuyant par des questions, qu'on amène un homme de l'Ouest à vous raconter des histoires. Je restais donc couché tout de mon long, et j'écoutais des récits dont le souvenir est mêlé à celui de la chaude demi-clarté de cette nuit d'été, de la pâle lumière des étoiles et des réminiscences de la

maison, que l'arrivée de Jack semblait avoir évoquées.

Le matin suivant, avant que le soleil parût, nous avions levé le camp et nous étions prêts à nous mettre en route pour notre chevauchée de cinquante milles. Il tombait une petite pluie fine, presque imperceptible, et bien que lui-même ne s'inquiétât ni du soleil ni de la pluie, Jack insista pour que je misse mon mackintosh. Ce vêtement était battant neuf et avait une pèlerine flottante, qui se mit à claquer au moment où je m'approchais de mon poney. C'était un laid petit animal, avec plus de blanc dans les yeux que je n'aurais voulu en voir. Je ne me sentis absolument pas attiré par lui ; de son côté, il ne paraissait pas l'être davantage par moi, car au moment où je le pris par la bride, il s'ébroua et obliqua avec une promptitude extraordinaire, après quoi il se planta devant moi, les pieds étendus en avant, comme s'il se préparait à repousser toutes les avances, de quelque nature qu'elles fussent, que j'aurais pu vouloir lui faire. J'essayai de me rapprocher de lui en lui adressant quelques paroles conciliantes, mais il reculait avec une telle persistance, que nous en fûmes bientôt réduits à nous regarder à travers toute la longueur de son cou et de mon bras, étendus l'un et l'autre autant

qu'il leur était possible de s'étendre. A ce moment, Jack vint à mon secours, et saisissant l'autre côté de la bride, força le poney à se tenir tranquille, pour me permettre de le monter. J'empoignai d'une main ferme la corne de sa selle mexicaine et passai ma jambe par dessus son dos. L'instant d'après, je volais par dessus sa tête. Ma seule émotion fut une surprise extrême, tant je m'attendais peu à cette aventure. Je m'imaginais être bon cavalier, ayant chevauché sur des poulains de fermiers, d'espèces fort diverses et non dressés, mais l'expérience que j'étais entrain de tenter était quelque chose d'absolument nouveau pour moi. Le métis me regardait, avec un intérêt mélangé d'indifférence; Jack souriait; quant au gamin, il jubilait positivement.

— Je prendrai cette petite brute pour moi, me dit Jack.

Mais le ricanement du gosse me fit l'effet d'une provocation, et je répondis, aussi tranquillement que me le permettait ma voix tremblante :

— Oh ! je parie que j'en viendrai à bout. Et pour la seconde fois je me préparai à monter.

Mais à peine étais-je en selle que le poney sautait tout droit en l'air, après quoi, il arqua son dos, rapprocha ses quatre pieds et se raidit

avec une secousse qui fit grincer mes dents. C'était la première expérience que je faisais de ce coup de tête spécial. Après cela, la petite rosse se mit sérieusement en devoir de se débarrasser de la chose bruissante et frôlante installée sur son dos. Elle reculait pendant quelques secondes, puis, après avoir fait trois ou quatre bonds en avant, s'arrêtait brusquement, se dressait tout droit, puis s'arrêtait de nouveau, le dos arqué et les jambes aussi rigides que des barres de fer. Après cela, elle faisait quelques pas sur ses jambes de derrière, puis se livrait avec une incroyable rapidité à une série d'écarts, pour en revenir à des coups de tête aussi prompts que vicieux.

— Tiens-toi bien, me criait Jack entre ses éclats de rire. Il en sera malade avant qu'il soit longtemps.

Je me souviens de m'être dit, qu'à moins que son intérieur fût un peu plus délicatement organisé que son apparence extérieure ne pouvait le faire supposer, toutes les chances étaient pour que le sot animal fût le dernier des deux à succomber à la maladie. Pour comble de malheur, un saut plus violent que les autres rabattit ma pèlerine sur ma tête, ce qui me plongea dans une obscurité complète. Maintenant, j'étais à sa merci, et il en usa sans pitié. Il

ruait, plongeait, se cabrait, donnait des coups de reins ; tantôt il se dressait sur ses jambes de devant, tantôt sur celles de derrière, parfois aussi il tombait sur ses genoux, tandis qu'encapuchonné comme je l'étais, je n'avais d'autre ressource que de me cramponner à la corne de la selle. Enfin, à la faveur d'une des clartés fugitives qui passaient parfois entre les plis de mon enveloppante pèlerine, je m'aperçus que la corne avait glissé de côté, aussi la première fois qu'il se retrouva sur ses quatre jambes, en profitai-je pour mettre pied à terre. Je tiens à ce que ce point soit bien fixé, car l'expression de triomphe que je surpris sur le visage grimaçant du jeune garçon et l'enthousiasme que le poney lui inspirait me prouvèrent qu'il estimait que j'avais perdu mon pari.

Quant à la petite brute, elle continua pendant quelques minutes à ruer et à arquer son dos, comme si j'avais été dessus ; c'était à croire qu'elle avait au dedans d'elle un mécanisme qui, une fois remonté, ne pouvait plus s'arrêter.

Je me sentais parfaitement malade et les rudes secousses auxquelles ils avaient été soumis, avaient ébranlé mes nerfs à fond, mais les éclats de rire méprisants du gamin et les sourires de satisfaction qui s'étalaient sur les visages de Jack et du métis m'exaspérèrent. Je jetai mon man-

teau loin de moi et, après avoir remis la selle en place, je m'emparai de la cravache de Jack, sans prêter la moindre attention à ses remontrances, puis sautant de nouveau sur mon coursier, avant qu'il eût eu le temps de décider du mode d'action qu'il allait choisir, je pris l'offensive et lui administrai une telle volée de coups, du gros bout de la cravache, qu'il partit au grand galop, et après avoir fait un tour dans la prairie, revint au camp, absolument dompté, au grand désappointement du gosse et à mon non moins grand étonnement. Jack paraissait enchanté, et même le visage impassible du métis exprimait une certaine satisfaction.

— Ne va pas croire que j'aie voulu te jouer un mauvais tour, me dit Jack. C'est cette pèlerine qui est cause de tout. Cet animal n'est pas habitué à ces machines-là. Mais c'était une vraie représentation de cirque, ajouta-t-il en partant d'un nouvel éclat de rire, cela valait cinq dollars pour le moins !

— J'vous crois ! dit le métis, c'était joliment drôle à voir, eh !

Je pensais à part moi que la drôlerie du spectacle dépendait du point de vue où on se plaçait pour l'évaluer, mais j'acquiesçai simplement à sa déclaration, trop content de m'être tiré avec honneur, en définitive, de ce rude combat.

Nous suivîmes toute la journée la piste qui serpentait autour de l'épaulement des collines arrondies, ou descendait les longues pentes qui aboutissaient à des vallées larges et pleines d'une herbe plantureuse. Ici et là, ces vallées étaient coupées par des « coulées », au fond desquelles courait une eau claire, glacée, aux teintes ardoisées ; parfois, du sommet d'une colline, nous apercevions au-dessous de nous de petits lacs couverts de canards sauvages qui barbotaient, criaient et plongeaient, sans nul souci d'un danger possible. De temps à autre, nous distinguions aussi un point noir, au milieu du vert des prairies, et Jack me disait que c'était le ranch d'un colon. Qu'ils paraissaient être loin du vaste monde et perdus dans l'immensité de ces collines, si étrangement multipliées, ces petits ranchs noirs !

Je n'oublierai jamais la soirée estivale où nous fîmes, Jacques et moi, notre entrée à Swan Creek. Je dis que nous y entrâmes, et pourtant ce village n'existait, à dire vrai, que dans l'imagination des habitants de la contrée, car il n'était qu'un lieu de relai, une halte, composé seulement d'une auberge, — un long bâtiment d'un étage et demi, construit en rondins non équarris, — à laquelle s'appuyaient en arrière des écuries et un magasin, servant également de bureau de

poste, et au-dessus duquel le propriétaire du tout demeurait. La situation de cette sorte de caravansérail était de toute beauté. D'un côté, la prairie dévalant au penchant des collines, s'en allait rouler ses vagues jusqu'aux confins violets de l'immense horizon ; de l'autre, elle remontait sur des croupes ensoleillées et se perdait peu à peu dans l'ombre bleue des montagnes, étagées à l'arrière-plan.

Dans ce monde où il est impossible d'évaluer les choses de façon absolue, nous sommes obligés de les considérer relativement ; ainsi, tel était le contraste offert par ces deux maisons et leurs dépendances avec les immenses espaces déserts au travers desquels nous avions chevauché pendant toute cette longue journée, qu'elles paraissaient un centre de vie et d'animation. Quelques chevaux étaient attachés à une barrière en fer, courant devant la façade de l'auberge.

— Holà ! s'écria Jack. Je devine que les Nobles Sept sont en ville.

— Qui sont ces personnages ? demandai-je.

— Oh ! répondit-il avec un haussement d'épaules, ils représentent l'élite de Swan Creek ; et par Jupiter, ajouta-t-il, ce doit être une Nuit de Permission.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fis-je, comme nous nous approchions de la barrière de fer.

— Tu sais que nous sommes dans une contrée où l'alcool est prohibé, me dit Jack, en baissant la voix à cause de quelques hommes debout près de la porte, mais quand l'un ou l'autre de ses habitants se sent disposé à tomber malade, il est autorisé à en acheter quelques gallons pour usage médical. Comme ses amis et ses camarades sont tout aussi exposés que lui à la contagion, il est naturel qu'il les invite à participer à ces mesures préventives. Et c'est étonnant, ajouta Jack, avec un signe de tête solennel, de combien d'épidémies nous sommes sans cesse menacés, malgré la salubrité exceptionnelle de ce pays.

Après qu'il m'eut donné cette explication pas mal mystifiante, nous allâmes rejoindre la mystérieuse Compagnie des Nobles Sept.

CHAPITRE II

La Compagnie des Nobles Sept

Comme nous mettions pied à terre, des cris de « Holà, Jack ! », « Comment vous portez-vous, Dale ? », « Holà, vieille Fumée ! », prononcés par des voix plus cordiales les unes que les autres, me prouvèrent d'emblée que mon cousin était coté grand favori auprès des hommes groupés devant la porte. Jack se contenta de les saluer, en retour, d'un signe de tête, après quoi il me présenta en due forme :

— Mon cousin aux pieds tendres, tout frais débarqué de là-bas, dit-il avec un grand geste élégant.

Je fus surpris de la grâce des révérences que me firent ces hommes grossièrement vêtus, à l'air sauvage. J'aurais pu tout aussi bien me

croire dans un salon de Londres. L'amabilité de leur accueil me mit immédiatement à mon aise, et grâce au fait que j'étais introduit dans leur compagnie par Jack, j'y fus admis sur l'heure, alors que pour les « pieds tendres », comme ils appelaient les nouveaux venus, elle restait en général strictement fermée.

Quel air hardi ils avaient, tous ces compagnons ! Bronzés, tannés, maigres et secs comme des cents de clous, on aurait pu les prendre pour des soldats revenus d'une rude campagne. Leurs mouvements et leurs paroles avaient quelque chose d'aisé, de nonchalant et d'indifférent, tout à la fois, mais leurs yeux avaient une manière de vous dévisager froidement et délibérement, d'après laquelle on les devinait prêts à tout et capables, également, de tout.

Cette nuit-là, je fus initié aux us et coutumes de la Compagnie des Nobles Sept, mais j'ai le regret de devoir avouer qu'il ne me reste de cette cérémonie qu'un souvenir confus, car ils buvaient comme ils montaient à cheval, violemment et longuement, et ce ne fut que grâce aux soins de Jack que j'atteignis sa demeure, sain et sauf, vers la fin de la nuit.

La Compagnie des Nobles Sept représentait, au point de vue social, le haut du pavé de la région dont Swan Creek était le centre. A l'ori-

gine, elle avait été fondée, « dans un but de développement mutuel et de divertissement social », par sept jeunes hommes, dans les veines desquels coulait le meilleur sang de la Grande-Bretagne, et si au cours des années elle avait changé de caractère, elle n'en avait pas moins conservé son nom primitif. Tout d'abord, le nombre de ses membres avait été étendu, afin qu'on pût y recevoir « des coloniaux approuvés », tels que Jack Dale, et d'autres « de mentalité apparentée à celle de l'ensemble », rubrique dans laquelle rentraient, je suppose, les deux cow-boys d'Ashley Ranch, Hi[1] Kendal et « Bronco Bill » ; personne ne connaissait d'autre nom à ce dernier et ne songeait à lui demander comment il s'appelait réellement. Peu à peu, aussi, le but de la Compagnie avait été limité à ce qui concernait les divertissements sociaux, ceux-ci ne consistant guère qu'à jouer au poker et à boire du wisky. Bien nés et soigneusement élevés dans cette atmosphère de culture intellectuelle, mélangée de solides sens commun et d'un certain degré de haute chevalerie, qui entoure les demeures cossues de l'Angleterre, ces jeunes gens, libérés de la contrainte imposée par la tradition et le milieu, avaient rejeté loin d'eux

[1] Diminutif de Henry.

tout ce qui, dans leur caractère, était conventionnel et se retrouvaient dans toute la nue simplicité de leur valeur intrinsèque. L'Ouest découvrait et révélait en eux l'homme véritable, parfois à leur honneur, le plus souvent à leur honte.

Le chef de la Compagnie était l'Honorable Fred. Ashley, d'Ashley Ranch, autrefois d'Ashley Court, Angleterre ; un grand gaillard, bon enfant, possédant de beaux revenus et une belle femme, Lady Charlotte, fille d'une noble famille anglaise. Les traditions d'Ashley Court étaient, autant que possible, conservées à Ashley Ranch. L'Honorable Fred. apparaissait aux chasses aux loups en culottes de peau et en bottes à l'écuyère, montant un cheval anglais, sellé à l'anglaise, et chez lui, les coutumes d'une bonne maison anglaise étaient soigneusement observées. On y retrouvait, cependant, certains traits caractéristiques de la vie de l'Ouest, ainsi le fait que ses deux cow-boys, Hi Kendal et Bronco Bill, se considéraient absolument comme ses égaux, socialement parlant, bien qu'ils confessassent qu'en présence de sa belle et majestueuse épouse, il leur arrivait de se sentir « plutôt humbles ». Au demeurant, Ashley était un homme excellent, parfaitement à son affaire, en tant qu'éleveur de bétail, et beaucoup trop gen-

tilhomme pour tirer orgueil de sa situation, et surtout pour faire sentir aux autres qu'elle était supérieure à la leur. Il possédait le ranch le plus considérable de tout le pays, et faisait partie de ceux, bien rares, qui y gagnaient de l'argent.

Le principal ami d'Ashley, tout au moins son compagnon le plus habituel, était un homme que chacun appelait « le Duc ». Personne ne savait son nom, mais on disait qu'il était le « fils d'un Lord », et certainement, à en juger par son air et ses manières, il aurait pu être le fils de n'importe qui, pris dans les rangs les plus élevés de la société. Il recevait régulièrement une allocation, mais comme elle lui était payée par l'entremise d'Ashley, nul ne savait d'où elle provenait, ni à combien elle se montait. Il était l'image parfaite de la virilité et possédait à un haut degré les vertus prisées par dessus toutes les autres par les hommes de l'Ouest : il pouvait terrasser un taureau, rassembler un troupeau dispersé, jouer au poker ou boire du wisky de façon à remplir ses amis d'admiration et ses ennemis de confusion — car il avait quelques ennemis ; quant à l'art de dresser un bronco, la vertu par excellence des éleveurs de l'Ouest, on avait entendu Bronco Bill lui-même avouer, « qu'il ne se risquerait pas à se comparer au

Duc, car c'était son opinion qu'il pourrait monter n'importe quel animal ayant des jambes sous lui, quand même ce serait *un damné centipède.* » Et ceci, venant de quelqu'un qui faisait sa profession du dressage des broncos, n'était pas un mince éloge.

Le Duc vivait seul, excepté quand il daignait s'en aller passer quelques jours dans le ranch d'un colon solitaire comme lui, et tel était le charme de sa conversation, que son hôte était ravi de le recevoir, même au prix d'un certain nombre de parties de poker perdues. Il ne se liait avec personne, mais il y avait dans le pays quelques hommes qui auraient pu parler de moments où il s'était trouvé entre eux et leur dernier dollar, exigeant seulement en retour du secours donné, la promesse qu'aucune mention de sa bonne action ne serait faite. Il avait toujours un air de nonchalante indifférence et un demi-sourire cynique quittait rarement son visage ; le seul signe d'un sentiment plus violent était chez lui l'accentuation de ce sourire. Le vieux Latour, le tenancier de l'hôtel, me raconta un jour à quelle occasion il avait entendu le Duc rire positivement. Un métis français, faisant métier de camionneur, en route pour le Nord, s'était mis à jouer au poker avec lui, et le montant de ses six mois de paye avait bientôt formé un petit

tas, amoncelé près de la main gauche de son partenaire.

Hors de lui de rage, le camionneur accusa son souriant vis-à-vis d'avoir triché, et se mit en devoir de le démolir d'un seul coup de son énorme poing. Mais le Duc, toujours souriant, et sans même quitter sa chaise, arrêta au passage le poing fermé prêt à tomber sur sa tête, l'ouvrit tranquillement, et passant ses doigts dans ceux qu'il venait d'écarter, força le Français à tomber sur ses genoux et à crier grâce, tant était cruelle l'étreinte de la main de fer qui serrait la sienne. Ce fut alors que le Duc éclata de rire, puis il dit, en touchant du bout du doigt la joue de l'homme agenouillé :

— Croyez-moi, mon gaillard, ne jouez plus à ce jeu, tant que vous ne serez pas plus fort et que vous ne saurez pas avec qui vous jouez.

Après cela, il lui rendit son argent, en ajoutant :

— J'ai besoin d'argent, mais non pas du vôtre.

Alors, tandis qu'il regardait l'infortuné personnage, dont l'attention se partageait entre son argent et ses doigts sanglants, il se reprit encore une fois à rire, de ce rire qu'il ne faisait pas bon entendre.

Le Duc, en dépit de toutes ses excentricités, était la figure la plus frappante de toute la

Compagnie des Nobles Sept, et ses paroles portaient plus loin que celles de n'importe lequel de ses autres membres. Il possédait une ombre en la personne de Bruce, un ancien étudiant de l'Université d'Édimbourg, métaphysicien, ergoteur, entêté, au demeurant entièrement dévoué au Duc. Sa principale ambition était d'arriver à copier les manières et la tournure aristocratiques de celui-ci, mais comme il était court et trapu, et possédait une bonne figure ronde et ouverte et une voix écossaise rude et gutturale, les efforts qu'il faisait pour l'imiter n'étaient pas précisément couronnés de succès. Chacun des courriers qui atteignait Swan Creek lui apportait une lettre de la maison. Dans les premiers temps qui suivirent le jour où je fis sa connaissance, il m'en donnait parfois une à lire, mais comme leur ton devenait plus anxieux, il cessa de me les communiquer, et j'en fus fort soulagé. Comment il pouvait, après avoir lu ces missives, continuer à régler son pas sur celui des Nobles Sept, c'est ce que je n'arriverais pas à comprendre. Pauvre Bruce ! Il avait de bonnes impulsions, un cœur généreux, mais les nuits de Permission, les chasses, les randonnées, le poker, et tous les excès auxquels se livrait la Compagnie, dépassaient sa force de résistance.

Puis il y avait les deux frères Hill. Le cadet, Bertie, un garçon blond, à la bonne figure joyeuse, n'était guère capable de se conduire lui-même et inclinait vers tous les genres et tous les degrés de folie. Mais il avait le cœur chaud et aimait tendrement son grand frère, Humphry — « Hump » comme on l'appelait, qui s'était fait colon afin de pouvoir veiller sur l'enfant terrible. Et ce n'était pas chose facile, car chacun avait un faible pour ce dernier, et le prouvait en l'aidant à se perdre.

Les deux autres personnages, qui avec les cinq déjà nommés formaient les Nobles Sept primitifs, existaient encore, mais par la force des choses, ils ne tenaient plus à la Compagnie que par leur qualité de membres fondateurs. Blake, le vrai type du cerveau brûlé irlandais, s'était joint au contingent de police du Fort, et Gifford s'était marié, et son licol, à ce qu'assurait Bill, était tenu plus court que celui d'un bœuf.

La Noble Compagnie, les cow-boys employés dans les ranchs et deux ou trois fermiers qui vivaient à proximité du Fort, composaient la population de la contrée de Swan Creek. Un étrange méli-mélo de gens de tous rangs et de toutes nations vraiment, mais bien qu'il se trouvât dans le nombre plus d'un homme au mau-

vais cœur, menant une vie mauvaise, il n'en reste pas moins que, pour ce qui est de la Noble Compagnie, je puis certifier n'en avoir jamais rencontrés qui fussent plus braves, plus sincères ou plus généreux. Ils avaient, certes, des vices, qui n'étaient que trop apparents, mais ils étaient dus plutôt aux circonstances de leur vie qu'à la tendance native de leurs caractères. Pendant tout cet été et l'hiver qui suivit, je vécus au milieu d'eux, campant avec eux à la belle étoile, dormant dans leurs tentes, gardant les troupeaux ou chassant le loup, selon la saison, et ne refusant pas — car je n'étais pas plus sage qu'aucun d'entre eux — de prendre part à leurs nuits de Permission ; mais pendant tout ce temps, pas un d'entre ces hommes ne fut infidèle à ses notions d'honneur, concernant les devoirs de camaraderie et de fraternité.

CHAPITRE III

L'arrivée du Pilote

Il était le premier missionnaire qu'on eût jamais vu dans le pays, et ce fut « l'Ancien Temps » qui le baptisa. L'établissement de l'Ancien Temps dans les Foothills remontait à l'époque préhistorique, et ce fait lui conférait une immense influence. Personne n'aurait osé émettre une opinion différente de la sienne, car n'être pas du même avis que lui équivalait à se poser en « pied tendre », ce que nul, cela va de soi, ne se souciait de faire. Être un nouveau venu constituait un malheur, que le temps seul pouvait dissiper, aussi chacun d'entre eux n'avait-il cesse ni trève qu'il ne se fût assimilé, le plus vite possible, les us et coutumes de l'aristocratique Ancien Temps, et tendait-il de tout son

pouvoir à oublier la date de son arrivée. Ce fut ainsi, sous le nom du « Pilote du Ciel », ou plus familièrement du « Pilote », que le missionnaire vécut pendant un certain temps dans la contrée de Swan Creek.

J'étais devenu le maître d'école de Swan Creek, pour répondre aux exigences nouvelles créées par le fait qu'il avait plu à la Providence d'envoyer, au printemps, au milieu de nous les Muir et les Breman, flanqués d'une horde d'enfants. L'apparition de ces deux familles de fermiers avait profondément dégoûté tous les propriétaires de ranchs, car ils prévoyaient qu'on allait voir surgir des charrues et des clôtures en ronces artificielles, au beau milieu des pâturages. Une école n'en était pas moins devenue une nécessité. On construisit donc un petit bâtiment de bois, et je fus promu maître d'école. Ce fut même en cette qualité que je me trouvai mis en rapport avec le Pilote, car la lettre que m'apporta, un soir du commencement de l'été, les conducteurs du convoi de la Baie d'Hudson, portait cette adresse :

Au maître d'école
École Publique
Swan Creek
Alberta.

L'aspect général de cette lettre était éminemment distingué ; l'écriture fine, menue, était élégante, le style l'était également, ainsi que la signature : « Arthur Wellington Moore ». Il était heureux de savoir qu'il y avait une école à Swan Creek, car qui dit école, dit enfants, et ceux-ci étaient la joie de son cœur ; il était certain aussi de trouver dans l'instituteur un ami, et sans un ami, il lui serait impossible de vivre. Il me faisait ses confidences, me disant que, bien qu'il eût consenti à se consacrer à ce champ lointain de mission, il n'était guère prédicateur et ne savait s'il réussirait dans son travail. Il n'en était pas moins décidé à tenter un essai, et la perspective de trouver au moins quelqu'un qui pût sympathiser avec lui le charmait. Serais-je assez bon pour afficher, dans un endroit bien en vue, l'avis suivant, en remplissant les blancs de la manière qui me paraîtrait la meilleure :

Le service divin aura lieu à Swan Creek

le , à heures.

Chacun est cordialement invité à y assister.

Arthur Wellington Moore.

Tout bien considéré, sa lettre me plut. J'appréciais sa modeste façon de se déprécier lui-

même, et j'aimais la candeur avec laquelle il comptait sur ma sympathie et ma collaboration. Je n'en étais pas moins fort perplexe. Je me rappelai que le dimanche suivant serait justement le jour où devait avoir lieu le grand match de « Baseball [1] » dans lequel ceux de « Chez nous », comme ils appelaient affectueusement la terre située de l'autre côté de la mer, comptaient se mesurer avec les naturels du pays. De plus, un « service divin » constituerait pour Swan Creek une innovation, et j'étais sûr que, comme toutes les innovations faisant pressentir les empiètements des gens de l'Est, celle-ci serait fort mal accueillie.

Je n'en piquai pas moins contre la porte de l'Hôtellerie, immédiatement après l'affiche contenant l'annonce du grand match de Baseball, un avis ainsi conçu :

Un service divin aura lieu, de dimanche prochain en huit, dans la salle commune de l'Hôtel de Swan-Creek, à l'issue du match de Baseball.

Arthur Wellington Moore.

Le rapprochement de ces deux avis était certes fort incongru ; le second représentait, en outre, un défi inconscient.

[1] Jeu de quilles canadien, qui se joue dans une longue salle.

Tout le long du lendemain, qui était un samedi, et, en fait, durant toute la semaine suivante, je veillai sur ma notice et je m'amusai de l'excitation qu'elle produisait et des commentaires auxquels elle donnait lieu. C'était la vague d'avant-garde du grand océan de la civilisation, que tant de colons avaient laissé derrière eux avec joie, et dont plusieurs s'étaient figuré qu'ils n'entendraient plus jamais parler.

L'annonce ainsi placardée causa une extrême satisfaction à Robert Muir, un des fermiers nouveaux venus. Elle représentait à ses yeux le progrès, un plus facile écoulement pour les produits du sol, une élévation du prix du sol lui-même ; seulement, il se demandait comment les frais de cette entreprise se couvriraient. Mais sa petite femme, hardie, travailleuse, toujours prompte à parler, ne s'embarrassait pas de tant de scrupules, et en songeant à ses garçons, qui grandissaient, elle saluait d'avance, avec une approbation que rien ne mitigeait, l'arrivée du ministre. Toutes les mères et une partie des pères de la colonie jugeaient cet événement de la même façon qu'elle ; mais pour les autres gens, et tout spécialement pour la clique frondeuse et tapageuse qui formait la Compagnie des Nobles Sept, la perspective de l'apparition

prochaine d'un missionnaire soulevait une animosité plus ou moins violente, mais unanime. Ils prévoyaient qu'il en résulterait une restriction de la licence générale dont ils avaient profité, jusqu'alors, pour donner pleine carrière à tous leurs penchants, plus ou moins sauvages. Les nuits de Permission seraient pour le moins en butte à la critique ; les chasses aux loups et les courses de chevaux du dimanche avec tout leur accompagnement : paris, jeux et autres sources de joie, devraient dorénavant avoir lieu sous les yeux de l'Église, ce qui n'ajouterait rien à leur agrément. Un des principaux charmes du pays, celui qui, d'après Bruce, fils lui-même d'un pasteur d'Édimbourg, et maintenant secrétaire des Nobles Sept, consistait « à ce que chacun était libre de suivre, si bon lui semblait, le diable et son train », — ce charme-là ne tarderait pas à disparaître. Personne ne se plaignait plus amèrement que Bruce de l'intrusion parmi eux de cet élément missionnaire, qui n'était autre chose, à ce qu'il déclarait, qu'un essai tenté, pour « imposer de nouveau à des hommes qui avaient réussi à s'en libérer, les entraves de conventions surannées et bigotes ». Sans se placer à un point de vue aussi intransigeant, le reste de la Compagnie estimait cependant, que l'établissement d'une institution

ecclésiastique était un procédé aussi peu admissible et impertinent, qu'inutile.

Quant à Hi Kendal et à son ami Bronco Bill, ils s'abstenaient de prendre parti dans la question, car il leur était absolument indifférent qu'il y eût ou n'y eût pas d'Église à proximité, un séjour d'une douzaine d'années dans le Montana leur ayant prouvé, d'une façon suffisamment claire, qu'une Église est un objet de luxe que se paye la civilisation, et dont l'Ouest peut parfaitement se passer.

En dehors de la Compagnie des Nobles Sept, le seul personnage dont l'opinion eût quelque valeur à Swan Creek, c'était l'Ancien Temps.

La Compagnie avait essayé de se l'adjoindre en le nommant membre honoraire, mais il avait refusé, ce qui aurait risqué de lui faire quitter trop souvent la demeure, située bien haut dans les collines, qu'il habitait avec sa petite-fille Gwen et sa vieille nourrice métisse, Ponka. La prise de possession projetée par l'Église l'indignait comme une injure personnelle. Elle représentait à ses yeux cette civilisation qu'il avait fuie, quinze ans auparavant, avec sa femme et son bébé. Il avait rompu en même temps avec le passé, auquel aucun lien ne le rattachait plus depuis le moment où, cinq ans plus tard, il avait déposé sa femme dans la tombe solitaire creusée

sur le monticule ombragé qui faisait face à la porte de sa cabane. Dès lors, il redoutait tout ce qui pouvait lui rappeler le vaste monde, dont la prairie le séparait, comme on redoute de voir une main se poser sur une ancienne blessure.

— Je prévois qu'il me faudra m'en aller plus loin, me dit-il d'un air sombre.

— Pourquoi donc ? lui dis-je très surpris, en pensant à son ranch, si riche en plantureux pâturages.

— C'est ce damné Pilote !

Il ne jurait jamais que quand il éprouvait une vive émotion.

— Le Pilote du Ciel ? questionnai-je.

Il fit un signe de tête en étendant silencieusement la main vers la fameuse pancarte.

— Oh ! cela ne vous gênera pas beaucoup, ne le pensez-vous pas ?

— Je ne le supporterai pas ! Il me faudra partir ! s'écria-t-il avec colère.

— Et qu'adviendra-t-il de Gwen ? m'aventurai-je à lui demander, car je savais bien que la jeune fille, à laquelle j'allais une fois par semaine donner des leçons, était la lumière de ses yeux. Ce serait une pitié d'interrompre ses études.

— Je n'en sais rien. Je ne me suis pas encore préoccupé de ce bébé, — elle était toujours un bébé pour lui. — M'est avis qu'elle en sait bien

assez pour les Foothills et n'en demandera jamais plus. D'ailleurs, à quoi cela servirait-il ? ajouta-t-il amèrement, en se parlant à lui-même, comme le font les hommes qui vivent beaucoup seuls.

J'attendis un moment, puis je lui dis, sachant bien que ceux du vieux temps ne détestent rien autant que de changer leurs habitudes :

— En tous les cas, si j'étais à votre place, je ne me presserais pas. Il se pourrait, après tout, qu'il ne se souciât pas de rester ici.

Il saisit cette idée au vol :

— C'est vrai ! Il ne trouvera pas grand'chose qui puisse l'y retenir, c'est plus que certain.

Et là-dessus, il tourna la tête de son cheval du côté de son ranch lointain et solitaire.

Je le suivis longtemps des yeux, en essayant de me figurer ce qu'avait été la tragédie de son passé ; puis je me mis à songer à ce qu'en serait le dénouement et à me demander ce qu'il adviendrait de sa petite-fille. Et je conclus en me disant que l'entrée en scène du missionnaire, pourvu qu'il en fût un de la bonne espèce, ne serait pas une mauvaise affaire pour l'Ancien Temps, ni peut-être pour d'autres encore que lui.

CHAPITRE IV

La mesure du Pilote

Ce fut Hi Kendal qui signala le premier l'arrivée du missionnaire. J'étais debout sur le seuil de mon école, surveillant les enfants prêts à regagner leurs demeures, montés sur leurs poneys, lorsque je vis paraître Hi, qui se balançait sur son bronco avec l'aisance nonchalante du cow-boy.

— Il plane ! me dit-il de sa voix traînante, en arrêtant brusquement son coursier devant moi. Il plane, et vous allez le voir se poser ici.

— Planer ? Où ? Quoi donc ? lui dis-je en levant les yeux pour chercher à découvrir au-dessus de ma tête un aigle ou quelque autre chose volante.

— C'est votre damné Pilote du Ciel, et il est

joli comme un cœur, un mignon petit agneau, il a l'air trop délicat pour notre climat, il serait imprudent de le lâcher dans nos pâturages!

Hi était évidemment profondément dégoûté.

— Voyons, Hi, qu'est-ce qui vous déplaît en lui?

— C'est qu'il *n'est pas* un ministre! Je ne fais pas grand cas des ministres, mais quand j'aurai recours à l'un d'entre eux, je n'entends pas que ce soit un poulet Bantam. Je ne me soucie pas de voir rôder par ici un bébé blondet, gracieux, et rose et blanc, à peine échappé de la nursery. Si vous voulez nous imposer un ministre, eh bien! amenez-en un qui ait mis ses dents de lait et soit entièrement plumé!

On pouvait évaluer la profondeur du désappointement de Hi, d'après le choix des expressions profanes dont il avait orné son long discours. Ce n'était pas le nombre des mots profanes qu'il employait, mais leur qualité, qui permettait de déterminer jusqu'à quel point les choses l'intéressaient.

Quoi qu'il en soit, les perspectives qui s'ouvraient devant le missionnaire n'avaient rien d'encourageant. A la seule exception des Muir, qui d'ailleurs ne comptaient pour rien, personne n'avait que faire de lui. Pour la plupart des jeunes écervelés de la Compagnie des Nobles Sept,

sa présence constituerait une injure ; pour les autres, elle serait simplement calamiteuse, tandis que l'Ancien Temps le voyait venir avec une appréhension qui touchait au désespoir ; et voilà que la première impression que son apparence personnelle avait produite sur Hi, n'était rien moins que favorable.

Le premier coup d'œil que je jetai sur lui ne me rassura pas. Il était très mince, très jeune, très innocent. Son visage aurait pu être celui d'un ange, n'eût été l'expression gamine qui l'éclairait parfois ; en tous les cas, il paraîtrait étrangement hors de sa place au milieu des êtres aux traits rudes et durs qu'on rencontrait aux alentours de Swan Creek. Ce n'était cependant pas un visage efféminé. Son front était haut et carré, sa bouche ferme, ses yeux lumineux et foncés — des yeux violets, si tant est qu'il puisse y avoir des yeux violets — changeaient, suivant l'impression momentanée qui les faisait étinceler ou rêver ; une femme aurait su que faire de yeux pareils, mais placés dans la tête d'un missionnaire, ils me parurent constituer une de ces étranges anomalies dont la nature se rend parfois coupable.

Son regard était fixé sur l'espace infini qui s'étendait bien loin au delà des Foothills et de la ligne bleue des montagnes qui fuyaient à

l'arrière-plan. En entendant mes pas approcher, il tourna vers moi des yeux brillants et un visage animé.

— C'est glorieux ! s'écria-t-il d'une voix palpitante. Vous voyez cela tous les jours ?

Puis, se ressaisissant, il vint à ma rencontre, la main tendue, en disant :

— Je sais que c'est vous qui êtes le maître d'école. Savez-vous que c'est une très grande chose ? J'aurais voulu en être un moi-même, mais je n'ai jamais pu me faire obéir des garçons. Ils me forçaient toujours à leur raconter des histoires. Cela m'a été un grand désappointement. Maintenant, j'essaye de la carrière qui vaut le mieux après celle-là. Je n'aurai pas à m'occuper de maintenir la discipline, mais je ne crois pas que j'arrive à prêcher très bien. Je me réjouis de visiter votre école. Avez-vous beaucoup d'écoliers ? Voyez-vous, je trouve que c'est une chose splendide, je voudrais être à votre place.

J'avais prémédité de faire preuve, vis-à-vis de lui, d'une certaine raideur, mais l'évidente admiration que je lui inspirais me fit oublier entièrement cette louable intention. Au fait, la vivacité avec laquelle il parlait, sans jamais attendre de réponse à ses questions, son enthousiasme, la déférence qu'il témoignait pour mon opinion, le charme de ses manières, son beau visage,

ses yeux lumineux, le rendaient parfaitement irrésistible ; aussi, avant même que je m'en fusse douté, me trouvai-je écoutant avec un vif intérêt les plans qu'il faisait pour mener à bien sa mission. J'étais tellement captivé, que je l'invitai, presque involontairement, à prendre le thé sous mon toit de chaume. Mais il refusa, en disant :

— Cela me plairait énormément ; mais je crois que le vieux Latour m'attend, et je ne voudrais pas lui fausser compagnie.

Cette prise en considération des sentiments de Latour me confondit.

— Venez plutôt avec moi, ajouta-t-il.

Et je le suivis.

Latour nous reçut avec un sourire, qui faisait grimacer sa vieille figure ridée. Le Pilote devait avoir déjà causé longuement avec lui, car il lui cria, en entrant dans la chambre commune : « J'ai retrouvé la mélodie que je cherchais, Latour », et il se mit à lui chanter la vieille chanson franco-canadienne : *A la Claire Fontaine*, ce qui plongea le vieux métis dans un tel attendrissement, qu'il en pleurait presque.

— La première fois que j'ai entendu chanter cela, c'était en descendant le Mattawa, expliqua le Pilote. Après quoi il se mit à raconter les rapports qu'il avait eus avec des radeleurs franco-

canadiens, et il mélangeait, tout en parlant, le français et l'anglais d'une façon si amusante, que Latour, qui avait été flotteur dans son jeune temps, ne savait plus, tant il était content, s'il se tenait sur sa tête ou sur ses talons.

Après le thé, je proposai une course à cheval pour aller voir le coucher du soleil de la hauteur la plus proche, et Latour offrit aussitôt son poney Louis, ce qui était de sa part un acte de générosité sans précédent.

— Je ne suis pas bon cavalier, objecta le Pilote.

— Ah ! Louis est un bon poney, doux comme une souris, et il grimpe sur les rochers comme une chèvre, assura Latour.

Sur quoi l'offre du poney fut acceptée.

Ce soir-là, je vis la contrée de Swan Creek sous un jour tout nouveau, au travers des yeux lumineux du Pilote. Nous chevauchâmes côte à côte sur la piste qui longe la Swan, jusqu'au moment où nous atteignîmes l'entrée de la coulée sombre et mystérieuse.

— Continuons notre course, dis-je, il nous faut arriver au sommet avant le coucher du soleil.

Il s'attardait à scruter du regard le gouffre plein d'ombre.

— Quelqu'un habite-t-il là au fond ? me demanda-t-il.

— Des coyotes [1], des loups et des esprits.

— Des esprits? s'écria-t-il joyeusement ; j'étais certain qu'il devait y en avoir, et je suis plus certain encore que je les verrai.

Nous nous étions remis en route. Nous suivions maintenant la piste qui conduisait à Porcupine et nous montâmes pendant près de deux milles la pente douce qui aboutissait à la première des sommités avoisinantes. Quand nous l'eûmes atteinte, nous fîmes halte pour voir le soleil plonger pour la nuit dans le vaste océan de montagnes, à peine visibles dans la brume qui déjà les enveloppait. Derrière nous se déroulait la prairie, qui s'en allait rejoindre le ciel à l'horizon et que coupait seule la coulée de la Swan. Les collines projetaient de longues ombres sur sa robe jaunâtre, et à son extrémité la plus lointaine, elle était bordée par une buée grise qui, petit à petit, se teignait de violet. Devant nous, les collines s'étendaient et leurs épaules, mollement arrondies, semblaient être celles de monstrueuses bêtes assoupies ; leurs sommets étaient encore ensoleillés, mais l'ombre envahissait déjà les vallées qui les séparaient les unes des autres. Plus loin encore, bien en arrière d'elles, la ligne des grandes montagnes

[1] Petit loup des prairies.

profilait sur le ciel ses découpures bleues, violettes ou brillantes comme de l'or, suivant le côté par lequel la lumière, sur le point de disparaître, les frappait. Le soleil avait fait son plongeon, mais il laissait encore derrière lui son vêtement teint de toute la gamme des jaunes. Nous restâmes immobiles et sans parole en face de ce spectacle, remplissant nos cœurs de toute cette beauté et de tout ce silence, jusqu'au moment où, à l'Ouest, l'or commença à s'atténuer. Sur toute cette immensité le ciel étendait son dôme bleu constellé d'étoiles, et, lentement, un voile de brouillard violet, venant de l'Est, enveloppait la prairie et les collines dormantes. La grande paix du jour mourant était tombée sur la terre et nous tenait sous son charme.

— Écoutez, me dit mon compagnon d'une voix contenue, en étendant sa main vers les collines, écoutez, ne les entendez-vous pas respirer ?

Je regardai leurs lignes doucement arquées et il me sembla que je les voyais se soulever lentement, comme si elles dormaient d'un sommeil lourd ; j'étais absolument certain de les entendre respirer. J'étais ensorcelé par sa voix et ses yeux, et la nature m'apparaissait vivante, d'une vie mystérieuse.

Nous rentrâmes à l'Hôtellerie, en silence ; j'es-

sayais bien de temps à autre de dire un mot, mais il n'y prêtait aucune attention, et devant la porte, il me quitta, après m'avoir à peine dit bonsoir. Je rentrai chez moi avec l'impression d'avoir été dans un pays et parmi des êtres étranges.

Comment s'arrangerait-il avec les gens de Swan Creek ? Leur apprendrait-il à entendre respirer les collines ? Sa voix et ses yeux exerceraient-ils sur eux le même pouvoir que sur moi ? Quel curieux mélange il était ! Son premier dimanche m'inspirait de grands doutes et je fus étonné moi-même de découvrir que mon indifférence au sujet de son succès ou de sa défaite s'était évanouie. C'était une pitié de penser que ses débuts coïncideraient avec le match de Baseball. Je me décidai à en parler dès le lendemain à quelques-uns de nos hommes.

Hi avait beau être désappointé par son apparence ; comme je retournais à ma baraque en songeant aux deux heures que je venais de passer avec le Pilote, et à la manière dont il nous avait subjugués, le vieux Latour et moi, je me dis que peut-être sa vraie mesure était différente de celle que Hi lui assignait.

CHAPITRE V

Première rencontre

Nous sommes toujours moins enclins à l'enthousiasme aux premières heures du matin que le soir : nos émotions ne se maintiennent guère à un diapason élevé, après que le repos de la nuit a calmé et raffermi nos nerfs. Je ne m'en levai pas moins toujours décidé à essayer de faire renvoyer le match de Baseball. La chose ne pouvait offrir de difficulté, car tous les jours étaient bons pour être chômés par les insouciants compagnons qu'elle concernait.

Mais lorsque je suggérai le choix d'une autre date au Duc, il haussa simplement ses sourcils, d'une façon presque imperceptible, en disant :

— Je ne vois pas pourquoi nous changerions notre jour.

Bruce se mit à tempêter et à jurer, appelant sur sa propre tête toutes les formes de destruction imaginables, pour le cas où il viendrait à changer quoi que ce soit à son genre de vie, par égard pour un homme quelconque. Les autres se laissèrent guider par le Duc, et partagèrent son opinion.

Ce dimanche fut à tous égards le jour des incongruités. Les choses vieilles et les choses nouvelles, l'Est et l'Ouest, le Passé respectueux et l'iconoclaste Présent, s'y coudoyèrent et s'y heurtèrent dans une confusion déconcertante. Le match de Baseball fut disputé avec beaucoup de vigueur et un luxe énorme de jurons. Le Pilote regarda pendant un moment les péripéties du jeu, et son expression offrait un curieux mélange d'intérêt, de surprise, de doute et de souffrance. Il essayait, évidemment, de s'ajuster à la mentalité ambiante. Vibrant comme il l'était, il ne pouvait qu'être extrêmement impressionné par son entourage. Influençable à l'excès, il était désemparé par l'indifférence absolue et le mépris audacieux manifestés ouvertement autour de lui, à l'endroit de tout ce qu'il avait jusque-là tenu pour sacré et essentiel. Ils paraissaient si certains d'être dans le vrai, comment pouvait-il savoir s'ils étaient vraiment dans le faux ? C'était la première fois qu'il se

trouvait face à face avec le scepticisme pratiqué et vécu. Le scepticisme contenu dans les livres ne l'embarrassait guère, car il trouvait facilement des mots pour le réfuter. Mais celui-ci était vivant, gai, attrayant, fascinant même ; avec leurs costumes de l'Ouest et leur grâce aisée, également caractéristique de l'Ouest, ces hommes captivaient son imagination. Il se livrait évidemment au dedans de lui une lutte violente, et je le vis disparaître bientôt dans la direction de la coulée, au fond de laquelle bouillonnait la Swan.

Pendant ce temps, le match approchait de sa fin. Ceux de « Chez nous » avaient vaincu le club ennemi, dont la défaite était due principalement à Hi et à Bill, qui fonctionnaient en qualité de chef d'équipe et de marqueur.

Vainqueurs et vaincus étaient en train de se réconcilier de bruyante façon, dans la grande salle commune, quand le Pilote y fit son entrée. Son visage conservait une expression troublée, et ses lèvres étaient serrées et bleues, comme s'il avait éprouvé une souffrance physique. Un grand silence se fit parmi tous ces hommes, tandis qu'il traversait la salle et se dirigeait vers le comptoir. Il parut hésiter un moment, les yeux fixés sur les visages rouges et ardents qui tournaient vers lui des regards pleins d'une

curiosité défiante. Il en comprit la signification, et, se redressant, il s'approcha du vieux Latour et lui demanda :

— Est-ce là la salle que vous deviez mettre à ma disposition ?

Le Français haussa les épaules, en disant :

— Il n'y en a pas d'autre.

Le jeune homme s'arrêta un instant, mais seulement un instant, puis soulevant une pile de recueils d'hymnes, qu'il avait au préalable déposés sur le comptoir, il dit d'une voix grave et douce, un demi-sourire sur les lèvres :

— Messieurs, M. Latour m'a accordé l'usage de cette salle, pour y célébrer un service religieux. Si vous vouliez bien y assister tous, cela me causerait un grand plaisir.

Après cela, il tendit immédiatement un livre à Bronco Bill, qui, pris par surprise, l'accepta, tout en ayant l'air de ne pas savoir qu'en faire. Les autres suivirent l'exemple du Bronco, mais quand il arriva devant Bruce, celui-ci refusa le volume offert, en s'écriant grossièrement :

— Non ! je n'en veux pas ; je n'use pas de ces choses là !

Le missionnaire recula en rougissant comme si on l'avait frappé, mais au même moment, et presque inconsciemment, le Duc, qui était de-

bout tout près de lui, tendit la main et s'inclina poliment, en disant :

— Je vous remercie ; je serai heureux d'en avoir un.

— Merci, répliqua simplement le Pilote.

Les hommes s'assirent sur le banc qui faisait le tour de la chambre et plusieurs d'entre eux enlevèrent leurs chapeaux. Enfin, Muir entra, suivi de sa petite femme.

Au même instant, le Duc se levait et toutes les têtes se découvrirent.

Le missionnaire s'appuya contre le comptoir et indiqua le cantique : *Jésus, toi qui aimes mon âme.* Le silence qui suivit fut interrompu par le bruit d'un galop de cheval. Un bronco passa devant la fenêtre et, deux minutes plus tard, l'Ancien Temps parut sur le seuil de la salle. Il s'apprêtait à la traverser, quand la vue du cercle d'hommes, solennellement assis, des livres d'hymnes ouverts à la main, l'arrêta brusquement. Ses regards, éperdus et consternés, erraient des hommes au missionnaire, et il semblait incapable de prononcer une parole. Tout à coup, on entendit fuser un éclat de rire irrésistible, jeune, bruyant, et l'assistance ébahie se tourna vers le missionnaire qui se livrait à cet accès de folle gaîté. Cela choquait évidemment les dernières notions de decorum religieux qu'ils

eussent encore au fond d'eux-mêmes ; mais le contraste qu'offrait son rire si franc, et le sombre visage confondu et dégoûté du vieillard barbu, arrêté sur le seuil de la porte, était trop comique, pour qu'en dépit des convenances l'éclat de rire ne devînt pas général. Seul, l'Ancien Temps restait impassible ; il se décida enfin à s'approcher du comptoir, puis il fit un signe au vieux Latour, qui lui tendit un verre qu'il avala d'un seul trait.

— Allons, vieillard, entrez dans le jeu, voilà les cartes ! lui cria Bill en lui tendant son livre.

Mais le missionnaire l'avait distancé, et d'un geste gracieux, il offrait un recueil à l'Ancien Temps, tout en lui indiquant une place où s'asseoir.

Je n'oublierai jamais ce service. Au point de vue religieux, ce fut un *fiasco*, et cependant, je crois que le Pilote était bien entré dans ce que Hi appelait, d'un ton approbatif, « son drôle de rôle », et qu'après tout, ce début n'était pas tout à fait manqué. La première hymne fut chantée presque uniquement par le missionnaire et la voix, au diapason très élevé, de M^me^ Muir, avec un sourd accompagnement, à moitié murmuré, à moitié sifflé par deux ou trois hommes. La seconde alla un peu mieux, puis vint la lecture de l'Évangile du jour : l'histoire de la mul-

tiplication des pains. Comme le missionnaire arrivait au bout de son récit, Bill, qui l'avait écouté avec le plus grand intérêt, s'écria :

— Dites-donc, je pense que je puis prendre aussi la parole, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon ! balbutia le missionnaire, tout décontenancé.

— Vous venez de nous donner un petit divertissement, quelque chose comme une danse avec chanson, pas vrai ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit le Pilote, qui paraissait fort intrigué par cette interprétation de sa lecture.

— Combien d'hommes y avait-il dans cette cohue ? demanda Bill, d'un air entendu.

— Cinq mille.

— Et combien de victuailles ?

— Cinq pains et deux poissons, répliqua Bruce, avant que le missionnaire eût pu répondre.

— Eh bien, déclara Bill d'une voix traînante et de l'air d'un homme qui est arrivé à une conclusion, je dois dire que c'est un peu trop extraordinaire pour moi. Ne voyez-vous pas vous-même que ce n'est pas du tout naturel, continua-t-il, en regardant le missionnaire d'un air de pitié.

— Vous avez, ma foi, raison, mon garçon,

dit Bruce en se mettant à rire. C'est diablement peu naturel.

— Pas pour Lui, dit le missionnaire d'une voix tranquille.

Là dessus, Bruce le prit joyeusement à partie et l'entraîna dans une discussion sur les évidences, après quoi il passa des évidences à la métaphysique, à l'origine du mal et à la liberté de la volonté, si bien que le missionnaire, selon l'expression de Bill : « ne résonnait plus que comme un petit grelot secoué dans le vide ».

La pauvre petite dame Muir était fort scandalisée et jetait à son mari des regards désespérés, dans l'espoir de le voir se lever pour l'emmener. Mais le secours vint d'où on ne l'attendait pas, c'est-à-dire de Hi, qui s'écria tout à coup :

— Dis-donc, Bill, ferme ta gueule, et vous, Bruce, donnez à cet homme une chance de nous faire entendre sa musique jusqu'au bout !

— Il a raison ! Jouons franc jeu ! Continuez votre affaire ! criait-on, pour appuyer l'interpellation de Hi.

Le missionnaire, qui tremblait et paraissait être très troublé, jeta un regard reconnaissant à Hi et dit :

— Je crains qu'il n'y ait une grande quantité de choses que je ne comprenne pas ; d'ailleurs, je ne suis pas fort pour les discussions.

On criait de divers côtés :

— Allez de l'avant ! Tirez droit devant vous ! N'abandonnez pas la partie !

Mais il reprit simplement :

— Je crois que nous ferons mieux de terminer le service par le chant d'un cantique.

Sa franchise et sa modestie, mais surtout ses manières respectueuses et courtoises, gagnèrent la sympathie de la plupart de ces hommes, aussi se joignirent-ils cordialement à lui pour entonner : *Soleil de mon âme*. Pendant la prière qui suivit, sa voix se raffermit, et il redevint maître de lui-même. Il employait des termes tout simples et il demandait surtout la lumière et la force. Après quelques paroles consacrées au souvenir de « ceux qui sont restés dans nos lointaines maisons paternelles, qui prient pour nous et jamais ne nous oublient », cet étrange service se trouva terminé.

Après que le missionnaire se fut retiré, toute l'affaire fut discutée, avec beaucoup de vivacité, par une partie des assistants. Hi Kendal était d'avis que le Pilote n'avait pas eu la possibilité de montrer de quoi il était capable, et répétait que lui, lorsqu'il était en train d'attraper un taureau, ne supporterait pas qu'un satané « pied tendre » se permît d'intervenir, comme l'avait fait « ce Bill, ici présent ». Mais Bill maintenait

ses positions et soutenait, sans en démordre, « que l'histoire de ce certain pique-nique de là-bas, était un peu trop inusuelle pour lui ». A quelques pas d'eux, Bruce s'efforçait d'entamer avec le Duc une discussion touchant le côté physique et métaphysique de ce cas précis. Mais le Duc refusait, avec un tranquille dédain, de se laisser entraîner sur un terrain où il se sentait lui-même très étranger. Il préférait infiniment une partie de poker, si Bruce était disposé à la jouer avec lui. Hi et Bill continuèrent dans un coin à discuter théologie sur un ton tout à fait sensé et fraternel, tandis que la plupart des autres compagnons jouaient au poker.

Quand le missionnaire reparut, il se faisait déjà tard et il n'y avait plus guère dans la salle que le Duc et Bruce, qui buvait ferme et perdait rapidement son argent. La présence du missionnaire parut l'exciter ; il se mit à jouer encore plus gros jeu qu'avant, et plus il perdait, plus il jurait. Appuyé près de la porte, le missionnaire regardait le ciel assombri, en chantant à demi-voix : *Soleil de mon âme :* au bout de quelques minutes, le Duc se mit à chantonner un accompagnement, de sa voix de basse, jusqu'à ce que Bruce, ne se contenant plus, s'écria :

— Sommes-nous dans une damnée réunion de prière, oui ou non ?

Le Duc cessa de chanter et dit d'un air calme, en regardant Bruce :

— Eh bien, à qui en avez-vous? Qu'est-ce qui vous trouble ?

— Ce qui me trouble ! vociféra Bruce. C'est que je ne vois pas ce que le chant d'un cantique peut avoir de commun avec le jeu de poker.

— Oh ! je comprends ! Je vous demande pardon ! M'étais-je vraiment mis à chanter? fit le Duc, qui ajouta, après un moment de silence : Vous avez raison, Bruce, mais je crois que nous ferions mieux de cesser notre jeu, parce qu'il est évident que quelque chose vous a donné sur les nerfs.

Et glissant froidement la pile d'argent qui s'était amoncelée à côté de lui dans sa poche, il jeta ses cartes sur la table. Bruce se leva avec une imprécation, avala encore un verre et sortit en chancelant pour se mettre à la recherche de son cheval. Nous l'entendîmes bientôt s'éloigner dans l'obscurité en chantant des fragments d'hymnes, et en jurant de la façon la plus épouvantable.

Le visage du missionnaire était pâle d'horreur. Tout cela était aussi nouveau que terrible pour lui.

— Regagnera-t-il sa demeure sain et sauf ? demanda-t-il au Duc.

— Ne vous en inquiétez pas, jeune homme, lui

dit le Duc de son air le plus hautain. Il saura se tirer d'affaires.

— Oui, je m'en inquiéterai, et vous devriez aussi vous inquiéter à son sujet.

— Ah ! vraiment, fit le Duc, en haussant ses sourcils et en regardant avec un sourire protecteur le jeune visage animé et sévère tourné vers le sien, je ne me souviens pas de vous avoir demandé votre opinion.

— Si quelque chose lui arrivait, je vous considérerais comme en étant largement responsable, répliqua vivement le missionnaire.

— Ce serait fort aimable de votre part, répondit le Duc qui souriait toujours.

Mais après avoir soutenu pendant un moment sans broncher le regard des yeux du missionnaire, il branla la tête deux ou trois fois, puis, tournant le dos, s'éloigna sans avoir prononcé une parole de plus.

Le missionnaire se dirigea vivement vers moi, en s'écriant :

— Ils m'ont désarçonné cet après-midi, mais, Dieu merci, je sais maintenant qu'ils ont tort et que moi j'ai raison. Je ne les comprends pas. Je ne vois pas encore mon chemin. Mais j'ai raison. C'est vrai ! Je sens que c'est vrai. Les hommes ne peuvent pas vivre sans Lui et être des hommes dignes de ce nom !

Bien longtemps après avoir regagné ma cabane, cette nuit là, je vis devant moi le visage enthousiaste, aux yeux lumineux, et j'entendis ce cri de triomphe : « Je sens que c'est vrai ! Les hommes ne peuvent pas vivre sans Lui et être des hommes dignes de ce nom ! » Et je me dis que, bien que ce premier dimanche se fût terminé par une défaite, il y avait une victoire en réserve pour lui.

CHAPITRE VI

Seconde passe

Les premières semaines qui suivirent ne furent pas agréables pour le Pilote. Il avait été battu et le sentiment de sa défaite mettait une sourdine à l'enthousiasme qui constituait son principal charme. Les Nobles Sept le méprisaient, l'ignoraient, ou se moquaient de lui, au gré de leur humeur et de leur disposition. Bill le patronnait, et le pire, c'est que les Muir le plaignaient ouvertement. Cette considération contribuait plus que tout le reste à le déprimer, et j'en étais bien aise, car je trouve difficile de supporter un homme qui se complait à exciter la pitié.

Ce fut Hi Kendal qui lui tendit la perche, sans avoir en aucune façon prémédité cette bonne

action. Un match de Baseball allait se jouer contre ceux de Porcupine et des environs du Fort, mais au dernier moment, à la consternation de toute l'équipe, Bill manquait au rendez-vous. Hi s'en montrait profondément indigné, car il éprouvaitun plaisir particulier à voir Bill lancer la boule d'un coup de main qui n'appartenait qu'à lui, et leur batterie faisait la gloire de l'équipe de ceux de « Chez nous ».

— Essayez d'embaucher à sa place le Pilote, Hi, lui cria une voix railleuse.

Hi leva la tête et regarda d'un air sombre le Pilote, debout à quelque distance de l'endroit où l'équipe était rassemblée, puis il lui cria, en soulevant la boule :

— Savez-vous jouer ?

Pour toute réponse, Moore leva ses deux mains pour la recevoir. Hi la lui lança et elle revint si vite qu'il avait à peine eu le temps de se préparer à l'arrêter au passage, ce qui parut l'étonner immensément.

— J'essayerai de le prendre comme partner, dit-il, sans aucun enthousiasme, après quoi il se mit en devoir de fixer son masque sur son visage, une nouvelle invention dont il n'était pas peu fier, et attendit ce qui allait se passer.

Le Pilote avança un pied, puis l'autre, et lança

la boule dans le chenal de bois, aux nombreux contours, qui se trouvait en face de lui.

— Touché ! Les douze quilles sont tombées, cria le marqueur.

— Voyez-vous ça ! s'écria Hi avec emphase.

Son visage offrait l'image d'une joyeuse stupéfaction.

Encore une fois, le Pilote répéta sa manœuvre et de nouveau le marqueur répéta son : « Bien touché ».

Après un troisième coup, tout aussi impeccable, des acclamations éclatèrent.

Ceux de Porcupine étaient stupéfiés. Hi regardait, tantôt la boule qu'il tenait en mains, tantôt la mince stature du Pilote.

— Dites donc, fit-il, où avez-vous pris cela ?

— Quoi donc ? demanda Moore innocemment.

— Votre tour de main !

— Mon quoi ?

— Votre coup, votre façon de jouer, vous savez.

— Oh ! j'ai eu souvent l'occasion de jouer à Princeton.

— Et vous aimiez à le faire, eh ? Je me demande pourquoi, par tous les diables, vous avez abandonné ce métier-là ?

Il estimait, évidemment, qu'échanger la profession de joueur de Baseball pour la théologie

constituait une sérieuse erreur de jugement, et chaque nouveau coup de son partner le confirmait dans cette opinion. Le Pilote était agile comme une gazelle et connaissait le jeu à fond. Il avait le coup d'œil aussi sûr que prompt, et jouait avec un intérêt intense, aussi fut-il bientôt reconnu comme le plus fort de tous les joueurs engagés dans le match qui se disputait ce jour-là. L'effarement de l'équipe de Porcupine n'était égalé que par l'enthousiasme de celle que Hi commandait. Et quand celle-ci fut déclarée victorieuse par trente-sept contre sept, les vainqueurs portèrent le Pilote en triomphe.

A partir de ce jour, Moore fut un autre homme. Il avait conquis le respect absolu de Hi Kendal et de la plupart des autres joueurs de Baseball, parce qu'après les avoir battus sur leur propre terrain, il restait modeste, au lieu de faire état de sa supériorité sportive. Il n'en fallut pas plus pour lui rendre son enthousiasme, son entrain et son courage. Le Duc n'avait pas été témoin de sa victoire, d'ailleurs, il dédaignait plutôt cette sorte de jeu. Bruce, qui avait assisté au match, ne s'était pas joint aux acclamations qui en avaient salué le héros; la faveur soudaine qui en était résultée pour Moore semblait plutôt lui inspirer un certain dégoût, aussi l'hostilité

dont il avait fait preuve dès le début envers le Pilote, et tout ce qu'il représentait, n'en était-elle devenue ni moins affichée ni moins amère. Cette hostilité fut particulièrement marquée durant le service qui eut lieu le dimanche après le match. Peut-être était-elle mise en relief par l'approbation non dissimulée et exubérante de Hi, qui se tenait là, prêt à appuyer n'importe quelle proposition que le Pilote se serait aventuré à lancer. Bill, qui n'avait pas vu de ses yeux ses prouesses, mais ne les connaissait que par les récits enthousiastes de Hi, restait sur l'expectative. Il est juste d'ajouter que son cœur ne renfermait pas la moindre parcelle de basse jalousie, bien que Hi lui eût déclaré franchement que le Pilote était un « démon » et pourrait lui rendre des points, ce à quoi il n'avait rien objecté, ayant la plus grande confiance en l'opinion de Hi, touchant tout ce qui concernait le Baseball.

Mais Bill n'entendait pas céder son droit de libre jugement en matière théologique, aussi attendait-il le sermon, avant de se compromettre par une approbation plus ou moins vive. Cette fois, le service fut un succès incontestable. Le chant prouva que les assistants y prenaient part de tout leur cœur, et insensiblement leur attitude, pendant les prières, se fit respectueuse. Le

sujet choisi prêtait d'ailleurs, très peu, au scepticisme. C'était l'histoire de Zachée, et raconter des histoires était justement le point fort de Moore. Il s'en tira à merveille. Il dépeignit en quelques traits frappants les physionomies du publicain réprouvé, rusé, puis converti, et des Pharisiens, arrogants, satisfaits d'eux-mêmes, ergoteurs. Une simple phrase les transporta tous dans les Foothills et les revêtit du costume des cowboys. Bill ne se sentait pas trop sûr de lui-même, mais Hi jubilait et dénonçait avec des gestes, sur la signification desquels nul n'aurait pu se tromper, comme l'authentique représentant des Pharisiens, Bruce, ce qui, comme de juste, excitait le dédain ironique de ce dernier. Le prédicateur remarqua évidemment ce qui se passait, car il fit observer, d'une façon fort habile, que le Pharisien est encore l'homme qui aime à trouver les autres en faute, sur quoi Bill donna un vigoureux coup de coude dans les côtes de Hi, en murmurant, de façon à être compris de chacun :

— Dis-donc, partner, à qui penses-tu que cela s'applique ?

— Laisse-moi tranquille ! répondit Hi avec indignation.

Mais sa confiance dans l'infaillibilité de son interprétation n'en resta pas moins ébranlée.

Quand Moore en vint à parler du Maître et de la place qu'Il tenait dans ce groupe, au temps d'autrefois, nous nous sentîmes, nous tous qui remplissions la chambre commune de l'Hôtellerie de Swan Creek, sous le charme de sa voix et de ses yeux, et nos cœurs étaient émus au dedans de nous, tant la Grande Personnalité nous était rendue vivante et prenante. Hi paraissait absolument subjugué par l'image que cette histoire évoquait ; Bill restait perplexe, tout ce qu'il entendait était nouveau pour lui ; quant à Bruce, il en était surtout irrité, car ces choses anciennes réveillaient chez lui des souvenirs qu'il haïssait. Il fut, ce soir là, plus brutal encore que de coutume, jouant, jurant et buvant avec une ostentation cynique, et il s'en alla, tard dans la nuit, tempêtant et se répandant en malédictions contre les hommes et les choses en général, et contre le Pilote en particulier, parce que Moore avait essayé, timidement, de le calmer et de l'aider à monter à cheval.

— C'est une sale bête, pas vrai ? dit Hi dans son sincère désir de consoler le Pilote, debout au bord du chemin d'où il essayait de suivre des yeux Bruce qui disparaissait dans l'obscurité.

— Non, non ! répondit-il vivement, pas une bête, mais un frère.

— Un frère ! pas le mien, pour autant que je connais ma parenté ! fit Hi d'un air de profond dégoût.

— Le Maître tient beaucoup à lui, affirma le Pilote avec un grand sérieux.

— Pas possible ! s'écria Hi, le croyez-vous, vraiment ? Moi, je vous dis, ajouta-t-il d'un ton décidé, qu'il est encore bien plus plein de lui-même que ce vil vieux hypocrite dont vous nous avez parlé cet après-midi, et avec encore bien moins de raison que lui.

Mais Moore lui dit seulement avec bonté :

— Ne soyez pas dur envers lui, Hi.

Après quoi il s'en alla, laissant Hi et Bill discuter gravement cette question, en buvant, pour s'éclaircir les idées, de nombreuses rasades de wisky. Ils péroraient encore lorsque, une heure plus tard, ils disparurent à leur tour dans l'obscurité où se perdait la piste conduisant à Ashley Ranch.

Ce service fut le premier d'une série qui n'en différa que par les détails. Le sermon était toujours des plus simples, évitant les questions abstraites. Tout ce que les merveilleuses histoires de la Bible contiennent de concret nous apparaissait toujours modernisé, et adapté aux us et coutumes de l'Ouest. Bill et Hi se posaient de plus en plus en amis et champions du Pilote,

et l'on entendit un jour le second crier à Bruce, d'une voix exultante :

— Pour ce qui est d'avoir l'air d'un ministre, on ne peut pas dire qu'il en ait l'air, mais il se tire quand même joliment bien de son affaire, et avant qu'il soit longtemps, vous serez aussi obligé de compter avec lui !

CHAPITRE VII

Le dernier des dimanches de Permission

Les grandes ventes de bétail du printemps étaient passées et Bruce n'avait plus rien d'autre à faire qu'à rôder aux environs du relai, à boire le mauvais wisky du vieux Latour, et à se rendre désagréable aux autres. En vain, le Pilote essayait-il de l'attirer, en lui prêtant des livres et des revues, et en lui témoignant toutes sortes d'attentions. Il se conduisait décemment pendant un jour ou deux, puis il se répandait de nouveau en violentes diatribes contre la religion et tous ceux qui en faisaient profession. Le Duc, qui était parti pour un de ses voyages périodiques, au sujet desquels nul ne savait rien de précis et ne se souciait de le questionner, lui manquait terriblement, car sa

présence le calmait toujours et atténuait la rudesse de ses manières. Nous fûmes tous plus ou moins soulagés, un dimanche, de ne point le voir paraître à l'heure du culte, mais Moore se déclara honteux d'avoir partagé le sentiment général.

— Je ne puis pas le convaincre, me dit-il après le service, il est beaucoup trop intelligent pour moi, mais — et ici sa voix se fit douloureuse — je donnerais grand'chose pour l'aider.

— S'il ne cesse pas son absurde conduite, il sera bientôt impossible à qui que ce soit de le tirer d'affaires, répliquai-je. Il ne remet pas les pieds dans son pâturage, le peu de bétail qui lui reste erre à l'aventure, sa cabane est dans le délabrement le plus complet et lui-même tombe en loques, comme un misérable fou qu'il est.

J'étais indigné, car je trouvais honteux qu'un homme pût s'abandonner pareillement.

— Vous êtes dur, me dit Moore en me regardant fixement.

— Dur ? Tout ce que je vous dis n'est-il pas la vérité même ? répondis-je vivement. Et puis, il y a sa mère, là-bas.

— Oui, mais pourrait-il agir autrement? Est-ce uniquement sa faute ? répliqua-t-il en fixant toujours sur moi ses yeux interrogateurs.

— Sa faute ? celle de qui d'autre serait-ce donc?

— Que pensez-vous des Nobles Sept ? N'ont-ils rien à voir dans tout cela ?

Sa voix était calme, mais on y sentait vibrer une intense émotion.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fis-je plutôt gauchement. M'est avis que chaque homme devrait être capable de prendre soin de lui-même.

— Oui ! et un peu de son frère aussi.

Puis il ajouta :

— Qu'avez-vous fait, l'un ou l'autre d'entre vous, pour lui venir en aide ? Le Duc aurait pu l'arrêter, il y a un an, s'il avait consenti à s'imposer à lui-même quelques privations légères, et vous êtes tous dans le même cas. Vous ne pensez tous qu'à faire ce qui vous plaît, sans songer aux autres, et c'est ainsi que vous vous aidez les uns les autres à vous ruiner.

Je ne trouvai, à l'instant, rien à lui répondre, ce ne fut qu'ensuite, qu'une foule d'arguments se présentèrent à mon esprit, car bien que sa voix fût basse et contenue, ses yeux brillaient et son visage était animé par le feu qui brûlait au dedans de lui, tellement que j'éprouvais les sentiments de quelqu'un qui se verrait convaincu d'avoir commis un crime. Ce qu'il venait de me dire était certainement pour l'Ouest une doctrine toute nouvelle ; une doctrine peu agréable à pra-

tiquer et qui restreindrait sérieusement la liberté individuelle, mais néanmoins, une doctrine difficile à esquiver. Si l'on adoptait, pour juger les choses, le point de vue du Pilote, il n'y aurait pas de limite aux responsabilités qui en découleraient, aussi me refusais-je à le prendre en considération.

Quinze jours plus tard nous fûmes bien obligés d'y penser avec quelque sérieux. Les Nobles Sept étaient conviés à un grand rendez-vous au Ranch des frères Hill. Le Duc était revenu de son excursion dans le Sud avec une expression encore plus ennuyée et un sourire plus cynique qu'auparavant. Le « festival » devait avoir lieu un des dimanches de Permission. Ceux-ci alternaient maintenant avec les dimanches de prêche. Cette concession faite au Pilote, était due principalement à Hi et à son équipe de Baseball. C'était déjà quelque chose que d'avoir créé une situation impliquant une distinction entre le sermon et la licence. Hi l'expliquait d'une façon assez pittoresque : « Le Diable prend sa chance un dimanche et le Pilote le suivant », disait-il, et il ajoutait avec emphase : « Il n'a pas encore gagné grand'chose, mais ça n'empêche pas que je parie pour le Pilote. » Bill faisait preuve de plus de prudence et attendait, avant de se prononcer, de voir comment les choses se dévelop-

peraient. Le développement devait être rapide.

L'invitation des frères Hill, au point de vue social, eut un succès exceptionnel. Ils avaient centralisé un certain nombre de Permissions, de sorte que le wisky et la bière abondaient. Des courses de chevaux pendant toute la journée, le poker pendant toute la nuit, une grande variété de boissons offertes nuit et jour, avec des impromptus divertissants, intercalés dans le programme, – tels que celui qui consistait à prendre comme cibles les cornes de bœufs en ballade, — tels étaient les aménités sociales auxquelles la Noble Compagnie daignait se livrer. Le lundi soir, je me rendis aux sollicitations de Moore, qui se montrait très inquiet de Bruce, et je me rendis à cheval au Ranch.

— Je ne suis pas un des leurs, expliquait-il, tandis que vous faites partie de leur groupe. Ils ne se formaliseront donc pas de votre apparition.

En effet, ils ne s'en formalisèrent nullement. Je les trouvai occupés à boire du thé et ils m'acclamèrent, dès qu'ils se furent doutés de mon approche.

— Holà, vieux magister, hurla Bruce, où est votre ami, le prédicant ?

— Là où vous devriez être, à supposer qu'il vous fût possible de vous y rendre : chez lui,

répondis-je, irrité par l'insolence de sa voix.

— Bien touché ! s'écria d'un ton enthousiaste Hi, qui désapprouvait l'attitude adoptée par Bruce vis-à-vis de son ami le Pilote.

— Ne prenez pas ainsi la mouche et buvez plutôt un coup, dit Bruce, quand l'éclat de rire provoqué par l'exclamation de Hi fut passé.

Il était rouge, tremblant et très bruyant. Le Duc, assis au haut de la table, avait une expression plus dure que de coutume, mais, bien que très pâle, il était parfaitement de sang-froid. Les autres paraissaient être tous plus ou moins démolis et la pièce où ils se tenaient portait les traces d'une nuit d'orgie. Un des bancs était renversé, des débris de bouteilles et de vaisselle jonchaient le plancher crasseux. Le dégoût que je ne pouvais réprimer, me valut les excuses du plus jeune des deux Hill, qui servait, de son mieux, du jambon et des œufs aux hommes affalés autour de la table.

— C'est l'après-midi de congé de ma femme de chambre, m'expliqua-t-il gravement.

— Elle est allée se promener dans le parc, ajouta quelqu'un d'autre.

— J'espère que *Monsieur* Connor pardonnera son absence, ricana Bruce de son air le plus offensant.

— Ne prenez pas garde à lui, murmura tout bas Hi, les diables bleus le tiennent.

A mesure que la soirée avançait, cela devenait de plus en plus évident. Bruce passait de l'hilarité à des accès de férocité, entremêlés de spasmes de terreur nerveuse. Les efforts que Hi faisait pour le calmer finirent par le rendre fou, tellement qu'il tira son revolver de sa poche, en criant qu'il était d'âge à savoir se conduire, et, pour en fournir la preuve, il se mit à éteindre les lumières à coups de balles.

Chacun se réfugia dans les coins de la chambre, à l'exception du Duc qui restait debout près de Bruce, et le regardait tirer. Au bout d'un instant, il lui dit :

— Laissez-moi essayer d'en faire autant, Bruce.

Et en même temps, il étendait le bras et lui saisit la main.

— Non, vous ne l'aurez pas, cria Bruce. Personne ne touchera mon pistolet.

Il se débattait furieusement, cherchant avec ses deux mains à échapper à celle dont l'étreinte se resserrait sur son poignet, et il hurlait avec des jurements effrayants :

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Je veux vous tuer ! Je veux vous tuer !

Il s'éloigna de la table d'un effort furieux,

entraînant le Duc après lui. On vit briller une étincelle et on entendit un coup, puis Bruce tomba sans que le Duc l'eût lâché. Quand on le releva, on s'aperçut qu'il avait au bras une vilaine blessure : la balle en avait traversé la partie la plus charnue. Je le pansai aussi bien que je le pus, puis j'essayai de lui persuader de se mettre au lit. Mais il voulait rentrer chez lui, et rien n'aurait pu l'en dissuader. Finalement, le Duc déclara qu'il l'accompagnerait ; ils partirent donc ensemble, bien que Bruce protestât bruyamment, affirmant qu'il pouvait aller seul et n'avait besoin de personne.

C'était une triste fin de réunion, et nous nous en allâmes tous fort mal en point, aussi fus-je bien aise de trouver dans ma chambre Moore, qui attendait mon retour pour avoir des nouvelles de Bruce. Quand j'eus fini mon récit, ses yeux exprimaient une vive anxiété.

— C'est inutile de me dire de ne pas m'inquiéter, me dit-il, je vois et je sens que vous êtes inquiet vous-même.

— Il ne sert de rien de chercher à vous cacher quelque chose, répliquai-je, mais, en vérité, je ne suis qu'un peu inquiet. N'allez pas me dépasser et vous rendre malade à propos de cette affaire.

— Non, fit-il tranquillement, seulement je

voudrais que sa mère fût plus près de lui.

— Oh ! il n'en est pas là, croyez-le. Cependant, j'avoue que je voudrais qu'il fût en meilleur état. Il était déjà suffisamment ébranlé, sans avoir ce trou dans le corps.

Il ne me quitta qu'après m'avoir extorqué la promesse de le conduire le lendemain chez le blessé. Je m'y étais engagé, bien que j'éprouvasse des doutes sérieux au sujet de la réception qui nous y serait faite. Mais avant que nous nous fussions mis en route, le Duc s'arrêta devant ma porte. Son bronco noir, Jingo, était blanc d'écume ; il fallait qu'ils eussent brûlé le terrain ventre à terre.

— Il vaudrait mieux que vous veniez là-bas, Connor, et que vous apportiez votre bromure avec vous, me dit-il gravement. Il a eu une mauvaise nuit et ne s'est endormi qu'un instant avant que je me sois mis en route pour venir vous chercher. Je m'attends à ce qu'il se réveille avec le délire. C'est le wisky, plutôt que la blessure. Il voit des serpents, vous savez.

Dix minutes plus tard, nous étions trois sur la piste, car Moore, bien qu'il n'y fût point invité, avait immédiatement annoncé son intention de nous accompagner.

— Oh ! parfaitement, dit le Duc d'un air

indifférent. Il est probable qu'il ne vous reconnaîtra pas le moins du monde.

Nous chevauchâmes pendant une heure et demie à une allure accélérée, avant d'arriver en vue de la baraque de Bruce, qui s'appuyait à un petit bosquet de peupliers.

— Écoutez, nous dit le Duc, n'avez-vous pas entendu une détonation ?

Nous nous arrêtâmes pour écouter. Un coup de feu retentit et nous reprîmes le galop. Encore une fois, le Duc nous arrêta, et nous entendîmes un chant qui sortait de la cabane. C'était celui d'une vieille mélodie écossaise.

— Le Psaume XXIII, dit Moore à voix basse.

Nous entrâmes dans l'enclos où nous attachâmes nos chevaux, puis nous revînmes à pas de loup près de la maison. Je regardai au travers d'un interstice qui séparait deux baliveaux, et je vis une chose terrifiante. Bruce était assis sur son lit, tenant sur ses genoux un fusil de Winchester ; une cartouchière accrochée à la paroi se trouvait à portée de sa main. Il avait arraché son bandage et le sang coulant de sa blessure maculait ses bras nus et son visage hagard et pâle ; ses yeux exprimaient une terreur folle, et il chantait d'une voix perçante :

L'Éternel est mon berger,
Je n'aurai point de disette.
Il me fait reposer dans des parcs herbeux
Et me conduit le long des eaux tranquilles.

De temps à autre, il interrompait son chant et murmurait tout bas : « Sortez de votre cachette, petits diables », puis pan, il tirait contre le tuyau de son poële, qui était criblé de trous. Après cela, la voix forte reprenait précipitamment :

L'Éternel est mon berger.

Rien de ce que ma mémoire me retrace ne me fait frissonner à l'égal de ce tableau : la longue pièce unique de ce « loghouse », dans un désordre horrible ; l'être, plus semblable à un spectre qu'à un homme, accroupi sur le lit qui en occupait l'un des coins, avec son visage et ses bras ensanglantés, et la terreur folle qui remplissait ses yeux ; les malédictions effrayantes qu'il prononçait et ce chant d'un psaume, plus effrayant encore, et que ponctuaient les coups rapides du fusil menaçant...

Nous restâmes pendant quelques instants à nous regarder sans prononcer une parole ; puis

le Duc dit, d'un ton bas et passionné, s'adressant plus à lui-même qu'à nous :

— C'est la fin ! Il n'y aura plus de cette maudite folie parmi ces garçons.

Et je pensai que le Pilote fit preuve d'une grande sagesse en ne répondant pas un mot.

CHAPITRE VIII

Le Pilote prend position

La situation était singulièrement dangereuse. On ne pouvait laisser ce fou en possession d'un fusil. Mais comment intervenir? Entrer chez lui semblait impossible, car il était évident que le premier qui se montrerait sur le seuil de sa porte serait un homme mort.

— Je veux lui parler; vous autres, ayez les yeux sur lui, nous dit le Duc.

— Holà, Bruce! Que signifie tout ce vacarme? cria-t-il de sa voix la plus forte.

Le chant du psaume cessa brusquement. Le visage de Bruce exprima une joie soudaine et mauvaise, et il pointa son fusil vers la porte, sans prononcer une parole.

— Entrez donc! cria-t-il après un moment

d'attente. Entrez donc ! vous êtes le plus grand de tous les diables. Arrivez, je vous enverrai là où est votre place. Arrivez un peu vite, vous dis-je !

— Il y aurait des choses plus agréables à faire, car il est de première force au tir, déclara le Duc.

Entre temps, le chant avait repris ; j'appliquai de nouveau mon œil entre les poutrelles et je vis que Bruce recommençait à regarder fixement le tuyau de son poële. Pendant que je le surveillais ainsi, le Pilote nous quitta et se glissa vers la porte de la cabane.

— Revenez ici ! lui dit le Duc, ne faites pas l'imbécile ! Revenez, sans quoi il vous tuera sûrement.

Moore ne semblait pas avoir prêté la moindre attention à ces paroles et restait en expectative près de la porte. Bientôt Bruce tira de nouveau contre le tuyau, et au même instant, le Pilote entra dans la chambre, en disant vivement :

— L'avez-vous attrapé, cette fois ?

— Non ! répondit Bruce d'un air désappointé. Il s'est dérobé comme un diable, c'est du reste ce qu'il doit faire, vous savez !

— Je me charge de le faire déguerpir, lui dit Moore. Je vais l'enfumer. Et tout en parlant, il se dirigeait vers le fourneau.

— Arrêtez, vociféra Bruce, n'ouvrez pas cette porte ! Le fourneau en est tout plein, je vous dis.

Moore s'arrêta, en effet, et Bruce ajouta :

— D'ailleurs, la fumée ne les incommode en aucune façon.

— Oh ! j'y ai déjà pensé, lui dit Moore avec une admirable présence d'esprit, mais vous savez bien qu'ils ne peuvent pas supporter la fumée de bois.

Bruce, apparemment, ne connaissait pas encore cette particularité de la démonologie, car il retomba en arrière. Pendant ce temps, Moore allumait le feu et posait la bouillotte sur le fourneau, après quoi, il regarda autour de lui, cherchant évidemment une théière.

— Elle est là haut, dit Bruce, qui oubliait ses diables pour un instant, en indiquant du doigt une étagère, au haut de laquelle était posée une théière de forme antique.

Moore la prit et la regarda attentivement, puis il leva les yeux vers Bruce en disant :

— Ça vient du vieux pays, pas vrai ?

— Oui, elle était à ma mère, répondit Bruce d'une voix toute naturelle.

— J'aurais juré que c'était celle de ma tante de Balleyma, reprit Moore. Ma tante demeurait dans un petit cottage construit en briques, que

des roses grimpantes recouvraient entièrement.

Là dessus, il se lança dans une description enthousiaste de la demeure où s'était écoulée son enfance. Sa voix musicale avait quelque chose de berçant et de tranquillisant, aussi les yeux du pauvre Bruce qui l'écoutait, la tête renversée en arrière, perdaient-ils peu à peu leur effrayant éclat.

Nous nous regardâmes, le Duc et moi.

— Ça ne va pas trop mal, eh? dit le Duc après un moment de silence.

— Ils n'auront pas besoin de nous avant une demi-heure au moins, aussi pourrions-nous aller nous occuper de nos chevaux, suggérai-je.

Quand nous entrâmes dans la chambre, elle avait été remise en ordre, la bouillotte chantait sur le feu, les draps de lit étaient bordés et Moore achevait de laver le sang qui maculait les bras et le visage de Bruce.

— Vous arrivez au bon moment, nous dit-il, je n'aurais pas aimé à remettre seul ceci en place. Il désignait de la main le bandage défait.

Tout le long de la nuit, Moore s'occupa à calmer et à soigner le malade. Tantôt il chantait d'une voix douce, tantôt il lui racontait des histoires qui n'avaient pas de sens, mais qui, peut-être pour cette raison même, avaient l'étrange pouvoir d'apaiser l'excitation due en partie à la

douleur causée par le bras blessé, en partie par le délabrement de nerfs mis à une trop rude épreuve par un mois entier d'intense dissipation.

— Il s'est attiré une belle affaire ! dit le Duc.

L'indifférence de sa voix était certainement feinte, mais elle indigna le Pilote.

— Il n'a pas été heureux dans le choix de ses amis, dit-il en le regardant en face.

Un homme doit savoir se diriger lui-même, et s'arrêter au moment voulu, riposta le Duc, avec plus de vivacité qu'il n'en mettait d'ordinaire dans ses paroles.

— Vous auriez pu faire de lui ce que vous auriez voulu. Pourquoi ne l'avez-vous pas aidé à s'arrêter ?

La voix de Moore était ferme et sévère, et il ne quittait pas des yeux l'homme auquel il s'adressait, mais la seule réponse qu'il obtint fut un haussement d'épaules.

Quand le jour gris du matin commença à poindre, au travers de la fenêtre, le Duc se leva, se secoua un instant et s'écria :

— Je ne sers à rien ici. Je reviendrai dans la soirée.

Il s'approcha du lit et regarda pendant quelques minutes le visage rouge et fiévreux qui y reposait, puis il se tourna vers moi, en disant :

— Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais qu'en dire ! Le brome l'accable pour le moment, mais la blessure est très enflammée.

— Y a-t-il quelque chose que je pourrais apporter ?

Je le connaissais assez pour deviner l'anxiété qui se cachait derrière son air indifférent.

— Il faudrait aller chercher le docteur du Fort.

Il fit un signe de tête affirmatif et sortit.

— Ne voulez-vous pas déjeuner avant de partir ? lui cria Moore qui l'avait suivi jusqu'à la porte.

— Merci. Je déjeunerai au Fort, où ma présence ne risque pas de faire du mal, répondit-il avec un de ses sourires cyniques.

Les yeux de Moore s'ouvrirent tous grands et il me dit d'un air intrigué :

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Il est désemparé, et vous y êtes bien pour quelque chose, répondis-je, car je trouvais que Moore avait été un peu trop dur pour lui.

— Lui ai-je dit quoi que ce soit qui ne fût pas vrai ?

— Il se peut que ce fût vrai, mais la vérité, — comme certaines médecines — n'est pas toujours bonne à avaler.

Sur quoi Moore resta silencieux, jusqu'au moment où son malade le réclama de nouveau.

Ce fut une longue et pénible journée. La douleur intense provenant de la blessure et le haut degré de fièvre causé par l'intoxication du sang, tinrent le pauvre garçon en proie au délire, jusqu'au moment où, vers le soir, le Duc parut, accompagné du docteur du Fort. Jingo semblait aussi harassé qu'un cheval doué de son tempérament peut se permettre de l'être.

— Nous avons fait soixante-dix milles, me dit le Duc en sautant de selle. Le docteur était à dix milles du Fort. Comment est-il ?

Je secouai la tête et emmenai son cheval pour le bouchonner et lui donner à manger.

Pendant ce temps, le docteur, qui appartenait à l'armée et avait de l'expérience, examinait le patient. A mesure qu'il découvrait un symptôme nouveau, il prenait un air de plus en plus étonné. A la fin, il s'écria :

— Que lui avez-vous donc fait ? Pourquoi est-il dans cet état là ? Cette blessure n'explique pas tout.

Nous restions silencieux, comme des enfants que l'on gronde. Enfin le Duc dit, en hésitant :

— Je crains, docteur, que la vie n'ait été un peu trop rude pour lui. Il a eu une forte crise de nerfs, il voyait toutes sortes de choses, vous savez.

— Oui, je sais, s'écria le vieux docteur avec

violence. Je connais assez votre tête de fer et vos nerfs d'acier. Je connais la bande et je sais comment vous la menez, infernal fou que vous êtes! Votre tour viendra un jour ou l'autre. Je vous ai averti avant aujourd'hui.

Le Duc laissait avec un demi-sourire l'orage passer au-dessus de sa tête. Mais tout à coup, le sourire s'éteignit et d'un geste brusque il nous montra le lit. Bruce s'était mis sur son séant ; il avait l'air absolument calme et sensé, et il tendait la main au Duc en disant :

— Ne prenez pas garde à ce que vous dit ce vieux fou.

Et tout en parlant il regardait son ami, aussi tendrement que s'il eût été une jeune fille.

— Est-ce mon enterrement, mon propre enterrement ? répétait-il.

Il fit une pause, puis il reprit :

— Cela se pourrait bien, qui sait ? Ce que j'éprouve est assez drôle pour cela, mais rappelez-vous, Duc, que c'est ma propre faute, ne croyez pas un mot de ce que vous disent tous ces imbéciles — il désignait Moore et le docteur. — Ma propre faute, ma propre faute...

Sa voix semblait n'être plus qu'un souffle.

Le Duc se pencha sur lui et le recoucha, en murmurant :

— Merci, mon vieux, vous êtes un brave. Je

n'oublierai pas ce que vous venez de dire. Tenez-vous seulement tranquille et vous serez bientôt sur pied.

Il passa sa main fraîche et forte sur le front brûlant de l'homme qui fixait sur lui un regard tout plein d'amour. Quelques minutes plus tard, Bruce tombait dans un sommeil profond, alors le Duc se releva, et se tournant vers le docteur, il lui dit de sa voix la plus glaciale :

— Vos paroles étaient plus vraies qu'opportunes, docteur. Votre patient réclame toute votre attention. Quant à mon moral, M. Moore a la bonté de s'en charger.

En prononçant cette dernière phrase, il s'inclinait vers le Pilote.

— Je lui souhaite beaucoup de plaisir, au sujet de cette charge là, marmotta le docteur en retournant vers le lit où Bruce délirait de nouveau.

Pendant des mois, le souvenir de cette veillée fut pour moi un cauchemar horrible. Moore dormait, étendu sur le plancher. Le Duc était reparti à cheval, je ne sais pour où. Nous restions debout, le vieux docteur et moi. Toute la nuit, Bruce fut en proie au délire le plus violent ; il chantait, tantôt des psaumes, tantôt des chansons profanes ; il adressait des volées de jurons à son bétail ou à ses partners de poker et par-

fois, dans ses moments plus calmes, il se croyait à la maison, redevenu enfant et entouré d'amis et de jeux d'enfants. Rien ne pouvait abattre la fièvre. Cela confondait le docteur, qui, plusieurs fois durant la nuit, déclara qu'il était inadmissible qu'une blessure comme celle-là produisît une fièvre pareille, après quoi il se répandait en malédictions à l'adresse du Duc et de sa Compagnie.

— Vous ne pensez pourtant pas qu'il puisse ne point se remettre, docteur ? lui dis-je en réponse à une de ses sorties indignées.

— Il devrait s'en tirer, me répondit-il avec impatience, mais je crois qu'il ne faudra pas moins qu'il s'en aille, ajouta-t-il d'un ton délibéré.

Tout se tut autour de moi pendant un instant. Cela me paraissait impossible. Deux jours plus tôt il était plein de vie, et maintenant il se mourait. Je pensai à sa demeure lointaine, à sa mère dont il avait coutume de me montrer les lettres pleines de tendre inquiétude ; je songeais à sa vie désordonnée, avec toutes ses impulsions généreuses, ses erreurs, ses folies.

— Combien de temps peut-il vivre encore ? demandai-je, les lèvres sèches et le gosier serré.

— Peut-être vingt-quatre heures, peut-être plus longtemps. Il ne peut pas éliminer le poison.

Le vieux docteur se trouva avoir été bon prophète. Après une autre journée de délire atroce, Bruce tomba dans un engourdissement qui dura toute la nuit.

Alors le changement se produisit. Comme la lumière commençait à éclairer l'extrémité orientale de la prairie, et à poser quelques rayons sur les montagnes dressées à l'Ouest, bien loin de nous, Bruce ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

Le docteur était parti, le Duc n'était pas encore revenu ; nous étions seuls, Moore et moi. Il interrogea nos visages pendant un moment. Ce qu'il y lut remplit ses yeux d'étonnement.

— Cela approche-t-il ? demanda-t-il d'une voix faible et douce. Pensez-vous vraiment que je doive m'en aller?

L'appel pathétique qui vibrait dans sa voix et l'ardente interrogation de ses yeux grands ouverts bouleversèrent Moore, qui se cacha derrière moi. Je l'entendis bientôt sangloter et Bruce aussi l'entendit.

— Est-ce le Pilote ? fit-il.

Aussitôt Moore se ressaisit, essuya ses yeux, et vint se placer de l'autre côté du lit, presque souriant.

— Pensez-vous que je vais mourir ?

L'accent avec lequel ces paroles étaient prononcées, était celui d'un homme qui fait un effort immense pour se dominer. Je sentis un frisson d'admiration me secouer, quand j'entendis le Pilote dire d'une voix tendre et claire :

— Ils le disent, Bruce. Mais vous n'avez pas peur.

Bruce ne le quittait pas des yeux et bientôt il répondait, avec une hésitation grave :

— Non, non... pas peur, seulement j'aurais aimé à vivre encore un peu. J'ai tellement gâché ma vie, j'aurais voulu essayer de la recommencer à nouveaux frais...

Il s'arrêta, puis un léger tremblement agita ses lèvres.

— Il y a ma mère, vous savez, ajouta-t-il, comme pour s'excuser, et Jim...

Jim était son frère cadet, la plus intime des camaraderies les avait toujours liés.

— Oui, je le sais, Bruce, mais la route ne sera plus très longue pour eux non plus, et il fait bon là où elle s'arrête.

— Oui, je le crois, j'ai toujours cru, quand même je prétendais le contraire, pouvez-vous me le pardonner ?

— Ne parlez pas de cela, dit Moore d'un ton désolé.

Bruce sourit faiblement, puis il ferma les yeux en disant :

— Je suis fatigué.

Mais il les rouvrit presque aussitôt et regarda vers la porte.

— Qu'y a-t-il ? fit Moore en se penchant vers lui.

— Le Duc, murmurèrent les pauvres lèvres.

— Il vient, affirma Moore, quoique je ne comprisse pas comment il pouvait le savoir.

Mais il parlait encore que, m'approchant de la fenêtre, je vis Jingo galopant autour de l'enclos. Bruce, en entendant le bruit de ses sabots, se mit à sourire et ouvrit ses yeux qu'il tourna vers la porte. L'éclair de joie qui les illumina, quand le Duc entra, me saisit le cœur.

Ni l'un ni l'autre ne prononça une parole, mais Bruce s'empara d'une des mains du Duc et l'emprisonna dans les deux siennes. Il s'affaiblissait rapidement. Je lui ingurgitai une gorgée de cognac, qui le ranima un peu.

— Je me meurs, Duc, dit-il tranquillement. promettez-moi de ne vous adresser à vous-même aucun reproche ?

— Je ne puis pas vous le promettre, mon vieux, dit le Duc en frissonnant. Plût à Dieu que cela me fût possible.

— Vous étiez trop fort pour moi, mais vous ne le pensiez pas, n'est-ce pas ?

Il y avait une caresse dans sa voix faible.

— Non, non, Dieu le sait, dit le Duc précipitamment.

Il se fit un long silence, puis de nouveau Bruce ouvrit les yeux en murmurant :

— Le Pilote.

Moore entra.

— Lisez-moi l'Enfant prodigue, balbutia-t-il.

Alors nous entendîmes la voix musicale de Moore prononcer clairement chacune des syllabes de cette inimitable histoire.

C'était moi, maintenant, que le regard de Bruce appelait.

— Ma lettre, fit-il tout bas, dans mon habit.

Je lui apportai la dernière des lettres de sa mère. Il tint un instant l'enveloppe devant ses yeux, puis il me la tendit en murmurant :

— Lisez-la.

J'ouvris la lettre, mais quand j'essayai d'en lire les premiers mots : « Mon David chéri », ma langue se colla contre mes lèvres, et aucun son n'en sortit. Moore tendit la main pour prendre la feuille de papier et le Duc se leva pour sortir, mais Bruce lui fit signe de rester ; il se rassit donc et resta, la tête baissée, pendant que Moore lisait la lettre.

Sa voix resta ferme jusqu'au moment où il arriva à la dernière phrase, enfin elle lui manqua et sa lecture se termina dans un sanglot :

Et puis, oh ! David, mon garçon bien-aimé, si jamais ton cœur se tournait de nouveau vers la maison, rappelle-toi que la porte en est toujours ouverte pour toi, et qu'en y entrant, tu y apporterais la joie pour nous tous.

Bruce ne bougeait pas, mais sous ses paupières closes de grosses larmes coulaient. C'était son dernier adieu à celle dont l'amour avait été pour lui l'ancre qui le rattachait à toutes les choses qui sont pures sur la terre, et à celles qui sont en haut.

Il prit la lettre des mains de Moore et la porta à ses lèvres avec beaucoup de difficulté, puis, touchant la Bible ouverte près de lui, il balbutia :

— Est-ce aussi comme cela..., là-bas..., n'y a-t-il vraiment... rien à craindre ?

— Non ! non ! dit Moore avec une conviction joyeuse, bien que ses larmes coulassent. N'ayez aucune crainte au sujet de l'accueil qui vous attend.

Ses yeux rencontrèrent les miens. Je me baissai.

— Dites-lui... murmura-t-il.

Puis sa voix s'éteignit.

— Que devrai-je lui dire ? demandai-je, en essayant de le rappeler à lui-même.

Mais le message ne fut jamais formulé. Il souleva lentement sa main dans la direction du Duc et la posa sur sa tête. Alors le Duc se redressa et le regarda, puis il fit un geste, pour lequel je lui pardonnai beaucoup de choses. Il se pencha et embrassa d'abord les lèvres blêmes, puis le front pâle du mourant. Un rayon passa dans les yeux de Bruce, il sourit encore une fois et ce fut en souriant qu'il entra dans le grand au delà. Par la fenêtre ouverte, l'air venu des grandes montagnes entrait chargé du parfum des roses de juin. Il passait, frais et léger, sur le visage où le radieux sourire restait fixé. Et il semblait naturel qu'il en fût ainsi, car ce souffle pur arrivait du pays du Matin.

De nouveau, le Duc fit une noble action ; par dessus le corps de son ami mort, il offrit sa main au Pilote, en lui disant avec sa grâce de grand seigneur :

M. Moore, vous êtes un homme brave et vous êtes bon. Je vous prie de me pardonner mes nombreuses impolitesses.

Mais Moore ne fit que secouer la tête, en saisissant cette main tendue, après quoi il s'écria, d'une voix entrecoupée :

— Ne parlez plus de tout cela ! je ne puis pas le supporter.

— La Compagnie des Nobles Sept ne se réunira plus, dit le Duc, tandis que ses lèvres tremblaient.

Elle se réunit cependant encore. Mais quand elle le fit, le Pilote occupait la chaire, et personne ne jouait au poker.

Comme Bill le disait, le Pilote avait « pris position ».

CHAPITRE IX

Gwen

Je n'étais pas encore depuis longtemps dans la contrée des Foothills, quand je commençai à entendre parler de Gwen. Chacun avait une histoire à raconter à son sujet ; histoires pour la plupart sans grand détail, mais d'autant plus frappantes. Elle vivait fort loin de ce centre de civilisation, désigné dans les indicateurs postaux sous le nom de Swan Creek, mais appelé, dans le langage local, tout simplement : chez le vieux Latour. Le ranch de son grand-père, qu'elle ne quittait jamais, était situé tout au fond des collines qui avoisinent le lac du Diable. Mais beaucoup de nos hommes l'avaient aperçue parfois et s'étaient fait à son sujet une opinion très nette.

— A quoi ressemble-t-elle ? demandai-je un

jour à Bill, auquel j'essayais d'arracher une description quelque peu précise de cette jeune personne.

— A rien ! elle m'inspire une terreur..., une sainte terreur, me répondit-il lentement et avec emphase.

— Mais encore une fois, à qui ressemble-t-elle ? quel air a-t-elle ? répétai-je, impatienté.

— Quel air elle a ?

Il réfléchit pendant un moment, regarda autour de lui comme pour chercher un terme de comparaison, après quoi il répondit :

— Je ne sais pas.

— Comment donc ? Que voulez-vous dire ? Ne l'auriez-vous jamais vue ?

— Bien sûr que je l'ai vue ! mais elle ne ressemble à personne.

Sur ce point là, il était évident que l'opinion de Bill était immuable.

J'essayai donc de tourner la difficulté.

— Voyons, insistai-je, quelle espèce de cheveux a-t-elle ? Car, enfin, je suppose pourtant qu'elle a des cheveux.

— Des cheveux ! oh ! pour cela, ce n'est pas ce qui lui manque, s'écria Bill, que ma supposition semblait indigner. Elle en a des mètres ! Et ils sont rouges !

Tu n'y entends rien ! protesta Hi. Rouges !

Ils ne sont pas plus rouges que les miens !

Bill regarda les cheveux de Hi d'un œil critique.

— Quelle couleur passes-tu sur ta vieille brosse ? demanda-t-il prudemment.

Ce n'est toujours pas du rouge.

— Rouge ! Mettons que ce ne soit pas exactement cela, fit Bill, qui se mit à rire d'un rire bas et étouffé, qu'il interrompait parfois pour répéter : — Rouge ! Allons donc ! Rouge !

— Non, Hi, dit-il, reprenant tout à coup son sérieux, avec la même brusquerie qu'il employait parfois vis-à-vis de son bronco, et tout en parlant il regardait son ami, d'un air particulièrement solennel — non, Hi, tes cheveux ne sont pas rouges, ne permets à aucune de tes connaissances de te persuader du contraire. Ils ne sont pas rouges ! Il semblait prêt à partir d'un nouvel éclat de rire, mais il se domina et ajouta : — Il se peut qu'ils soient bleus, bleu de céruse, ou violets, mais rouges...

Il s'arrêta et se mit à considérer son ami, comme s'il découvrait pour la première fois en lui un intéressant sujet d'étude, sur lequel il n'était pas assez informé pour oser en parler. Il ne voulut pas davantage reprendre la description qu'il avait ébauchée.

Ce fut Hi qui, sans relever la harangue de

Bill, se lança avec enthousiasme sur la piste que j'avais ouverte devant lui.

— Elle sait monter à cheval ! s'écria-t-il, c'est une cavalière qui pourrait en remontrer à n'importe qui, pas vrai, Bill ?

Bill fit un signe de tête affirmatif.

— Elle sait rassembler un troupeau et tenir tête à un taureau, mieux qu'aucun cow-boy de la prairie.

— Vraiment ! Elle est donc très grande ?

— Grande ? Mais ce n'est encore qu'un petit poulet ! Ce n'est pas la grandeur qui fait, chez elle, ce sont les nerfs. Elle a les nerfs les plus fortement trempés que vous ayiez jamais vus. Pas vrai, Bill?

Et de nouveau Bill opina du menton.

— Tu te rappelles ce jour où elle tua ce taureau, Bill? continua Hi.

— Racontez-moi donc ça ? m'écriai-je, flairant une histoire.

— Ca n'en vaut pas la peine, dit Bill.

— Pas la peine ! rétorqua Hi. Joliment, que ça en vaut la peine.

— Voyons ! dites-moi ce qui en est, insistai-je.

— Oh ! Bill, que voici, a fait un jour une jolie action, là bas, sur le pâturage du vieux Meredith, mais il n'aime pas à en parler, il est timide, vous savez, expliqua Hi, avec un sourire ironique.

— Et moi, je prétends que tu n'as aucune raison de continuer sur ce ton-là, dit Bill d'une voix indignée.

Hi résista loyalement à son désir d'en dire davantage, aussi n'ai-je jamais pu arriver jusqu'au fond de cette histoire. Tout ce que j'en appris plus tard, c'est que Bill avait un jour réussi, au péril de sa vie, à tirer le Duc de dessous les sabots d'un taureau furieux, et que la petite Gwen était accourue sur son bronco et avait, de la manière la plus délibérée du monde, tiré deux balles dans la tête du taureau, ce qui les avait sauvés tous deux d'un grand danger, peut-être même de la mort, car tout le reste du troupeau s'approchait d'une façon menaçante. Bill, comme de juste, ne pouvait souffrir qu'on fît allusion à cet incident, en quoi il se montrait bien un homme de l'Ouest. Celui-ci n'hésitera pas un instant à vous dire ce qu'il saurait faire, mais quant à ce qu'il a réellement accompli, il n'en parle jamais.

Le seul trait que Hi ajouta à l'esquisse du portrait de Gwen, fut l'assurance qu'elle pouvait, quand l'occasion l'exigeait, se fâcher pour de bon.

— Tu te rappelles le jeune Hill, Bill?

Bill se le rappelait.

— Ne lui est-elle pas tombée dessus, de la belle façon? D'ailleurs, cela lui venait bien.

— Que lui a-t-elle fait ?

— Elle lui a cinglé un coup à travers la figure avec sa cravache, je ne vous dis que ça !

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il avait renversé son Joe, l'Indien.

Joe était, comme je l'appris plus tard, le fils de Ponka, et l'esclave le plus dévoué de Gwen.

— Oh ! elle n'y va pas par quatre chemins !

— C'est vrai, approuva Bill, elle est un peu vive.

Puis, craignant d'avoir paru vouloir l'excuser, il ajouta, d'un air qui montrait qu'il considérait cette question comme réglée :

— N'empêche qu'elle est de la bonne espèce ! Elle me va !

Le Duc m'ouvrit des perspectives sur une autre face de son caractère.

— C'est une enfant remarquable, me dit-il un jour. Sauvage et timide comme une coyote, elle a le cœur plein de passions. Meredith — l'Ancien Temps, vous savez — l'a toujours séquestrée, là bas, dans les collines. Elle ne voit que lui et la parenté de Ponka, c'est-à-dire des Pieds Noirs, qui la considèrent comme une déesse et contribuent puissamment à la gâter. Elle sait parler leur langage et connaît toutes leurs habitudes ; il lui arrive même parfois d'aller passer une semaine avec la tribu.

Comment ! avec les Pieds Noirs !

— Ponka et Joë l'accompagnent, naturellement ; mais même seule, elle serait aussi bien en sécurité au milieu d'eux, que si elle était entourée d'une garde d'honneur. D'ailleurs, depuis quelque temps, elle semble les avoir abandonnés.

— Et que fait-elle à la maison ? demandai-je, a-t-elle quelque éducation ? Sait-elle lire et écrire ?

— Non, pas cela. Elle confectionne elle-même ses robes et ses mocassins ; elle sait aussi faire la cuisine et la lessive, bien entendu quand cela lui convient. De plus, elle n'ignore rien de ce qui touche aux oiseaux, aux bêtes, aux fleurs et à toutes les choses de ce genre, mais de l'éducation ! En vérité, elle est à peine civilisée.

Quelle honte ! m'écriai-je, quel âge a-t-elle ?

— Oh ! ce n'est encore qu'une enfant ; elle peut avoir quatorze ou quinze ans, j'imagine, mais sous bien des rapports, elle est déjà une femme.

— Que dit son père de tout cela ? A-t-il de l'autorité sur elle ?

— De l'autorité sur elle ! exclama le Duc, de l'air le plus étonné du monde. Mais, que Dieu vous bénisse, personne dans le ciel ni sur la terre ne pourrait exercer sur elle la moindre autorité. Attendez de l'avoir vue, debout devant Joe, lui donnant des ordres, sa petite tête orgueilleuse

rejetée en arrière, et vous n'associerez plus jamais, dans votre pensée, le nom de Gwen avec l'idée d'un contrôle exercé sur elle. J'ai vu bien des personnes impérieuses en ma vie, mais je ne connais rien qui puisse être comparé à l'orgueil impérial de la petite diablesse qu'elle est.

— Comment son père supporte-t-il ses absurdités ? demandai-je encore, car je confesse que le portrait tracé par le Duc m'avait étrangement captivé.

— Son père marche tout simplement dans son sillage et l'adore, comme le font tous ceux qui l'approchent, y compris, ou peut-être surtout ses deux chiens — Wolf et Loo — pour lesquels elle mourrait sans hésiter, si c'était nécessaire. Et cependant, ajouta-t-il, après un moment de silence, c'est une honte, comme vous le disiez. Elle devrait connaître quelque chose des raffinements de la civilisation à laquelle elle appartient, après tout, et à laquelle, également, aucun de nous ne peut avoir le moindre espoir d'échapper jamais entièrement.

Le Duc se tut pendant quelques instants, puis il reprit, avec un peu d'hésitation :

— De plus, elle est absolument païenne ; elle n'a jamais vu un livre de prière, vous savez.

Peu de temps après cette conversation, et grâce à l'influence du Duc, j'imagine, je fus

engagé par l'Ancien Temps à me rendre deux fois par semaine à son ranch, pour enseigner à sa fille un peu des éléments qui constituent l'éducation d'une dame.

La manière dont je fis la connaissance de Gwen caractérisa d'emblée les nombreuses épreuves dont j'eus à souffrir de la part de cette jeune personne, avant que j'eusse terminé ma tâche auprès d'elle. L'Ancien Temps m'avait donné des directions minutieuses, concernant la piste qui me conduirait à l'entrée de l'étroite et profonde vallée où il devait m'attendre. Elle suivait le cours de la Swan, descendait au fond de coulées abruptes et remontait sur des collines de plus en plus hautes et ensoleillées, enfin elle s'engageait tout à coup dans une vallée, très large à son début, mais qui se rétrécissait rapidement jusqu'à ne plus être qu'une gorge enserrée entre des parois de rochers, entièrement revêtues de plantes grimpantes, auxquelles une multitude de ruisselets, cascadant du haut des roches, communiquaient une fraîcheur perpétuelle. Cette gorge était un coin mystérieux, auquel étaient attachées une foule de légendes et d'histoires de revenants, depuis le temps où les Pieds Noirs étaient les maîtres du pays.

Aujourd'hui encore, aucun Pied Noir n'oserait traverser ce défilé, aux sombres murailles dra-

pées de verdure, après l'heure où la lune a dépassé son bord oriental. Mais à la vive lumière du plein jour l'étroite vallée était un endroit charmant, frais et doux, où je m'attardais tout en attendant l'Ancien Temps qui ne paraissait pas, bien que l'ombre commençât déjà à envahir son versant tourné vers l'Occident.

Une fois hors du défilé, la piste remontait jusqu'à une large étendue de prairie qui recouvrait les pentes molles entre lesquelles scintillait le lac du Diable, pareil, éclairé comme il l'était par un soleil éclatant, à un bijou précieux aux couleurs changeantes. Au fond, l'ombre de quelques grands pins le faisait paraître presque noir ; au milieu, il passait du bleu le plus intense au violet, tandis que plus près, il prenait des nuances d'émeraude, qui s'en allaient, pâlissant, jusqu'au point où elles se confondaient avec la blancheur du sable de la grève.

Droit en face de moi se dressaient, sur une petite éminence, les bâtiments du ranch, entourés d'une palissade faite de perches pointues. C'était là le château de la Princesse. Je me dirigeai vers le portail ouvert, puis je me retournai pour regarder encore une fois le lac merveilleux, aux eaux brillantes et chatoyantes. Tout à coup, on entendit un vacarme épouvantable, mon poney se dressa sur ses jambes de derrière, selon sa

détestable habitude de bête rétive, puis, m'ayant déposé sans façon sur le sol, il s'enfuit le long de la piste, poursuivi par deux énormes dogues, qui passèrent à côté de moi comme deux flèches, avant même que j'eusse pu me relever. Je fus tiré de mon étonnement par un éclat de rire strident, et pourtant perlé et musical. Je levai la tête et vis mon élève, car je devinais que c'était elle, debout à côté d'un magnifique *pinto* (poney tacheté) et tenant à la main un lourd fouet de berger. Je sautai sur mes pieds et lui dis avec emportement, je le crains :

— De quoi riez-vous? Pourquoi ne rappelez-vous pas vos chiens ? Ils vont chasser mon pauvre poney, si loin qu'il ne sera plus possible de le retrouver.

Elle tourna vers moi sa petite tête, rejeta en arrière la lourde masse de ses cheveux d'un brun rouge, et me dit, après m'avoir regardé comme on regarde quelqu'un qui n'est pas même digne d'être méprisé :

— Non, ils le tueront.

— Alors, m'écriai-je, car j'étais fort en colère, alors, je les tuerai !

Et en même temps, je posais ma main sur le revolver passé dans ma ceinture.

— Et si vous le faites, je vous tuerai vous-même, fit-elle.

Pour la première fois je remarquai ses yeux d'un bleu sombre, bordés de gris. Elle essuyait, tout en parlant, un revolver à l'air mauvais. A en juger par son visage, elle n'aurait pas hésité à mettre sa menace à exécution. Je changeai de tactique, car j'étais vraiment inquiet de mon poney, et je lui dis, avec mon sourire le plus aimable :

— Ne pourriez-vous pas les rappeler ? Ils ne vous obéiraient donc pas ?

Son expression changea instantanément.

— Est-ce votre poney ? L'aimez-vous beaucoup ?

— De tout mon cœur! m'écriai-je, saisi soudain d'une vive affection pour cette odieuse petite rosse.

Elle s'élança sur son pinto et partit à leur poursuite. Le poney décrivait maintenant de grands cercles sur la prairie, évitant avec soin de s'engager dans le défilé où il y aurait été trop aisément cerné. Il était fou de la terreur causée par les deux grandes brutes qui gagnaient silencieusement, mais sûrement, du terrain sur lui.

La jeune fille montée sur le pinto leur lançait des coups de sifflet stridents, entremêlés de : « A bas, Wolf! Ici, Loo ! »

Mais ils n'en couraient pas moins, leurs longs corps si allongés qu'ils paraissaient ramper. Ils ne prêtaient aucune attention à ses appels, et

ils se rapprochaient de plus en plus du poney, qui lui-même se dirigeait maintenant vers le pinto. Comme leurs grands cercles se resserraient, elle poussa sa monture de leur côté et en même temps elle déroulait le lariat[1] accroché à la corne de la selle. Le poney ralentit son allure, en voyant approcher le pinto, et au même instant, la chienne qui le suivait de plus près le rejoignit en deux bonds énormes et s'apprêtait à le saisir à la gorge. Mais déjà le lariat venait de tourner au-dessus de la tête de la jeune fille, puis de s'enrouler autour du cou de la chienne, qui, l'instant d'après, tombait, pantelante, sur la prairie. Son compagnon s'arrêta, regarda derrière lui et abandonna sa poursuite. Mais une dure vengeance les attendait. La jeune fille leur tomba dessus comme une furie et se mit à les battre avec son fouet jusqu'à ce que, saisi de pitié pour les deux animaux, j'intervins en leur faveur.

— Ils feront ce que je leur dis, ou je les tuerai ! Je les tuerai ! s'écria-t-elle, rageuse et trépignante.

— Tirez-leur plutôt une balle dans la tête, lui suggérai-je, en saisissant mon pistolet.

Sur quoi, elle se jeta sur la chienne, qui pantelait et gémissait à ses pieds, en criant :

[1] Petit *lasso*.

— Si vous l'osez ! Si vous l'osez !

Puis elle éclata en sanglots passionnés.

— Méchante Loo ! méchante, chère vieille Loo ! Tu *as* été méchante, tu *sais* que tu as été méchante, répétait-elle.

Elle continua ainsi à lui adresser des paroles caressantes et à serrer sa tête entre ses bras, jusqu'à ce que Loo, hors d'elle de joie, se mît à aboyer comme une folle, tandis que Wolf, majestueusement arrêté à côté d'elle, faisait entendre des grognements d'impatience et réclamait sa part de caresses. Ils formaient un groupe étrange, ces trois êtres sauvages, également violents et passionnés dans leurs affections et dans leur haine.

Tout à coup, la jeune fille se rappela ma présence, et se redressant, me dit d'un air à moitié honteux :

— Ils m'obéissent toujours. Ils sont à *moi*, mais ils tuent tout être inconnu qui passe le portail, et ils ont la permission de le faire.

— Cela ne manque pas d'originalité.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire, que c'est plutôt dangereux pour les étrangers qui s'aventurent jusqu'ici.

— Oh ! personne ne vient jamais seul ici, excepté le Duc. Et puis, ils empêchent les loups d'approcher.

— Le Duc vient souvent, n'est-ce pas?

— Oui! dit-elle, avec un éclair dans les yeux. Il est mon ami. Il m'appelle « sa princesse », et il m'apprend à parler, et il me raconte des histoires, oh! des histoires merveilleuses.

Je regardais avec étonnement son visage, si doux, si enfantin, et j'essayais de me représenter de nouveau la jeune fille qui, quelques instants auparavant, avait si froidement menacé de me tuer et si cruellement fustigé ses chiens.

Je continuai à la faire parler du Duc pendant que nous retournions vers le portail, et tout en marchant j'étudiais sa figure, qui n'était pas jolie ; elle était trop mince et elle avait la bouche trop grande. Mais elle avait des dents superbes, et ses yeux, d'un bleu tirant sur le noir, bordés de gris, vous regardaient bien en face, des yeux sincères et braves, dans la paix comme dans la guerre. Sa gloire, c'était ses cheveux. En dépit des dénégations de Hi, ils étaient rouges, mais d'une nuance si magnifique et si indescriptible que dans une certaine lumière, quand elle chevauchait sur la prairie, ils se déployaient derrière elle comme une bannière de pourpre. Une couleur indéfinissable et troublante, assurément, mais absolument assortie à la nature de celle à qui appartenait cette chevelure unique.

Elle remit son pinto aux soins de Joe et,

debout près de la porte, elle me souhaita la bienvenue avec une dignité et une grâce, qui me firent penser que le Duc n'était pas loin de la vérité quand il l'appelait « princesse ».

La porte ouvrait directement sur la principale pièce de la maison. C'était une longue salle, au plafond bas, aux parois de troncs d'arbres, plâtrées et blanchies à la chaux et maintenues dans une éblouissante propreté. Le plancher était recouvert de magnifiques peaux de loups, d'ours, de bœufs musqués et de boucs de montagne. Les murs étaient décorés de têtes et de cornes de gibier et de bouquetins, d'ailes d'aigles et du magnifique poitrail d'un *loon* que Gwen avait tué, ce dont elle n'était pas peu fière. A l'une des extrémités de la pièce se dressait une grande cheminée en pierre, qui faisait un effet splendide avec sa parure estivale de fougères, de grandes herbes et de fleurs des champs.

Un ordre parfait règnait partout. Tous les recoins de la salle, toutes les étagères, toutes les tables étaient garnies de fleurs, cueillies dans la vallée à la végétation luxuriante et parfumée.

Une étrange maison, en vérité, pleine de contrastes curieux, mais bien faite pour abriter l'enfant bizarre qui m'y recevait avec une politesse si gracieuse.

CHAPITRE X

La première prière de Gwen

Ce fut après beaucoup d'hésitation, et même avec une certaine crainte que je me décidai à commencer les leçons de Gwen ; mais même si j'avais pu prévoir la série sans fin des accès d'exaspération au travers desquels elle était destinée à me faire passer, j'aurais entrepris ma tâche, car cette enfant entêtée, colérique et orgueilleuse, fit bientôt de moi son esclave volontaire, comme elle le faisait de tous ceux qui l'approchaient.

Les leçons allaient brillamment ou pas du tout, selon ce qu'en décidait son plaisir. Elle apprit à lire avec une rapidité extraordinaire, parce qu'elle désirait en savoir davantage sur ce vaste monde où se jouaient les histoires pas-

sionnantes que le Duc lui racontait. Quant à l'écriture. elle l'abhorrait. Elle n'avait personne à qui écrire, pourquoi donc devait-elle crisper ses doigts pour former tous ces absurdes petits signes ? Par contre, elle se familiarisa, presque sans effort, avec les mystères des chiffres, car elle savait qu'elle aurait du bétail à vendre et, disait-elle : « pa ne s'aperçoit pas que les marchands trichent avec lui. » Ses idées touchant l'éducation étaient purement utilitaires, aussi refusait-elle de se donner de la peine pour tout ce qui n'était pas d'un usage immédiat. Et c'est ainsi que pendant tout le cours du long hiver qui suivit notre première rencontre, elle affligea mon âme juste par sa mauvaise volonté et son orgueil. Il eût été parfaitement oiseux d'en appeler à son père. Elle aurait jeté ses longs bras fluets autour de son cou et aurait laissé sa chevelure flottante l'envelopper, jusqu'à ce que le vieillard se fût trouvé absolument incapable de faire, vis-à-vis d'elle, acte d'autorité. C'était le Duc qui pouvait le mieux avoir raison d'elle. Pour lui plaire, elle consentait à se débattre pendant une heure avec les absurdes signes qui figuraient des lettres, mais son influence et son autorité elles-mêmes avaient leurs limites.

— Y suis-je forcée ? lui répondit-elle, un jour

qu'il lui demandait d'apporter plus de sérieux à ses études. Y suis-je forcée ?

Et redressant sa petite tête fière, elle rejeta en arrière les longs flots de ses cheveux rouges d'un geste qui lui était familier, puis elle fixa sur lui le regard impérieux de ses yeux bleus, et s'écria :

— Pourquoi ?

Le Duc la regarda un moment avec son demi-sourire habituel, après quoi il lui dit d'un ton froid et indifférent :

— Je ne sais vraiment pas pourquoi.

Puis il lui tourna le dos.

L'instant d'après, elle s'élançait vers lui, lui secouait le bras et criait, tremblante de colère :

— Vous ne devez pas me parler ainsi, et je vous interdis de me tourner le dos.

— Voyez donc cette petite princesse, dit-il avec admiration, qu'adviendra-t-il d'elle, un jour?

A quoi il ajouta, en souriant tristement :

— Ai-je été rude envers vous, Gwen ? Si je l'ai été, je le regrette.

Sa colère était tombée, et elle paraissait prête à s'agenouiller devant lui. Mais trop fière pour céder à ses sentiments, elle se contenta de lui jeter un regard adouci et de s'asseoir, pour se remettre docilement au travail qu'elle avait refusé de faire. Cela se passait après l'arrivée du

Pilote à Swan Creek, et ce soir-là, comme le Duc retournait chez lui à cheval, avec moi, il me dit en hésitant, après être resté longemps silencieux :

— Il faudrait qu'elle eût un peu de religion, la pauvre enfant ; elle risque de devenir un parfait petit démon. Le Pilote pourrait lui être utile, si vous réussissiez à l'amener ici. Les femmes ont besoin de cette sorte de chose ; cela les affine, vous savez.

— Consentirait-elle à le voir ? demandai-je.

— C'est une question, répondit-il d'un air de doute. Vous pourriez le lui suggérer.

Je le fis, en effet, en mêlant, assez maladroitement, le nom du Duc à ma proposition.

— Le Duc trouve qu'il devrait me rendre bonne ! cria-t-elle. Moi, je ne veux pas le voir, je le hais, et vous aussi.

Elle refusa de continuer ses leçons ce jour-là et la première fois que le Duc reparut, elle le reçut avec cette exclamation :

— Je ne veux pas voir votre vieux Pilote, et je n'ai pas le moindre désir de devenir bonne, d'ailleurs, vous ne pensez pas qu'il soit bon lui-même !

— Comment le savez-vous ? Je ne l'ai jamais dit, demanda le Duc, en ouvrant des yeux étonnés.

— Vous vous êtes moqué de lui, un jour, en causant avec pa.

— L'ai-je fait ? dit gravement le Duc. Alors j'ai hâte de vous affirmer que j'ai changé d'avis à son égard. C'est un homme bon et courageux.

— Il tombe en bas de son cheval, fit-elle, d'un ton dédaigneux.

— Je crois pourtant qu'à présent, il se tient bien en selle, répliqua le Duc, en réprimant un sourire.

— De plus, il n'est qu'un poulet, c'est Bill qui me l'a dit, continua Gwen.

— Il est certain qu'il pourrait être plus vieux, concéda le Duc, mais c'est un point sur lequel il y a chez lui progrès journalier.

— Quoi qu'il en soit, conclut-elle, il ne mettra pas les pieds ici.

Il les y mit pourtant, et cela sous la propre escorte de la jeune fille, un soir du mois d'août que le temps était à l'orage.

— Je l'ai trouvé dans la rivière.

C'est ainsi qu'elle nous présenta, d'un air confus, le Pilote à moitié noyé.

— Je crois que j'aurais pu traverser sans aide, dit-il comme pour s'excuser d'être là, Louis commençait justement à reprendre pied.

— Non, vous ne vous en seriez pas tiré tout

seul, protesta-t-elle. Sans moi, vous seriez maintenant dans le défilé, à l'endroit où l'eau est la plus profonde, et vous devriez m'être reconnaissant.

— Je le suis, dit-il vivement, je le suis extrêmement, mais j'ai déjà traversé la Swan avant aujourd'hui, ajouta-t-il, évidemment peu disposé à se laisser convaincre.

— Pas quand elle était aussi haute ?

— Oui, quand elle était même plus haute que cela.

— Pas à un endroit où les berges sont escarpées ?

— Non, avoua-t-il à regret.

— Vous voyez bien que sans mon lariat, vous auriez été noyé ! s'écria-t-elle, triomphante.

Il fut obligé, presque malgré lui, d'acquiescer à cette déclaration.

Ils se ressemblaient sous bien des rapports : ils étaient également impulsifs, également enthousiastes ; ils avaient la même vivacité d'imagination, la même sensibilité. Quand l'Ancien Temps entra dans la salle où nous nous trouvions, Gwen lui présenta le Pilote avec emphase, comme quelqu'un qui avait été arraché par son lariat à un tombeau humide, et ils se remirent à discuter les chances qu'il avait eues

de se noyer ou de se sauver, jusqu'à ce que Gwen se fâchât si sérieusement qu'il fallut, pour l'apaiser, que le Pilote se répandît en expressions de gratitude au sujet du secours qu'elle lui avait apporté au moment propice. L'Ancien Temps était péniblement partagé entre sa crainte d'offenser Gwen, et le peu de désir qu'il avait de se montrer aimable envers son hôte. Le Pilote le sentit très vite, aussi, tôt après le thé, se leva-t-il pour prendre congé. Le visage de Gwen exprima instantanément un vif désappointement.

— Demandez-lui de rester, pa, murmura-t-elle.

Mais le peu de cordialité avec lequel l'invitation fut faite, agit sur le Pilote, comme l'éperon sur un pur sang, et le détermina à s'en aller, coûte que coûte.

— Nous allons avoir un violent orage, lui dit Gwen, et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un accent de triomphe, vous seriez incapable de traverser la Swan.

Sans le vouloir, elle avait choisi le moyen le plus sûr de rendre la détermination du Pilote irrévocable. Les instances les plus sérieuses de l'Ancien Temps lui-même n'auraient plus été capables de le retenir.

Nous descendîmes tous au bord de la rivière, pour voir comment il la traverserait ; Gwen

avait emmené son pinto qu'elle tenait par la bride. La Swan avait débordé bien au delà de son lit, et au milieu le courant était rapide et violent. Louis renâcla, se défendit et finit pourtant par plonger. Il nageait bravement, mais le courant fut plus fort que lui et le coucha sur le flanc, submergeant en même temps son cavalier. Le Pilote n'avait pas perdu la tête, et se retenant à l'étrier, il nageait à côté de son cheval. Quand ils eurent atteint le milieu de la rivière, Louis comprit qu'il n'avait aucune chance de pouvoir aborder, aussi, en poney raisonnable qu'il était, fit-il volte-face pour revenir paisiblement en arrière. Là aussi, cependant, la berge était mauvaise et la bonne bête commençait à se décourager.

— Laissez-le aller à la dérive, cria Gwen, dont l'excitation trahissait l'inquiétude.

Puis elle fit descendre la berge à son pinto, et appelant le poney, qui se débattait contre le courant, d'une voix persuasive, elle l'amena jusque devant un rocher dont la surface polie était de niveau avec la rivière. Alors, elle jeta son lariat autour du cou de Louis et de la corne de la selle, et le tira de toutes ses forces jusqu'à ce qu'enfin il pût escalader la berge, traînant le Pilote après lui.

— Oh ! je suis si contente, s'écria-t-elle pres-

que en pleurant. Vous voyez bien que vous ne pouviez pas traverser seul.

Le Pilote se leva d'un bond, fit un pas vers elle et cria :

— Oui, je l'aurais pu.

Puis il tomba tout de son long à ses pieds.

Elle s'élança avec un petit cri d'angoisse à son secours et le retourna sur le dos. Au bout de quelques minutes, il reprit connaissance, s'assit et regarda autour de lui d'un air égaré.

— Où est Louis ? dit-il, en tournant la tête vers la rivière débordée.

— Il est sain et sauf, lui répondit-elle, mais la pluie va tomber à torrents, il faut que vous rentriez.

Mais le Pilote semblait être possédé par une idée fixe, car il s'écria, en se levant :

— Non, je vais traverser !

Gwen paraissait désespérée.

— Mais votre pauvre cheval n'en peut plus, dit-elle, en changeant de tactique avec beaucoup d'intelligence.

A ce moment, l'Ancien Temps intervint et l'engagea très sérieusement à rester chez lui, jusqu'à ce que l'orage fût passé, sur quoi, après un dernier regard jeté à la rivière, le Pilote prit le chemin de la maison.

Je savais d'avance ce qui allait arriver.

Avant la fin de la soirée, il avait fait la conquête de toute la maisonnée. A peine entré dans la grande salle, après avoir revêtu des habits secs, il se précipita ver l'harmonium qui était resté pendant dix ans fermé et silencieux, et se mit à en jouer et à chanter. Et à mesure qu'il chantait, les yeux de l'Ancien Temps se remplissaient de larmes, sous leurs sourcils embroussaillés. Mais lorsqu'il entonna le vieux refrain irlandais :

Souvent, dans la nuit sombre,

le vieillard poussa un profond soupir et se tourna vers moi, en disant d'une voix étranglée par l'émotion :

— C'était le chant favori de sa mère.

Depuis ce moment-là, le Pilote eut vis-à-vis de lui cause gagnée. Il lui fut facile de passer à :

Mon Dieu, plus près de Toi,

après quoi, il dit simplement :

— Ne pourrions-nous pas prier ensemble ?

Il regardait Gwen, tout en parlant, mais elle fixa sur lui d'abord, puis sur son père, des yeux étonnés.

— Que veut-il dire, pa ?

Cela faisait pitié de voir le vieillard rougir sous sa peau tannée, pourtant il dit :

— Vous pouvez le faire, monsieur. Il y a bien des années qu'on n'a pas entendu prononcer une prière ici, et cela a été tant pis pour nous.

Il se leva lentement, passa dans la chambre voisine et en revint tenant une grosse Bible à la main.

C'était celle de sa mère, dit-il d'une voix où vibrait une émotion profonde. Je l'ai mise dans un tiroir, le jour où je l'ai déposée, elle, là-bas, sous les pins.

Le Pilote se leva, sans tourner ses yeux vers lui, et dit en prenant respectueusement le livre entre ses deux mains :

— Cela a été un triste jour pour vous... mais pour elle...

Il se tut, puis il reprit :

— Vous n'auriez pas voulu lui enlever son repos.

— Je ne le voudrais pas maintenant, mais alors, oh ! oui ! j'avais, nous avions tant besoin d'elle !

Les larmes de l'Ancien Temps coulaient.

Le Pilote posa, d'un geste caressant, sa main sur l'épaule du vieillard, et lui dit de sa voix claire et tendre :

— Un jour, vous vous en irez vers elle.

La pauvre Gwen considérait cette scène d'un air consterné et craintif. Jamais elle n'avait revu son père pleurer, depuis le jour terrible, qu'elle n'avait jamais pu oublier, où elle l'avait vu agenouillé, dans une agonie de douleur, à côté du lit sur lequel sa mère reposait, blanche et immobile. Il n'avait pas même pris garde à elle jusqu'au moment où elle avait essayé de grimper sur le lit, pour réveiller sa mère et la forcer à parler, et où il l'avait saisie dans ses bras et serrée sur son cœur avec de gros sanglots. Maintenant, elle sentait vaguement que quelque chose de tout cela se réveillait et, s'approchant de lui, elle se mit à caresser ses cheveux gris, en disant :

— Que vous dit-il, pa ? Est-ce lui qui vous fait pleurer ?

Et, tandis qu'elle le questionnait ainsi, elle jetait au Pilote un regard de défi.

— Non, non, enfant, dit le vieillard précipitamment, assieds-toi près de moi, et sois bien attentive.

Alors, tandis que l'orage faisait rage au dehors, nous nous mîmes tous trois à écouter l'antique histoire d'un ineffable amour. Les paroles résonnaient l'une après l'autre comme une suave musique ; le vieillard paraissait absorbé par une vision lointaine, quant à l'enfant,

elle tendait l'oreille avec un intérêt passionné.

— Est-ce un conte de fée, pa? demanda-t-elle, quand le Pilote arrêta sa lecture. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Et sa voix avait un accent suppliant, pénible à entendre pour son vieux père.

— Oui, oui, mon enfant, que Dieu me pardonne, balbutia-t-il.

- Bien sûr que c'est vrai, lui dit le Pilote. Je vous lirai toute la suite demain. C'est une magnifique histoire.

— Non ! cria-t-elle, d'un ton impérieux, ce soir même. Lisez à présent. Voyons, continuez, ajouta-t-elle, en frappant du pied, ne comprenez-vous donc pas ce que je vous dis ?

Le Pilote la regarda d'un air surpris, puis, s'adressant au vieillard, il lui dit :

— Désirez-vous que je lise encore ?

L'Ancien Temps fit un signe de tête affirmatif et la lecture reprit.

Je n'étais pas, alors, dans mes meilleurs jours, et la foi de mon enfance n'existait plus pour moi ; mais les incomparables scènes où l'amour le plus pur et le dévouement le plus absolu nous étaient révélés, la figure transfigurée de l'enfant et l'appel pathétique de la voix avec laquelle elle répétait, tournée tantôt vers moi, tantôt vers son père : « Cela aussi est-il

vrai ? Tout cela est-il vrai ? » m'impressionnaient tellement, qu'il m'eût été impossible d'hésiter à lui répondre affirmativement. Et je me sentais heureux de pouvoir me porter garant de la vérité de toute cette miraculeuse histoire.

A mesure que le Pilote comprenait mieux à quel point ces choses si vieilles pour lui et pour tous ceux qu'il avait rencontrés jusqu'alors, étaient nouvelles pour une des personnes qui l'écoutaient, son visage prenait une expression plus intense et ses yeux brillaient davantage ; il voyait évidemment et me faisait voir à moi-même ce que je n'avais jamais vu auparavant et ne devais jamais revoir dès lors. La grande figure des Évangiles vivait et se mouvait devant nous. Nous Le voyions se pencher pour toucher les aveugles, nous L'entendions prononcer de sublimes paroles, nous sentions les pulsations de la foule vibrante qui L'entourait.

Tout à coup, le Pilote s'arrêta, tourna quelques pages, et reprit : « Il les conduisit jusque vers Béthanie, et, ayant levé les mains, Il les bénit. Pendant qu'Il les bénissait, Il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. »

Il se fit un moment de silence, puis Gwen s'écria :

— Où est-Il allé ?

— Là haut, dans le ciel, répondit simplement le Pilote.

— C'est là qu'est maman? dit-elle à son père qui lui fit signe que oui.

— Le sait-Il ? demanda-t-elle encore au vieillard, qui prit un air troublé.

— Certainement qu'Il le sait, lui dit le Pilote, et elle, elle Le voit toujours.

— Oh ! pa chéri, cria-t-elle, n'est-ce pas une chose magnifique ?

Mais il avait caché sa tête entre ses deux mains et gémissait sourdement.

— Oui, continua le Pilote, Il nous voit aussi, Il nous entend parler, et Il connaît nos pensées.

Ses yeux s'emplirent de nouveau d'étonnement et de crainte, mais elle ne prononça pas une parole. Ce qui s'était passé en cette soirée, avait changé le monde à ses yeux, et jamais plus il ne serait pour elle ce qu'il avait été jusqu'alors. J'éprouvai un sentiment étrange à la voir rester debout, tandis que nous nous agenouillions tous les trois, et regarder autour d'elle, comme si elle était saisie d'une profonde détresse. Tout à coup, elle se laissa tomber à côté de son père, passa ses deux bras autour de son cou et se serra contre lui, tandis que les paroles de la prière montaient jusqu'aux oreilles de Celui qu'aucun

homme ne peut voir, mais qui, nous le croyons, est près de tous ceux qui l'invoquent.

C'était la première prière de Gwen, et son cœur était trop troublé pour qu'elle y prît une grande part ; mais le temps ne devait venir que trop tôt, où elle éprouverait le besoin de crier, avec larmes, l'angoisse de son âme ulcérée. Ce jour vint, et ce jour passa, mais l'histoire ne peut pas en être racontée dans ce chapitre.

CHAPITRE XI

Le défi de Gwen

Gwen était incontestablement un cheval échappé et qui plus est, ainsi que l'affirmait le Pilote du Ciel, elle était entêtée et méchante. Bronco Bill et Hi Kendal eux mêmes en auraient convenu, sans pour cela, bien entendu, abaisser d'un seul cran le niveau de l'admiration qu'ils professaient pour elle. Elle n'avait vécu, pendant quatorze ans, qu'avec des êtres non civilisés. Le bétail, élevé dans le ranch, mais aussi peu domestiqué que du gibier, les coyotes, les chiens des prairies et les chacals avaient été ses compagnons et ses instructeurs ; c'est d'eux qu'elle tenait ses allures de sauvagesse. Le grand pâturage onduleux des Foothills formait son chez elle. Elle l'aimait avec tout ce qui y vivait, d'un

amour passionné, le seul dont elle fût capable. Et tant que durait l'été, elle passait le plus clair de son temps à galoper d'un bout à l'autre du ranch, seule, ou avec son père, ou Joe, ou encore, et c'était là ce qu'elle préférait, avec le Duc, son héros, en même temps que son ami. Et c'est ainsi qu'elle avait grandi et qu'elle était devenue une créature forte, saine, pleine de confiance en elle-même, ne craignant rien ni personne, et aussi indomptée qu'un poulain d'un an, né et élevé dans la grande liberté du pâturage.

Elle n'était pas belle. Les vents et le soleil n'avaient pas laissé à son teint la moindre fraîcheur, mais rien n'aurait pu ternir la gloire de ses cheveux rouges, aux reflets dorés et aux ombres violettes. Ses yeux, aussi, d'un bleu foncé strié de gris, qui brillaient parfois avec l'éclat froid de l'acier, et où s'allumait, à d'autres moments, une lumière douce comme celle des étoiles, au gré de sa disposition changeante, ces yeux irlandais, si parlants et si expressifs, valaient bien la peine d'être regardés par un homme.

Avec cela, chacun la gâtait. Ponka et son fils Joe rampaient à ses pieds dans une admiration abjecte, tandis que son père, et tous ceux qui l'approchaient, se contentaient de faire simplement ses trente-six volontés. Le Duc lui-même, qui l'aimait plus que quoi que ce fût au monde,

rendait hommage à sa petite princesse et lui cédait en tout avec sa nonchalance habituelle. Et vraiment, quand elle se redressait et rejetait en arrière sa petite tête couronnée d'or, pour donner à son entourage des ordres impérieux, elle avait bien, des pieds à la tête, l'air d'être une vraie princesse.

Ce fut pour elle une grande journée, et une bonne journée aussi, que celle où elle repêcha le Pilote du Ciel dans la Swan pour l'amener chez elle. En vérité, la soirée où Gwen fit sa première prière et entendit pour la première fois parler de l'homme de Nazareth, fut la meilleure soirée qu'elle eût encore vécu. Durant tout l'hiver qui suivit, elle étudia, sous la direction du Pilote, — son père, l'Ancien Temps, les écoutant un peu à l'écart, — cette histoire si vieille pour beaucoup de gens, et cependant toujours nouvelle, jusqu'à ce qu'un monde tout plein de puissances et de présences mystérieuses s'ouvrît devant ses yeux et devînt pour elle le monde des grandes réalités. Elle possédait une riche imagination, et lorsque le Pilote se mit à lui lire l'immortel poème de Bunyan, le vieux *Voyage du Chrétien*, elle se figura qu'elle vivait et allait et venait avec le héros de ce récit, lui prêtant main forte dans ses luttes et se consumant d'inquiétude au sujet des

périls sans nombre qui le menaçaient, jusqu'au moment où elle le vit traverser la rivière sain et sauf, et aborder là où les anges de lumière se chargeraient de veiller désormais sur lui.

Le Pilote lui-même constituait pour elle une expérience bienfaisante. Il était la première chose qu'elle eût rencontrée qui refusât de se soumettre à sa volonté, le premier être humain qui ne fût pas tombé à genoux devant elle, prêt à l'adorer. Il y avait en lui une force qui l'empêchait de céder toujours, et il opposait à son orgueil et à ses violences impérieuses une surprise, et parfois une pitié, qui ressemblaient presque à du mépris. Comme de juste, cela ne lui plaisait guère, aussi n'était-il pas rare qu'elle se livrât vis-à-vis de lui à des accès de colère folle. Un de ceux-ci est resté gravé dans ma mémoire, non seulement à cause de sa violence extrême, mais surtout à cause des événements qui le suivirent. La raison première de sa rage se trouvait être une bévue sans importance, commise par l'infortuné Joe ; mais lorsque j'arrivai sur le théâtre où se jouait cette scène, c'était le Pilote qui occupait son attention. L'expression de surprise et de pitié qu'elle lisait sur son visage l'avait exaspérée.

— Comment osez-vous me regarder ainsi ? lui cria-t-elle.

— Combien c'est étrange que vous ne soyiez pas capable de vous dominer mieux que cela! répondit-il.

— Je le pourrais, si je le voulais, répliqua-t-elle, en frappant du pied, et en tous les cas, je ferai ce qu'il me plaira de faire.

— C'est une grande pitié, lui dit-il avec un calme qui ressemblait à une provocation, et qui plus est, vous donnez là une preuve de faiblesse et d'enfantillage, ajouta-t-il, assez maladroitement.

— Faible! s'écria-t-elle à demi-suffoquée. Faible, moi!

— Oui, fit-il, très faible et absurde.

Je crois qu'à ce moment, elle l'aurait tué à petit feu, le plus gaîment du monde. Quand elle se fut reprise un peu, elle cria d'un ton véhément :

— Je ne suis pas faible ! Je suis forte! Je suis plus forte que vous! Je suis forte comme... comme un homme !

Je ne crois pas qu'elle se doutât de ce que ses paroles paraissaient sous-entendre ; quoi qu'il en soit, le Pilote ne parut pas y avoir pris garde, car il reprit :

— Vous n'êtes pas assez forte pour ne pas vous mettre en colère.

Et comme elle n'avait pas de réplique toute prête, il continua :

— Et puis vraiment, Gwen, ce n'est pas bien. Il ne faut pas que vous continuyiez à vous conduire ainsi.

De nouveau, il venait de prononcer des paroles malheureuses.

— *Il ne faut pas !* s'écria-t-elle en se haussant sur la pointe de ses pieds. Qui est-ce qui prétend cela ?

— Dieu !

Cette simple et laconique réponse la prit par surprise. Elle tourna la tête, comme pour regarder en face, par dessus son épaule, celui qui osait lui dire, à elle, *tu ne dois pas* : puis se ressaisissant, elle répondit d'un ton boudeur :

— Je ne m'en inquiète pas.

— Vous ne vous inquiétez pas de Dieu ? La voix du Pilote était basse et solennelle, mais quelque chose dans sa manière d'être la fâcha encore davantage, et elle se mit à crier :

— Je ne m'inquiète de personne et je ferai ce qui me plaira.

Le Pilote la regarda tristement pendant un instant, puis il lui dit lentement :

— Un jour viendra, Gwen, où vous ne serez pas capable de faire ce que vous voudriez.

Avec quelle netteté je me rappelle son expression de défi, tandis qu'elle faisait un pas vers

lui, en prononçant, d'une voix que la passion faisait trembler, ces mots :

— Écoutez-moi bien ! J'ai toujours fait ce qui me plaisait et je le ferai jusqu'au jour où je mourrai !

Là-dessus, elle se précipita hors de la maison et s'enfuit dans la direction de l'étroite vallée, où elle allait chercher un refuge contre toutes les choses désagréables, et principalement contre elle-même.

Je ne parvins pas à secouer l'impression que ses paroles avaient produite sur moi.

— Elle est plutôt hardie, cette petite, dis-je au Pilote, comme nous chevauchions côte à côte, dans la direction de Swan Creek. La déclaration qu'elle nous a servie peut être correcte au point de vue philosophique, mais elle ressemble extraordinairement à un défi adressé au Tout-Puissant. On pourrait même affirmer qu'elle lui a jeté le gant.

Le Pilote me répondit seulement :

— Ne plaisantez pas à ce sujet ! Comment pouvez-vous en rire ?

Avant que la semaine fût écoulée, le défi avait été accepté, et avec quel courage et quelle bravoure ne s'efforça-t-elle pas de le faire tourner à son profit !

Ce fut le Duc qui m'en apporta la nouvelle.

Pour la première fois, depuis que je le connaissais, il avait perdu son empire sur lui-même et son insouciante gaîté, et, dans l'ombre de l'étroite vallée où je le rencontrai, je remarquai la pâleur cadavérique de son visage ; ses nerfs de fer eux-mêmes ne pouvaient empêcher sa voix de trembler.

— Je viens d'envoyer le docteur là-bas, me dit-il, en réponse à mon salut. J'ai passé chez vous hier soir, mais je n'ai pu vous trouver, et je suis allé moi-même jusqu'au Fort.

— Que s'est-il donc passé ? m'écriai-je, le cœur saisi de crainte, car seule une chose sérieuse pouvait avoir pareillement bouleversé le Duc.

— Vous ne l'avez pas encore appris? C'est Gwen...

Il s'arrêta pour s'occuper de Jingo, qui se livrait à une série de ruades inattendues. Lorsqu'il eut réussi à calmer sa monture, le Duc avait eu également raison de sa propre excitation et son récit ne trahissait plus son trouble intérieur. Gwen, montée sur le cheval de son père, s'en était allée avec le Duc jusqu'à un grand pâturage, bordé par une haute falaise, où Joe gardait le troupeau. La journée était chaude, et il y avait de l'orage dans l'air. Ils avaient trouvé Joe et son cheval faisant le tour

du pâturage ; le berger chantait pour calmer le bétail, mais ne parvenait qu'avec peine à l'empêcher de s'éparpiller. Le Duc se trouvait justement au bout du pâturage le plus éloigné de lui, quand un cri de Gwen attira son attention. Joe était en danger ; son cheval, un poney à demi-sauvage, avait trébuché dans un trou de blaireau et, en se relevant, désarçonné son cavalier, laissé ainsi à la merci du bétail, qui se mit immédiatement à regarder en reniflant cet être extraordinaire : un homme à pied, et à le suivre de loin. Joe ne perdait pas la tête et s'éloignait lentement du troupeau ; mais, tout à coup, une génisse se mit à beugler et à piétiner le sol avec fureur. L'instant d'après, les animaux les plus rapprochés d'elle se mettaient à l'imiter et à courir, les cornes baissées, dans la direction de Joe, qui eut bientôt à ses trousses les deux cents pièces de bétail dont se composait le troupeau confié à ses soins. Alors, il s'affola et se mit à courir. Au même instant, une masse beuglante et galopante se précipitait vers lui, queues en l'air, cornes heurtées les unes contre les autres avec un grand bruit, semblable au crépitement d'un régiment de fusils d'infanterie.

— Deux minutes de plus, et c'en était fait de Joe, car je n'aurais jamais pu l'atteindre à temps,

me dit le Duc, mais, malgré mes cris désespérés et mes avertissements, cette petite fille venait de lancer son cheval à la rencontre de ce troupeau de bêtes en délire. Je crois avoir les nerfs solides, mais je n'aurais pas été capable d'une chose pareille. Elle s'est approchée de Joe d'assez près pour pouvoir le prendre en croupe, après quoi elle partit au grand galop, le troupeau se précipitant après elle avec un bruit semblable à un roulement de tonnerre. J'ai vu, au cours de ma vie, de beaux faits de cavalerie, mais aucun d'eux n'approchait de cet acte de haute bravoure.

— Comment cela a-t-il fini? Ont-ils été piétinés? demandai-je, saisi de terreur.

— Non, mais le troupeau l'a acculée contre le rebord de la falaise ; elle la longeait et allait dépasser ce point périlleux, quand le terrain s'effondra sous les pas du cheval, une brute à la bouche de fer, qui, au lieu d'obéir au mors et de faire un saut en avant, s'est cabré. Elle n'a pas pu se dégager et sauter à terre, à cause de Joe, et je les ai vus plonger dans le gouffre, tandis que le troupeau continuait sa course affolée, sans s'apercevoir que l'ennemi qu'il poursuivait avait disparu. Je saute à bas de Jingo et je me laisse glisser sur le sable, à trente pieds au-dessous du pâturage. Joe était

debout, presque indemne, mais le bronco avait la jambe cassée et Gwen était à moitié couchée sous lui. Elle ne paraissait pas se douter de s'être blessée dans sa chute et me fit un signe de la main, en criant :

— N'était-ce pas une course magnifique ? Je n'ai pas pu forcer cette mauvaise tête de brute à sauter. Aidez-moi à me dégager !

Mais, pendant qu'elle parlait, la lumière de ses yeux s'éteignait ; elle me tend les mains, en disant d'une voix faible : « Oh ! Duc », puis la voilà qui retombe en arrière, pâle et immobile. Nous avons logé une balle dans la tête du bronco, et nous l'avons emportée chez elle, enveloppée dans nos jaquettes, et c'est là qu'elle est couchée maintenant, sans qu'aucun son ne sorte de ses pauvres lèvres blanches.

Le Duc était absolument désemparé. Je ne l'avais jamais vu, jusqu'alors, donner le moindre signe de chagrin, mais il était, en terminant son histoire, blême et tremblant. Il lut sur mon visage la surprise que cela me causait, et me dit :

— Ne me prenez pas pour un fou, mon vieux. Vous ne pouvez pas vous figurer ce que cette petite fille a fait pour moi, toutes ces années. La confiance qu'elle a en moi — c'est extraordinaire jusqu'où va cette confiance — m'a forcé

à me tenir de mon mieux et m'a gardé de la perdition. C'est le seul point lumineux de la vie que je mène dans ce bienheureux pays. Elle seule exceptée, chacun me considère comme une façon d'ennemi, plus ou moins déplaisante.

Je protestai faiblement.

— Oh ! ne chargez pas votre conscience, me répondit-il, avec un furtif retour de son sourire sarcastique. Une connaissance plus intime de mon vrai moi ne pourrait que justifier cette mauvaise opinion.

Il se tut un instant, puis il ajouta :

— Si Gwen s'en va, je disparaîtrai à mon tour, car je ne pourrais pas le supporter.

Au moment où nous nous arrêtions devant la maison de l'Ancien Temps, le docteur en sortait.

— Eh bien, que pensez-vous d'elle? demanda le Duc.

— Je n'en puis encore rien dire, grommela le vieux médecin, qu'une longue pratique comme chirurgien militaire avait endurci, en tous les cas cela va suffisamment mal. Bonsoir.

Mais la main du Duc se crispa sur son épaule, avec une telle force, que ses os durent en garder l'empreinte, tandis qu'il disait d'une voix rauque :

— Vivra-t-elle ?

Le docteur essaya, mais en vain, d'échapper aux doigts qui s'enfonçaient dans sa chair.

— Lâchez-moi, jeune tigre ! s'écria-t-il. De quoi pensez-vous que je sois fait ? Je ne pensais pas que j'allais tomber dans l'antre d'un ours, si je l'avais su, j'aurais apporté un fusil avec moi.

Ce ne fut qu'en lui présentant des excuses complètes, que le Duc put apaiser le vieux docteur, assez pour qu'il consentît à nous donner son opinion.

— Non, elle ne mourra pas ! Elle est faite de matériaux solides ! Il vaudrait peut-être mieux qu'elle mourût ! Mais avant une quinzaine, je ne puis rien dire de certain. Maintenant, rappelez-vous, continua-t-il, en attachant sur le visage désolé du Duc un regard impérieux, que par dessus tout, il importe de soutenir son courage. J'ai menti le plus complètement et le plus gaîment du monde là-dedans, faites de même !

Là-dessus le docteur s'éloigna en appelant :

— Joe ! venez ici, Joe ! Où donc est-il allé ? Joe, arrivez donc ! Extraordinaires, les choix que la Providence fait parfois ; nous nous serions passés avec plaisir de ce bon à rien de métis ! Joe ! Ah ! vous voilà ! Où donc, mille tonnerres...

Ici, le docteur se tut tout à coup. L'agonie qu'exprimait le visage foncé qu'il avait en face de lui, émotionna le rude praticien lui-même. Joe se tint droit et raide à la tête du cheval, jusqu'à ce que le docteur fût en selle, alors, avec grand effort, il murmura :

— La petite miss... être morte ?

— Morte ! s'écria le docteur en jetant un regard à la fenêtre ouverte. Béni soit votre carcasse cuivrée, non, elle n'est pas morte ! Gwen vous enseignera encore comment on peut dompter un taureau furieux.

Joe s'avança d'un pas et reprit, en baissant la voix :

— Vous, dire la vérité à moi ? Moi, suis un homme, suis pas un papous.

Ses yeux perçants scrutaient le visage du docteur ! Celui-ci hésita un moment, puis, de l'air le plus candide et le plus gaîment du monde, il prononça son verdict :

— Tout va bien, Joe. Miss Gwen chevauchera encore en cercle autour de votre vieux poney. Mais rappelez-vous bien — ici le ton du docteur se fit particulièrement impressif — rappelez-vous bien qu'il faut que vous la fassiez rire chaque jour.

Joe croisa ses bras sur sa poitrine et resta immobile comme une statue jusqu'au départ du

docteur; il se tourna ensuite vers nous et murmura :

— Lui, bon homme, quoi ?

— Bon homme, affirma le Duc, qui ajouta aussitôt : Mais rappelez-vous, Joe, ce qu'il vous a recommandé. Il faut que vous la fassiez rire chaque jour.

Pauvre Joe ! L'humour n'était pas son fort, mais les efforts qu'il fit pour en acquérir, durant les semaines qui suivirent, auraient été humoristiques, s'ils n'avaient pas été si pathétiques. Comment je tins moi-même mon rôle dans cette comédie, je ne saurais le dire. Tout ce temps-là est resté présent à ma mémoire comme un cauchemar affreux. Le vieillard, entrant dans la chambre de sa petite-fille et en ressortant sans savoir que dire ou que faire, tant sa douleur était grande, Ponka, avec son visage d'Indienne convulsé par le chagrin, Joe, faisant des efforts loyaux, autant qu'extraordinaires, pour inventer des plaisanteries grotesquement tristes, enfin le Duc, avec sa gaîté invariable et invincible, fournissent les traits d'ombre et de lumière au milieu desquels se détache le visage de Gwen, tel que je le revois, quand je me reporte à ce moment de sa vie.

Pendant les deux premières semaines qui suivirent son accident, elle fut tout simplement

héroïque. Elle supportait ses souffrances sans un gémissement, et l'emprisonnement, qui constituait pour elle la souffrance la plus dure à accepter, avec une patience angélique. Joe, le Duc et moi, nous exécutions notre consigne à la lettre et avec la plus entière exactitude. Elle ne doutait pas un instant — et nous ne l'aurions pas laissée en douter — qu'au bout de quelques semaines encore elle monterait de nouveau la garde autour du troupeau, perchée sur le dos de son poney pie. Elle nous forçait à lui donner notre parole que les choses se passeraient ainsi, avec une telle insistance, qu'il nous semblait, parfois, qu'elle devait lire sur nos fronts à quel point nous lui mentions.

— Mentir ainsi sans sourciller, quand je sens ses yeux fixés sur les miens, demande plus de force que je n'en possède, me dit un jour le Duc. Le docteur devrait nous administrer des remèdes toniques, car notre tâche est ardue.

Elle ne nous en croyait pas moins aveuglément et faisait des plans pour le grand rendez-vous d'automne et pour les chasses et les courses de chevaux qui l'accompagnaient. Quant au problème moral que notre conduite soulevait, je m'abstiens de le juger, d'autant plus que nous en étions punis suffisamment. La confiance qu'elle plaçait en nous, son attente joyeuse du

moment où elle pourrait reprendre sa vie de plein air, si heureuse et libre, constituaient pour nous, qui savions combien cette attente était vaine, une punition adéquate à chacune des fausses assurances que nous lui prodiguions. Ah ! comme elle était brave durant ces premiers jours ! Comme elle était résolue à reprendre son existence dans le grand espace lumineux, qui formait son royaume !

Mais elle n'eut pas trop de toute sa vivacité, de tout son courage et de tout son esprit résolu, pour rester victorieuse dans le grand combat qui l'attendait encore.

CHAPITRE XII

La Vallée de Gwen

Malgré ses cruelles souffrances, Gwen faisait preuve d'un optimisme et d'une énergie qui nous remplissaient tous d'admiration. Mais toute sa belle assurance, son courage, son espérance, sa patience, s'éteignirent comme une chandelle sur laquelle on souffle, le jour où le vieux docteur amena avec lui, en consultation, un jeune confrère.

Leur verdict fut clair et définitif. Le vieux praticien, qui aimait Gwen comme si elle avait été sa propre fille, aurait voulu continuer à espérer contre toute espérance, mais l'opinion de l'habile chirurgien venu d'une ville éloignée fut catégorique. Bien des années se sont écoulées depuis lors, mais il me semble assister encore à

la scène dont je fus témoin ce jour-là. Nous nous trouvions tous les trois dans la pièce attenante à la chambre de Gwen, avec laquelle son père et le Duc étaient restés. La discussion était si sérieuse, qu'aucun de nous n'entendit la porte s'ouvrir, au moment même où le docteur étranger prononçait, d'un ton incisif, ces paroles :

— Non ! je ne puis conserver aucun espoir. L'enfant ne marchera plus jamais.

Un cri indigné retentit à nos oreilles.

— Quoi ! ne plus marcher ! C'est un mensonge !

L'Ancien Temps se dressait devant nous, pâle, tremblant, menaçant.

— Chut, fit le docteur, en désignant de la main la porte ouverte.

Mais il n'était plus temps de la fermer. Quelque chose de semblable à la voix d'un animal blessé et mourant, un gémissement sauvage et déchirant nous arrivait de la chambre de Gwen. Nous échangeâmes un regard terrifié, puis nous l'entendîmes qui disait très vite, et avec des accents désespérés :

- Père ! père, venez ! Que prétendent-ils ? Dites-le moi, père ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Regardez-moi, père !

Le visage hagard de son père se pencha vers elle, mais elle le repoussa loin de son lit en criant :

— Oh ! père, père, vous savez donc que c'est vrai ! Ne plus jamais marcher !

Elle se tourna avec une exclamation désolée vers le Duc, qui se tenait debout de l'autre côté du lit, pâle et raide, les bras croisés sur sa poitrine.

— Oh ! Duc, les avez-vous entendus ? Vous m'aviez dit d'être brave, et je n'ai pas crié quand ils me faisaient mal. Mais à présent, je ne puis plus être brave. Pensez-vous que je devrais l'être, Duc ? Oh ! Duc ! ne plus jamais monter à cheval !

Elle lui tendait les deux mains. Penché vers elle, il les prit et les serra dans les siennes ; il ne pouvait que répéter, d'une voix entrecoupée :

— Ne parlez pas ainsi, Gwen, ne parlez pas ainsi, ma chérie !

Mais la voix suppliante et pitoyable reprenait :

— Oh ! Duc ! devrai-je continuer à rester toujours couchée ainsi ? Le devrai-je ? Et pourquoi ?

— Dieu le sait, murmura amèrement le Duc, moi, je ne le sais pas !

Elle saisit ces paroles au vol.

— Le sait-Il vraiment ? s'écria-t-elle vivement.

Elle se tut tout à coup, puis, s'adressant à moi, elle reprit :

— Vous rappelez-vous qu'il m'a dit qu'un jour je ne pourrais pas faire ce que je voudrais ?

Je ne savais à quoi elle faisait allusion. Alors, voyant mon air intrigué, elle me cria avec impatience :

— Je parle du Pilote, ne vous en souvenez-vous pas ? Et moi, je lui ai répondu que je ferais ce qui me plairait jusqu'à ma mort.

Je fis un signe de tête affirmatif et lui dis :

— Mais vous savez bien que vous ne pensiez pas ce que vous disiez.

— Oui, je le pensais ! reprit-elle avec une véhémence passionnée, et je ferai ce que je voudrai ! Je ne veux pas rester couchée ici ! Je veux monter à cheval ! Je veux ! Je veux ! Je veux !

Elle se tordait les bras, fermait ses poings et en menaçait l'air ; enfin sa tête, qu'elle avait soulevée, retomba en arrière ; elle-même semblait prête à s'évanouir de faiblesse. Ce n'était pas un spectacle agréable à contempler. Sa rage contre cette toute puissance-invisible, vis-à-vis de laquelle elle était si désarmée, avait quelque chose de terrifiant.

Les semaines qui s'écoulèrent ensuite furent affreuses pour Gwen et ceux qui l'entouraient. Sa constante souffrance ne parvenait pas à briser son orgueilleuse résistance ; elle ne répan-

dait pas une larme, mais elle s'agitait, se livrait à des accès de fureur et devenait chaque jour plus impérieusement exigeante. Elle traitait Ponka et Joe comme un négrier traite ses esclaves, et son père lui-même, quand il ne devinait pas immédiatement ses désirs, se voyait renvoyé, sans pitié, hors de sa chambre. Seul, le Duc parvenait à lui plaire et à l'égayer un peu, mais il n'en sentait pas moins que le jour n'était pas loin où lui aussi perdrait tout empire sur elle, et cette perspective le désespérait. Il était dur de la voir souffrir, certes, mais ce qu'il y avait de plus pénible à supporter, c'était le désir passionné de respirer de nouveau le grand air de la prairie fleurie, sur laquelle la brise soufflait si doucement, qui la torturait. Pires encore, cependant, étaient les jours où, ne sachant plus où se tourner pour trouver un peu de repos, elle nous suppliait de la porter dans sa chère vallée, au fond de laquelle coulait la Swan.

— Oh ! il y fait si frais et l'ombre y est si délicieuse, et puis, les fleurs nichées dans les interstices des rochers et la vigne vierge qui les tapisse sont si belles. Je suis toujours mieux là que partout ailleurs. Je sais que j'y serais mieux qu'ici, répétait-elle avec une insistance telle, que le Duc, incapable de rester près d'elle,

à écouter sa plainte incessante, venait se distraire un peu près de moi, en se demandant comment tout cela finirait.

Un jour, que la scène sans cesse renouvelée avait été plus violente encore que de coutume, je vis le Duc arriver chez moi, à cheval.

— Cette situation ne peut pas se prolonger davantage, me dit-il. Où donc le Pilote s'en est-il allé ? Pourquoi ne sait-il pas se tenir à l'endroit où est sa place ? Je voudrais que le ciel mît un terme à ses absurdes pérégrinations.

— Il est allé où on l'a envoyé, répondis-je d'un ton bref. Vous ne faites d'ailleurs pas grand cas de lui, quand vous le rencontrez sur votre chemin. Il est allé faire un voyage d'exploration dans la contrée des lacs et sera de retour à la fin de la semaine prochaine.

— Amenez-le nous, pour l'amour de Dieu, me dit le Duc, peut-être sera-t-il de quelque utilité, en tous les cas, ce sera bon pour elle, pauvre enfant, de voir un visage nouveau. Après quoi il ajouta, d'un air presque repentant : — J'ai peur que tout ceci ne soit décidément au-dessus de la force de résistance de mes nerfs. Elle m'a presque poussé à bout aujourd'hui. Il ne vous faut pas m'en vouloir, mon vieux, si je suis irritable.

C'était chose toute nouvelle que d'entendre

le Duc avouer qu'il avait besoin du secours d'un autre et s'excuser d'un manquement quelconque. Je sentis mes yeux se mouiller, mais je ne lui en répondis pas moins d'un ton rogue :

— Allez vous faire pendre ! Je vous amènerai le Pilote quand il sera de retour.

Nous en étions tous venus à placer notre confiance d'une façon illimitée dans le Pilote, depuis une année qu'il exerçait son ministère au milieu de nous. Ce nom de Pilote du Ciel, que les cow-boys avaient adopté pour le désigner, expliquait mieux que toute autre définition la place qu'il occupait au milieu de nous. Il est certain que lorsque dans leurs heures sombres, l'un ou l'autre d'entre eux éprouvait le désir d'être aidé à gravir « la piste montante », il s'en allait auprès du Pilote. Le nom qui lui avait été décerné ironiquement était ainsi devenu celui qui exprimait le plus complètement le sentiment tendre et profond que ces hommes grossiers, mais au grand cœur, lui vouaient.

Quand il fut revenu, je le préparai délicatement à l'épreuve qui l'attendait ; je lui racontai tout ce que Gwen avait souffert et m'efforçai de lui faire comprendre combien son cas était désespéré, puisque le Duc lui-même s'avouait vaincu par sa résistance. Il ne me parut pas en être suffisamment impressionné. Je lui décrivis

alors ses accès de rage passionnée, son humeur impérieuse, l'impatience dont elle faisait preuve vis-à-vis de ceux qui l'aimaient, et qui consumaient leur corps et leur âme dans leur désir de la soulager.

— En résumé, lui dis-je en guise de conclusion, elle ne se soucie pas plus que d'un fétu de quoi que ce soit sur la terre ou dans le ciel et n'entend céder ni aux hommes ni à Dieu.

Les yeux du Pilote étincelaient, pendant que je lui racontais tout cela, mais il me répondit seulement :

— A quoi vous attendiez-vous donc de sa part ?

— Eh bien, je pense qu'elle pourrait, au moins, témoigner de quelque reconnaissance et user d'un peu de douceur envers ceux qui seraient prêts à mourir pour elle !

— Vraiment ! fit-il d'un air indigné. Tous, tant que vous êtes, vous avez fait ce qui était en votre pouvoir pour ruiner son caractère et ses dispositions à force de flatteries ridicules et en vous inclinant lâchement devant toutes ses fantaisies, bonnes ou mauvaises ; vous souriiez de son orgueil impérieux et vous encouragiez son humeur volontaire, et maintenant, non seulement vous vous étonnez des résultats que vous avez obtenus, mais vous en blâmez encore la

pauvre enfant. Ah ! vous êtes de jolis compagnons, vous, le Duc, et tous les autres !

Il avait, d'une façon exaspérante, le talent de mettre toujours les autres dans leur tort et je ne trouvai une réponse probante et péremptoire à lui faire que longtemps après l'instant où il aurait fallu la lui servir. Je me demandais ce que le Duc penserait de cette opinion. Tout le jour suivant, qui était un dimanche, il me fut facile de voir que la pensée de Gwen ne quittait pas le Pilote. Il se débattait avec le problème de la souffrance. .

La matinée du lundi nous trouva en route pour le ranch de l'Ancien Temps. Comme le coin de terre qui formait notre univers nous paraissait beau ! Tout autour de nous s'étageaient les collines aux croupes arrondies, aux teintes veloutées, brunes, jaunes, ou légèrement vertes ; elles s'étendaient, derrière nous, jusqu'aux confins de l'immense prairie, et devant nous elles s'élevaient graduellement à la rencontre des contreforts violacés des hautes montagnes qui dessinaient contre le bleu du ciel, sur toute la ligne de l'horizon, leurs pics neigeux, que le soleil illuminait. Sur le penchant des collines et dans leurs combes, nous pouvions voir des troupeaux de bœufs ou de chevaux, paissant au milieu de riches pâturages. Bien

haut, au-dessus de nos têtes, le ciel bleu et sans nuage arquait son toit immense et bienfaisant, qui s'étendait de la prairie au sommet de la montagne, tandis que le soleil, suspendu au-dessous de cette voûte radieuse, répandait des flots de lumière sur prairies, collines et montagnes.

Pendant que nous suivions la piste qui pénètre jusqu'au cœur de ces collines aux lignes onduleuses, et peu à peu s'approche toujours davantage des montagnes violettes, la brise du matin descendait vers nous, chargée de mille parfums de fleurs et nous communiquait sa propre vie, si fraîche et si exhilarante. On ne peut comprendre l'effet joyeux produit par ces brises des Foothills, que lorsqu'on les a aspirées à pleins poumons et qu'on s'en est laissé pénétrer de part en part.

Nous chevauchions en face de ce spectacle d'une beauté si changeante et variée, tantôt escaladant une croupe de colline baignée de soleil, tantôt descendant dans quelque creux plein d'ombre, sans presque prononcer une parole, et chaque minute ajoutait au ravissement qui remplissait nos cœurs mais ne nous empêchait pas d'avoir toujours présente à la mémoire la petite chambre où, privée de la vue de toute cette gloire, Gwen était couchée, le cœur rongé

de nostalgie et d'ennui. Tout à coup, le Pilote arrêta son cheval et s'écria :

— Pauvre Gwen, comme elle aime tout cela ! Elle en vivait. Comment pourrait-elle s'empêcher de se consumer quand elle se dit qu'elle ne reverra plus ce paysage ?

Il se jeta à bas du bronco et continua, pensant à haute voix, plutôt que s'adressant à moi :

« C'est trop affreux ! Oh ! c'est cruel ! Je ne m'étonne pas de sa révolte ! Que Dieu me vienne en aide, car je ne saurais que lui dire ! »

Il se laissa tomber dans l'herbe et cacha son visage entre ses bras. Quelques minutes plus tard, il se tourna vers moi. Il avait l'air singulièrement troublé.

— Comment pourrais-je aller auprès d'elle ? Il me semble que ce serait la pire des moqueries que de parler de patience et de soumission à une jeune créature sauvage, à laquelle tout ceci a été enlevé soudain pour toujours, surtout si on se rappelle que c'était sa vie.

Après cela, il se remit en selle et nous marchâmes à une forte allure pendant une heure. Arrivés à l'entrée du défilé, nous mîmes nos chevaux au pas, car la route était mauvaise. A mesure que nous descendions dans les profondeurs de la vallée, le Pilote cédait davantage

au charme particulier qui s'en dégageait. Il cheminait le premier, rassasiant ses yeux de toutes les merveilles que renfermait cette réserve de beauté. Des arbres d'essences rares et variées rendaient plus profonde l'ombre fraîche de ce coin de paradis. Sur nos têtes se balançaient les branches des grands ormes qui dominaient l'épais fourré formé par des cèdres nains et des arbustes toujours verts, tandis que des chênes au tronc noueux et des peupliers au feuillage délicat et tremblant s'accrochaient aux aspérités de la roche, et se haussaient jusqu'aux lèvres ensoleillées de l'étroite vallée. De gros fragments de rochers, des blocs de pierre énormes, recouverts d'une végétation luxuriante, jonchaient le sol entre les troncs des arbres. Dans les coins humides, des clématites et des ancolies secouaient leurs encensoirs, et plus bas encore, dans la mousse, des cyclamens au parfum doux et pénétrant cachaient à moitié leurs corolles d'un mauve rosé, si gracieuses et si tendres. Tout le long de la vallée, la petite Swan chantait sa chanson aux rochers, aux fleurs et aux arbres qui formaient une voûte au-dessus d'elle ; une chanson infiniment variée ; bruyante et aux notes profondes, quand elle bondissait du haut des blocs de pierre qui essayaient de lui barrer la route ; gaie et sautillante quand elle passait

sur un lit de cailloux ; simple murmure mélodieux aux endroits où elle se faufilait entre les racines des ormes, dont les branches retombantes semblaient se pencher pour mieux l'écouter.

Elle était fraîche, poétique et charmante la petite vallée, avec son ombre, son silence et ses chansons, et le soleil, de crainte qu'elle ne parût triste aux uns ou aux autres, envoyait quelques-uns de ses rayons danser gaîment sur la mousse, les fleurs et les rochers. Il n'est pas étonnant que le Pilote s'écriât, en respirant profondément, à l'instant où nous débouchions en plein pâturage :

— Cela m'a fait du bien. Il y a des moments où ce défilé vaut mieux que les collines baignées de soleil elles-mêmes. C'était l'endroit préféré de Gwen.

Je voyais que la vallée avait fait son œuvre. Son visage était calme et serein, comme les collines en un matin d'été, et ce fut avec ce même visage qu'il se présenta devant Gwen. Elle était dans un de ses mauvais jours et son humeur s'en ressentait, mais il entra dans la chambre qu'elle occupait, avec l'impétuosité d'un souffle de vent venu des hauteurs.

— Oh ! Gwen, s'écria-t-il, sans la saluer et sans une parole de commisération, nous venons de faire une course splendide.

Là-dessus, il se mit à lui décrire les collines lumineuses d'une façon si vivante, qu'il me semblait sentir encore leur brise parfumée sur mon front. Jamais le Duc n'avait osé faire une chose pareille, tant il craignait de la faire souffrir en lui parlant des choses aimées qu'elle ne pourrait jamais revoir. Mais en écoutant le Pilote, Gwen croyait se retrouver là-bas, au milieu du paysage bien-aimé, et son cœur se gonflait comme si elle avait aspiré vraiment l'air vivifiant et pur et contemplé toutes les merveilles accumulées qui avaient jusqu'alors fait partie de sa vie. Ses yeux en étaient redevenus brillants, les traces laissées par la souffrance sur son visage s'effaçaient, elle oubliait sa peine. Puis, avant même que sa pensée l'y eût précédé, il la fit descendre dans la vallée, — sa vallée à elle, — il lui disait combien l'ombre était fraîche, et douce l'odeur des cyclamens roses, et gracieux les festons des clématites suspendues contre les rochers, et comme la brise secouait les cloches des ancolies. Il lui disait tout cela et bien des choses encore, et sa voix si tendre et musicale semblait faire tomber sur nous les gouttes de rosée dormant au fond du calice des fleurs, et remplir nos cœurs de tous les murmures épars dans l'étroit défilé.

Je regardais Gwen, et en voyant son visage,

je me disais : « Cher vieux Pilote ! Pour cela encore, je vous aimerai toujours. »

De grosses larmes sans amertume coulaient le long des joues de la pauvre Gwen. Hélas ! elles n'étaient plus brunes, mais blanches ; néanmoins, tout au moins pour ce jour-là, le poids lourd et écrasant qui pesait sur son cœur avait été enlevé.

CHAPITRE XIII

Fleurs de Vallées

La première visite du Pilote à Gwen avait été un triomphe. Mais personne ne savait mieux que lui que le combat restait encore à venir, car tout au fond de Gwen se cachaient des pensées dont l'amertume lui faisait oublier ses autres souffrances.

— Est-ce Dieu qui m'a laissé tomber? demanda-t-elle un jour à brûle-pourpoint au Pilote.

Celui-ci se dit que l'heure de la lutte avait sonné, mais il lui répondit simplement :

— Oui, ma chère Gwen.

— Pourquoi m'a-t-il laissé tomber? continua-t-elle d'un ton toujours plus délibéré.

— Je ne le sais pas, Gwen chérie, mais Lui le sait, dit-il tranquillement.

— Sait-Il que je ne monterai plus jamais à cheval ? Sait-Il combien les jours et les nuits sont longs, quand je ne puis pas dormir ? Le sait-Il ?

— Oui, Gwen chérie, répéta le Pilote.

Il avait les larmes aux yeux, mais sa voix restait ferme.

— Êtes-vous sûr qu'Il le sache ?

Son ton avait une intensité douloureuse.

— Écoutez-moi, Gwen, commença le Pilote d'un air navré, mais elle lui coupa la parole en criant avec la violence impérieuse des anciens jours :

— Êtes-vous tout à fait sûr qu'Il le sache ? Répondez-moi !

— Oui, Gwen. Il sait tout ce qui vous concerne.

— Alors, que pensez-vous de Lui, qui, justement parce qu'Il est grand et fort, traite une petite fille de cette façon ?

Elle s'arrêta, puis ajouta d'un air méchant : — Je le hais ! Cela m'est égal qu'Il l'entende ! Je le hais !

Le Pilote ne sourcilla pas. Je me demandais comment il résoudrait le problème qui ne hantait pas Gwen seule, mais son père et le Duc et nous tous, le *pourquoi* de la souffrance humaine.

— Gwen, dit-il, comme s'il cherchait à détourner son esprit de cette préoccupation, avez-vous beaucoup souffert quand on vous a mis le corset de plâtre dans lequel vous êtes enfermée ?

— Comment pouvez-vous me le demander ? s'écria-t-elle, c'était pire que tout le reste, épouvantable ! Ils ont été obligés de redresser mes os, de les étendre, vous savez !

Au souvenir de cette chose horrible, un frisson la secoua.

— Quelle pitié que votre père ou le Duc ne fussent pas là ! fit le Pilote.

— Mais, ils étaient là tous les deux !

Quelle honte, en ce cas, de penser qu'ils ont été assez cruels pour permettre une chose pareille ! Ne vous aiment-ils donc plus ?

— Bien sûr qu'ils m'aiment toujours ! s'écria Gwen, indignée d'une supposition pareille.

— Alors, pourquoi n'ont-ils pas empêché les docteurs de vous causer une pareille souffrance ?

— Pourquoi ils les ont laissé faire ? Mais, parce que cet appareil me permettra de m'asseoir et peut-être même de faire quelques pas, répondit Gwen en ouvrant tout grands ses yeux gris-bleus.

— Cela n'empêche pas qu'ils aient été fameusement lâches de vous laisser martyriser ainsi.

— Êtes-vous donc trop stupide pour com-

prendre qu'ils désirent par dessus tout me voir redevenir droite et forte ? répliqua-t-elle avec impatience.

— Oh ! ce n'est donc pas pour leur plaisir ou par indifférence qu'ils ont agi ainsi ? dit le Pilote, innocemment.

Gwen le regarda, muette d'étonnement et de colère, et il continua :

— Ce que je veux dire, c'est qu'ils vous aiment, bien qu'ils aient permis qu'on vous fît mal ; ou plutôt, ils ont permis aux docteurs de vous faire souffrir, *parce qu'ils* vous aimaient et désiraient vous voir aller mieux.

Gwen continuait à fixer sur lui un regard à la fois curieux et sérieux. Peu à peu, la lumière commençait à poindre devant elle.

— Voulez-vous dire que, bien qu'Il m'ait laissée tomber, Dieu m'aime ?

Le Pilote fit un signe de tête affirmatif. Il n'aurait pu se fier à sa voix.

— Je me demande si cela peut être vrai ? dit-elle, comme se parlant à elle-même.

Peu d'instants plus tard, nous prenions congé d'elle et nous repartions.

Le Pilote semblait être à bout de force et gardait le silence ; quant à moi, j'étais triomphant, car je commençais à croire à une éclaircie dans le sombre ciel de Gwen.

Pourtant, la lutte n'était pas terminée; par le fait, elle avait à peine commencé.

Quand vint l'automne, avec ses matinées de brouillard et ses journées aux teintes éclatantes, les plus glorieuses des journées dans la contrée aux grands troupeaux, elle se reprit à s'agiter et à refuser, avec cris et avec larmes, d'accepter son sort. Puis arriva le jour du rassemblement général du bétail, et elle demanda avec passion pourquoi donc elle devait rester à la maison, alors que chacun se rendait dans les pâturages? Le Duc serait volontiers resté auprès d'elle, mais elle le renvoya avec impatience. Elle était fatiguée et malade jusqu'au fond du cœur, et ce qu'il y avait de pire, c'est qu'elle commençait à sentir peser sur elle le plus terrible de tous les fardeaux : celui qui consiste à constater que sa propre vie en est un pour les autres. Je fus fort soulagé lorsque je vis paraître le Pilote, l'air gai et en train, brandissant un gros bouquet de fleurs des champs qu'il tenait dans sa main.

— Je croyais qu'elles étaient toutes fanées, s'écria-t-il en entrant. Où croyez-vous que je les aie trouvées? Tout au fond de la vallée, sous le grand ormeau.

Et, bien qu'il comprît que le visage sombre de Gwen annonçait une tempête prête à éclater,

il continua bravement à lui dépeindre le défilé dans toute la splendeur de sa parure automnale. Mais cette fois, le charme n'opérait pas. Son cœur était bien loin, sur les collines où les bœufs se rassemblaient en levant la tête au vent et en heurtant leurs cornes les unes contre les autres, et ce fut d'une voix pleine d'amertume et d'impatience qu'elle s'écria enfin :

— Oh ! que j'en ai assez de tout cela ! Ce qu'il me faudrait, ce serait de monter à cheval ! Je voudrais voir les bêtes et les gens et... et... et toutes les choses qui sont là-bas.

Le Pilote était assez cow-boy pour comprendre qu'elle eût le cœur dévoré du désir de pouvoir se livrer à une course effrénée, à la poursuite des veaux et des bœufs disséminés dans les pâturages, mais il ne put lui dire que ces mots :

— Attendez, Gwen. Essayez d'être patiente !

— Je suis patiente, tout au moins je l'ai été pendant deux longs mois, mais cela ne sert de rien, et je suis sûre que Dieu ne s'en soucie pas le moins du monde !

— Oui, Gwen, Il s'en soucie, plus qu'aucun de nous, répondit le Pilote, de sa voix sérieuse.

— Non, Il ne s'inquiète pas de moi, lui

répondit-elle avec une telle irritation que le Pilote ne répliqua rien.

Elle continua, en hésitant :

— Peut-être qu'Il est fâché contre moi, parce que j'ai dit que je ne L'aimais pas. Vous vous en souvenez ? C'était très mal à moi. Mais ne pensez-vous pas que je ne suis pas loin d'en être assez punie ? Vous m'aviez mise fort en colère, et je ne pensais pas sérieusement ce que je disais.

Pauvre Gwen ! Pendant ces semaines de souffrance, Dieu était devenu pour elle très réel et très terrible. Le Pilote attacha pendant un moment son regard sur les yeux gris-bleus, devenus si grands et si tristes, puis il se laissa tout à coup glisser sur ses genoux, à côté du lit, et s'écria, d'une voix mal assurée :

— Oh ! Gwen, Gwen, Il n'est pas tel que vous vous le figurez. Ne vous rappelez-vous pas comment Jésus était vis-à-vis des pauvres malades? C'est ainsi qu'Il est encore aujourd'hui.

— Jésus pourrait-il me guérir?

— Oui, Gwen.

— Alors pourquoi ne le fait-Il pas ? demanda-t-elle, et il n'y avait plus d'impatience dans sa question, mais seulement une anxiété qui la faisait trembler.

Elle continua timidement : — Je le lui ai

demandé bien des fois. Je lui avais dit que j'attendrais deux mois, et maintenant il y en a plus de trois que j'attends. Êtes-vous parfaitement sûr qu'Il puisse encore nous entendre ?

Elle se souleva sur son coude et fixa sur le Pilote un regard inquisiteur. J'étais heureux que ce regard ne s'adressât pas à moi, car à l'entendre répéter : « En êtes-vous parfaitement sûr ? » on sentait que des choses graves dépendaient de la réponse qui lui serait faite. Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une angoisse intense. Qu'allait répondre le Pilote ? Il resta pendant un moment plongé dans la contemplation des collines lointaines. Comme le silence me paraissait long ! Puis, il se tourna, et en face des yeux qui l'interrogeaient si ardemment, il dit simplement :

— Oui, Gwen, j'en suis absolument certain.

Puis, obéissant à une inspiration soudaine, il prit la Bible de la mère de la jeune fille, en disant : — Maintenant, Gwen, essayez de voir ce que je vais vous lire.

Mais avant de commencer sa lecture, il créa autour d'elle, avec l'intuition d'un vrai artiste, l'atmosphère la plus favorable à l'impression qu'il désirait produire. Quelques mots lui suffirent pour nous placer en face du pathétique isolement de l'Homme de douleur pendant les der-

niers jours, si pleins de tristesse, qu'il passa sur la terre. Ensuite, il nous lut ce tragique chef-d'œuvre : l'histoire de Gethsémané. Et pendant qu'il lisait, nous voyions toute la scène se dessiner devant nos yeux : le jardin et les arbres, et l'homme accablé de tristesse, seul avec sa mystérieuse agonie. Nous entendions sa prière, si touchante dans sa soumission, et nous assistions à cette arrivée de la populace exaspérée et du traître qui en fut l'exaucement immédiat.

Gwen était trop intelligente pour avoir besoin d'une explication, aussi le Pilote lui dit-il seulement, pour tout commentaire :

— Vous comprenez bien, Gwen, que Dieu ne pouvait donner que ce qu'il y avait de meilleur à son Fils Unique, — seulement ce qu'il y avait de meilleur.

— De meilleur ? Ils l'ont emmené, n'est-ce pas ?

Elle connaissait bien cette histoire.

— Oui, mais écoutez : Il tourna rapidement les pages et reprit : — Celui qui a souffert la mort, nous le voyons *couronné de gloire et d'honneur*. C'est ainsi qu'Il a conquis son Royaume.

Gwen écoutait, attentive, mais non convaincue. Enfin, elle dit lentement :

— Comment cela peut-il être ce qu'il y a de meilleur pour moi ? Cela n'est utile à personne.

Tout ce que je puis faire, c'est de rester couchée et de les obliger tous à me soigner, et... et j'aurais tant voulu aider père, et... oh! je sais qu'à la longue ils se fatigueront tous de moi! Ils commencent déjà à être las — parce que... je... je ne puis m'empêcher d'être détestable.

Elle éclata en sanglots passionnés et désespérés. Jamais encore je ne l'avais entendue pleurer ainsi. Alors, de nouveau, le Pilote eut une inspiration.

— Comment pouvez-vous dire une bêtise pareille, Gwen? lui dit-il sévèrement. Vous savez parfaitement qu'il n'en est rien, et qu'aucun de nous ne pourrait avoir une pensée aussi vile. Maintenant, je vais brosser vos cheveux rouges pour vous rafraîchir, et en même temps, je vous raconterai une histoire.

— Ils ne sont pas rouges! cria-t-elle au travers de ses sanglots, car la nuance de ses cheveux était son point le plus vulnérable.

— Ils sont rouges, aussi rouges que possible, d'un magnifique rouge, tirant sur le pourpre, dit le Pilote avec emphase, tout en faisant passer la brosse sur les longs cheveux épars autour d'elle.

— Pourpre, pourpre! s'écria Gwen, indignée.

— Oui, je les ai vus dans la prairie, éclairés par le soleil, ils étaient pourpre. — Ne l'avez-

vous pas remarqué comme moi ? fit le Pilote en se tournant vers moi, puis il ajouta : — Quant à mon histoire, elle se rapporte à la vallée, — la vôtre — qui s'étend là, tout proche.

— Est-ce un histoire vraie ? demanda-t-elle, déjà calmée par la main fraîche et douce qui passait et repassait sur ses cheveux.

— Vraie ? elle est aussi vraie que... que...

Il regarda tout autour de la chambre, comme pour chercher un terme de comparaison, et conclut en affirmant qu'elle était aussi vraie que le *Voyage du chrétien.*

Cette explication parut assez satisfaisante pour qu'il pût commencer son récit :

« Au commencement, il n'y avait pas de vallée, mais seulement la grande Prairie, toute plane. Un jour, le Maître de la Prairie, se promenant dans son domaine où ne croissait que de l'herbe, demanda à la Prairie : « Où sont donc tes fleurs ? » Et la Prairie répondit : « Maître, personne n'en a semé dans mon sein. »

« Alors, il parla aux oiseaux, et ils apportèrent des graines de toutes les espèces de fleurs et les éparpillèrent au près et au loin, et bientôt la Prairie se mit à fleurir et à se couvrir de crocus et de roses, de tournesols sauvages et de lys rouges, tout le long de l'été. Alors, le Maître revint, et ce qu'il vit lui plut ; mais les fleurs

qu'il aimait par dessus tout lui manquaient, et il dit à la Prairie : « Où sont les clématites et les colombines, les doux cyclamens, les violettes et les muguets, et toutes les fougères, et les buissons fleuris ? »

« Et de nouveau il parla aux oiseaux, et de nouveau ceux-ci apportèrent toutes les graines et les semèrent au près et au loin. Mais quand le Maître revint pour la seconde fois, il ne trouva pas davantage les fleurs qu'il aimait plus que toutes les autres, et il s'écria : « Où sont-elles, mes fleurs les plus aimées ? — Oh ! Maître, répondit tristement la Prairie, je ne puis pas garder ces fleurs, parce que les vents soufflent trop forts, le soleil brûle ma poitrine et les graines s'envolent et sèchent. »

« Alors le Maître parla à la foudre, et avec un éclat violent, la foudre frappa la Prairie jusqu'au cœur, et la déchira. Et la Prairie se tordait et gémissait, comme si elle agonisait, et pendant de longs jours elle souffrit cruellement de la blessure qui restait béante, toute noire et pantelante. Mais la petite Swan se mit à couler au fond de cette déchirure, et à transporter de la terre qu'elle déposait contre ses parois de pierre. Puis les oiseaux vinrent semer des graines dans la vallée ainsi formée. Et après que beaucoup de temps eut passé, les gros blocs de pierre se trou-

vèrent recouverts de mousses délicates et de vignes-vierges retombantes, dans les coins ombreux fleurissaient des colombines et des ancolies, des grands ormes dressaient bien haut leurs cimes à la rencontre du soleil, plus bas croissaient des cèdres et des buissons toujours verts, et partout foisonnaient les cyclamens, les violettes, les muguets. La vallée était ainsi devenue l'endroit où le Maître venait chercher le repos, la paix et la joie. »

L'étrange histoire était terminée. Gwen resta toute tranquille pendant un moment, puis elle dit doucement :

— Oui, les fleurs de la vallée sont les meilleures. Dites-moi ce que cela signifie.

Alors le Pilote se remit à lire : « *Les fruits* — appelons-les des fleurs — *de l'Esprit sont l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance...* » Puis il ajouta : — Quelques-unes de ces fleurs ne fleurissent que dans les vallées que la foudre a creusées.

— Quelles sont les fleurs de ma vallée ? demanda Gwen à demi-voix.

Et le Pilote lui répondit :

— La douceur, l'humilité, l'empire sur soi-même ; mais bien que les autres fleurs, l'amour, la joie, la paix, puissent fleurir aussi dans les

terrains unis, elles ne s'épanouissent jamais avec autant de splendeur, et ne répandent jamais un parfum aussi doux que dans les vallées.

Gwen se tut longtemps. Enfin, elle murmura, les lèvres tremblantes :

— Il n'y a pas de fleurs dans ma vallée, mais seulement des rochers tout déchiquetés.

– Un jour, elles fleuriront, Gwen chérie. Il saura bien les découvrir, et nous aussi nous les verrons.

Après cela, il prit congé d'elle et m'emmena. Il avait terminé son œuvre pour ce jour-là.

Nous passâmes par le large portail et nous descendîmes la pente douce d'où l'on voyait scintiller le petit lac souriant, puis nous descendîmes encore, et quittant le grand soleil, nous nous enfonçâmes dans l'ombre fraîche de la vallée étroite. Nous suivions la piste qui serpente sous les ormes et les pins. L'air lui-même était plein de silence, et tout en avançant, il nous semblait sentir l'attouchement léger de mains qui se posaient tendrement sur nous. Chaque fleur, chaque arbre, les longues lianes retombantes, les buissons, les mousses délicates et les touffes épaisses des fougères murmuraient sur notre passage des paroles d'amour, de paix et de joie.

A mesure que les jours se raccourcissaient au

dehors, ils s'éclairaient au dedans, tellement que la chambre de Gwen devenait l'endroit le plus gai de la maison de l'Ancien Temps. Le Duc ne s'expliquait pas ce miracle.

— Qu'avez-vous fait à notre petite princesse, demanda-t-il un jour au Pilote, et que signifie toute cette histoire de vallée et de fleurs ?

Le Pilote répondit, en fixant sur le Duc un regard pensif :

— Les fruits de l'Esprit sont l'amour, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, l'humilité, l'empire sur soi-même, et on ne trouve quelques-uns d'entre eux que dans les vallées.

Le Duc ne m'avait jamais paru si grand, si beau et si fort que lorsqu'il tendit la main au Pilote, en disant :

— Savez-vous que je crois bien que vous avez raison ?

— Oui, j'en suis certain, répondit simplement le Pilote.

Puis après, avoir gardé la main du Duc dans la sienne, aussi longtemps qu'un homme peut se risquer à retenir la main d'un autre homme, il ajouta : — Quand vous arriverez à votre propre vallée, souvenez-vous de cela.

— Quand j'y arriverai ! dit le Duc, tandis qu'un spasme convulsait son beau visage. Que

Dieu me vienne en aide, elle n'est plus éloignée de moi maintenant.

Puis il sourit de nouveau de son sourire d'autrefois et ajouta : — Oui, vous avez raison, car de toutes les fleurs que j'aie jamais vues, il n'en est pas de plus belles ou de plus tendres que celles qui balancent leurs calices dans la vallée de Gwen.

CHAPITRE XIV

La fanfaronnade de Bill

Le Pilote avait mis son cœur à la construction d'une église dans le district de Swan Creek, en partie parce qu'étant humain il désirait laisser dans le pays un souvenir tangible de son passage, mais surtout parce qu'il prétendait, avec beaucoup de raison, qu'une congrégation, tout aussi bien qu'un homme, doit posséder une maison pour que son établissement dans un endroit quelconque donne des garanties de stabilité.

Durant tout le printemps, il poursuivit son projet dont l'exécution lui paraissait non seulement désirable, mais possible. Mais peu de personnes partageaient son avis.

La petite M^me^ Muir en était une. Son adhé-

sion n'était point à dédaigner, mais son influence se trouvait neutralisée par le solide immobilisme de son époux. Celui-ci n'avait de sa vie fait quoi que ce soit de précipité. Chacune de ses résolutions procédait d'un long travail de réflexion et chaque acte important devait, selon lui, être considéré à tous les points de vue possibles et imaginables. Au demeurant, le plus honnête homme du monde, strictement religieux et grand admirateur du Pilote, mais lent à se mouvoir comme un glacier, bien que tout au fond de son cœur il possédât une réserve considérable de chaleur.

— Il a un cœur d'or, mon homme Robbie, disait sa femme au Pilote, qui enrageait et se désespérait de voir ses plans paralysés par une obstruction obstinée, seulement il est terriblement porté pour les délibérations. Mais ne vous tourmentez pas, mon fils. Ayez seulement un peu de patience, il y viendra avec le temps.

— En attendant, l'été passera et rien ne sera fait, répondit le Pilote d'un air à la fois impatienté et navré.

Une assemblée, convoquée pour discuter l'opportunité de la construction d'une église, réunit quatre hommes et trois femmes, qui décidèrent que pour le moment il n'y avait rien à faire. Ceci représentait bien l'opinion de Rob-

bie Muir, mais il n'en avait pas moins refusé de dire un mot et s'était contenté de faire entendre un sourd grognement, à ce que le Pilote me raconta plus tard avec indignation. Il est vrai que Williams, le tenancier du magasin, arrivé depuis peu « d'au delà de la frontière », avait parlé tout le temps, mais nul n'aurait prêté grande attention à ses discours, débités avec une extrême fatuité, s'ils n'avaient justement représenté l'opinion non exprimée du petit Écossais, qui s'entêtait dans son mutisme exaspérant et se contentait de ponctuer de temps à autre les belles phrases de son voisin par des grognements si expressifs, que chacun avait compris son point de vue et voté en conséquence. La salle d'école suffisait amplement pour le moment ; les gens étaient trop peu nombreux et trop pauvres et ils cheminaient fort bien sous la conduite de leur présent ministre. Tels furent les arguments que l'approbation inarticulée de Robbie rendit indiscutables.

Ce fut une grande déception pour le Pilote, qui tenait tant à son idée, et ni la façon peu parlementaire dont M^me^ Muir s'exprimait au sujet des idées bornées de son mari, ni l'assurance « qu'elle finirait bien par lui faire entendre raison », ne réussirent à le consoler et à lui faire retrouver son entrain.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il partit avec moi pour la visite hebdomadaire que nous avions coutume de faire à la petite jeune fille, enfermée dans la maison qui s'élevait, solitaire, au penchant des collines.

C'était devenu une habitude, pour le Pilote, de s'en aller chercher du réconfort auprès de la jeune recluse, et il était rare qu'il sortît de sa chambre trompé dans son attente. Elle était si gaie, si brave, si forte et si drôle, que la mauvaise humeur s'évanouissait en sa présence, comme le brouillard s'enfuit devant le soleil. On aurait eu honte de conserver quelque impatience dans le cœur, quand on l'entendait, aussi s'en allait-on aussi content qu'on l'était peu en arrivant.

La figure joyeuse de Gwen – elle était presque toujours joyeuse maintenant — et son aimable accueil rassérénèrent quelque peu le Pilote, mais il n'en restait pas moins sous l'impression causée par sa défaite, chose plus pénible à supporter pour sa nature enthousiaste, qu'une souffrance positive. Il s'efforçait, avec sa bravoure virile, de ne trahir ni découragement, ni mélancolie ; Gwen n'en devina pas moins, en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour être gai, qu'il se sentait tout déprimé, et déclara qu'il devait être malade. Elle en appela même à mon témoignage, mais je la rassurai, en lui disant :

— Oh ! ce n'est que son église qui le tracasse.

Après quoi, je lui décrivis la force d'inertie que Robbie Muir employait à contrecarrer les projets du Pilote.

— Quel scandale ! s'écria Gwen avec indignation. Quel méchant homme il doit être !

Le Pilote sourit.

— Non, vraiment, dit-il. Au fait, il est même le meilleur homme que nous ayions dans le pays, mais je voudrais qu'il fît ou dise quelque chose. S'il voulait seulement se mettre en colère et jurer, je crois que je me sentirais beaucoup plus heureux.

Gwen avait l'air consternée.

— Si vous pouviez le voir ! continua-t-il. Il se tient très droit, dans un silence solennel, et il a l'air si effroyablement compétent, que la plupart des autres hommes se sentent beaucoup trop incapables pour oser prendre la parole. Quant à faire quoi que ce soit en présence de son impassibilité, la seule idée leur en paraîtrait monstrueuse.

— Je ne puis pas le souffrir ! s'écria Gwen. Je voudrais pouvoir enfoncer des épingles dans son corps.

— Je voudrais aussi que quelqu'un pût le faire, déclara le Pilote. Il paraîtrait plus humain, si on parvenait à le faire sauter en l'air.

— Essayez d'une nouvelle convocation, dit Gwen, et trouvez quelqu'un qui le fasse sauter.

— Ce serait plus facile de construire l'église, répondit le Pilote, d'une voix mélancolique.

— Je suis sûre que j'y parviendrais bien, fit Gwen, et j'en trouverai le moyen, ajouta-t-elle après un instant de réflexion.

— Vous ? Comment vous y prendrez-vous ?

Il la regardait avec des yeux agrandis par l'étonnement.

— Je vous dis que j'en trouverai le moyen.

Et ce fut toute l'explication qu'il parvint à lui arracher ce jour-là.

Elle le trouva, en effet, car peu de jours plus tard, la congrégation ayant été convoquée à nouveau pour délibérer au sujet du projet de construction, les fermiers, leurs femmes, et Williams, le négociant, furent grandement étonnés de voir Bronco Bill, Hi, et une demi douzaine des hommes des ranchs entrer, les uns après les autres, et s'asseoir solennellement autour de la salle. Robbie les regardait, d'un air à la fois étonné et méfiant. En matière d'Église, il n'avait rien à faire avec les Samaritains des collines. Il consentait bien à considérer ces irrégénérés comme bons à fournir du travail à un missionnaire et à stimuler son zèle, mais quant à leur reconnaître quelque droit à s'occuper des affaires de

l'Église et à leur permettre d'en contrôler la direction, Robbie trouvait la chose inadmissible. Et il s'appuyait, pour justifier son intransigeance, sur sa loyale adhésion à la parole biblique, qui recommande de ne pas jeter des perles devant les pourceaux.

Le Pilote, bien que fort surpris de la présence de Bill et de ses compagnons, n'en était pas moins enchanté ; sa confiance dans l'issue de la délibération en était beaucoup augmentée. Il ouvrit la séance en indiquant le sujet unique mis à l'ordre du jour : « Devrait-on bâtir cet été même une église à Swan Creek ? » Et il exposa en peu de mots les motifs pour lesquels cette construction lui paraissait désirable. Elle l'était, selon lui, dans l'intérêt de la congrégation déjà existante, dans celui des habitants du district, des familles dont les enfants grandissaient, des colons dont le nombre allait en augmentant, en un mot, dans l'intérêt de la contrée toute entière et de son avenir. Il termina son exposé en engageant tous ceux qui aimaient leur Église et leur pays à unir leurs efforts, afin d'assurer cette construction. Son appel enthousiaste gagna sur-le-champ à sa cause toutes les femmes et quelques-uns des hommes auxquels il l'adressait.

Un silence profond lui succéda. Robbie

attendait, pour parler, le moment où l'effet du discours du ministre aurait été atténué par les remarques oiseuses de quelques-uns des assistants. Comme celles-ci tardaient à se produire, il se décida à dire gravement :

— L'église serait une grande chose, sans nul doute et, nous autres, — ici il lança un regard tout chargé de suspicion du côté de Bill, — nous autres, nous nous réjouirions s'il était possible de la construire. Mais nous devons user de grandes précautions, et j'aimerais bien m'informer de la somme que coûterait cette église. Je voudrais bien savoir aussi où on prendrait cet argent.

Le Pilote attendait cette question, aussi était-il tout préparé à y répondre : La dépense serait de 1200 dollars. Le fonds central des constructions d'églises en allouerait 200 à la congrégation ; les intéressés pourraient fournir du travail pour une valeur de 300 dollars, et il estimait que les 700 dollars manquant seraient facilement collectés dans le district dans l'espace de deux ans !

— Ouich! fit Robbie, dont le ton, le visage et les manières équivalaient à un seau d'eau froide suffisant pour glacer le plus brûlant des enthousiasmes. L'effet fut tel, que le président, Williams, parut exprimer l'opinion générale lorsqu'il s'écria :

— Il est évident que l'assemblée est opposée à une entreprise qui chargerait la communauté d'une dette de mille dollars.

Après cela, il énuméra de la façon la plus détaillée toutes les objections qui pouvaient être faites au projet de la construction immédiate d'une église : Les membres de la communauté étaient fort peu nombreux ; ils étaient dispersés sur une très grande étendue de terrain ; ils ne s'intéressaient pas suffisamment à la chose ; ils dépensaient beaucoup d'argent et en gagnaient fort peu en retour. Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, il proposait que l'assemblée fût ajournée jusqu'à des temps meilleurs.

Robbie restait silencieux et impénétrable, en dépit des chuchotements et des coups de coude de sa petite femme. Le Pilote offrait l'image du malheur, et allait éclater, quand Bill fit tressaillir chacun.

— Dites donc, les gars ! il semble qu'ils n'ont pas trop de crédit, entre eux tous.

Ces paroles étaient débitées d'une voix traînante, mais parfaitement distincte.

— M'est avis que s'ils en avaient, ils ne sauraient pas même s'en servir.

Cette réponse venait du coin le plus obscur de la salle.

— Ce vieil Écossais, là-bas, met toute sa religion dans ses prières, reprit Bill, mais il ne lui en reste point pour sa conduite.

— Paraît qu'ils n'ont pas même 700 dollars à leur disposition.

Ces paroles, prononcées par un inconnu, scandalisèrent Robbie, qui mettait sa fierté à payer comptant tout ce qu'il achetait.

— Ils ne possèdent rien ! déclara avec emphase une autre voix. Ils ne sont, tous ensemble, qu'un tas de chanteurs de psaumes sans le sou.

— A l'ordre ! A l'ordre ! cria le président.

— Le vieux sac de café, là-bas, ne voit pas pourquoi les ronds de l'Écossais que voici s'en iraient dans une autre poche que dans la sienne, grommela Hi.

Cette remarque provoqua des éclats de rire à peine dissimulés, qui s'expliquaient par la réputation fort douteuse de Williams.

Robbie se trouvait dans un état d'esprit des moins confortable, et si grand était le désarroi de son esprit, que pour la première fois de sa vie il fit une motion :

— M. le Président, je propose que nous levions la séance, dit-il d'une voix vibrante d'émotion.

— Vous n'êtes pas de cet avis ? Pas vrai, les gars ! s'écria Bill.

— Bien sûr que non ! Le meeting n'est pas du tout terminé, déclara Hi qui jubilait.

— Vous pouvez rester jusqu'à demain matin, si cela vous plaît, dit Robbie avec colère, pour moi, je m'en vais à la maison.

Et tout en parlant, il commençait à mettre son paletot.

— Dites donc, on ne part pas ainsi avant la fin ! s'écria Bill.

— Ma foi, mon partner, tu as raison, dit Hi qui s'élança vers la porte, pour en défendre l'abord.

Son air enchanté disait clairement qu'il se réjouissait du bon tour que son ami allait sans nul doute jouer à l'Écossais.

Quant à Robbie lui-même, il regarda la porte, puis sa femme. Il semblait hésiter sur ce qu'il allait lui dire, et je compris, à n'en pouvoir douter, qu'il regrettait fort de ne pas l'avoir laissée à la maison.

Tout à coup, Bill se leva et commença son discours :

— M. le Président, je n'ai pas été invité à présenter quelques remarques...

— Continuez !... Écoutez, écoutez ! vociférèrent ses amis, groupés dans le coin sombre de la pièce.

... Et je ne me sentais pas autrement appelé

à me mêler d'une affaire qui ne rentre pas trop dans le cercle de mes divertissements, quand même le Pilote ne juge pas au-dessous de sa dignité d'inviter un individu de mon espèce à passer ici ses dimanches après-midi. Mais depuis que je vois votre boutique de près, il me paraît que vous vous souciez de notre présence beaucoup moins que lui.

Robbie, qui regardait Bill fixement, fit un signe de tête, qui équivalait à une protestation, et grommela :

— Bêtise que tout cela ! Vous êtes ici les bienvenus.

... Mais je m'aperçois que je suivais une fausse piste, continua Bill sans paraître avoir pris garde aux paroles de Muir. Je chérissais l'opinion... (Écoutez ! écoutez ! criaient de nouveau ses admirateurs), je chérissais l'opinion que ces compagnons — il désignait l'Écossais du doigt — tenaient extraordinairement à la religion, ce que je ne puis affirmer qui soit mon cas, car je ne m'occupe pas beaucoup à mettre le diable en fuite, ce dont, du moins à ce que prétend le Pilote, on ne pourra pas venir à bout, tant qu'il n'y aura pas ici une baraque évangélique spéciale. Ceci, naturellement, n'est pas mon affaire, mais si nous autres avions vraiment à cœur quoi que ce soit qui puisse

contribuer à la prospérité de l'Ordre — à ce moment Hi, que l'éloquence de son ami semblait plonger dans l'extase, s'écria : très bien ! très bien — à la prospérité de l'Ordre, continua Bill, qui faisait partie d'une confrérie, je crois que je sais où nous pourrions trouver sept cents dollars.

— Je parie que oui, s'écria la voix étrange qui s'était déjà fait entendre, et tout le chœur des cow-boys appuya cette déclaration.

... Je ne suis pas un homme qui parie volontiers, ni d'une façon régulière, reprit Bill, bien que j'aie déjà joué quelques parties, justement dans cette pinte située à côté de l'établissement où nous nous trouvons aujourd'hui, mais je prétends que si nous autres, avions grande envie d'une chose qui coûterait environ sept cents dollars, il ne nous faudrait p'tètre bien pas plus de deux jours pour nous les procurer.

Ici, Robbie Muir poussa un grognement, qui exprimait autant de doute que de dédain. Bill s'arrêta un instant pour lui jeter par dessus son épaule un regard également méprisant, après quoi il répéta, d'une voix toujours plus lente et bonnasse :

... Je ne suis pas un homme qui fasse métier de parieur, comme je vous l'ai déjà dit, mais si un homme voulait risquer quelque

argent contre moi sur ce que je viens de prétendre, je consentirais à lui frapper dans la main, dans de certaines limites, bien entendu. (Très bien, très bien, allez-y hardiment, mon garçon ! criait Hi, toujours en faction près de la porte) Sans être trop effronté, je chéris l'opinion (de nouvelles approbations clamées dans le coin de la salle ponctuaient ses paroles), je chéris l'opinion que pour ce projet évangélique, voyant combien le Pilote y tient, nous pourrions, nous autres gars, réunir cinq cents dollars dans l'espace d'un mois, si p't'être ces pieux personnages s'engageaient à sortir de leurs goussets les deux cents qui manqueraient à la somme totale.

Robbie, poussé à bout par le ton traînant, si manifestement ironique de Bill, et par tout ce que sa proposition sous-entendait d'injurieux, s'écria tout à coup :

— Vous seriez fameusement embêté, si on vous prenait au mot !

— Voulez-vous dire que je ne tiendrais pas l'engagement, si vous le faisiez ?

— Bah ! fit Robbie en ricanant.

— Il est vrai qu'il n'est pas probable que j'y sois appelé ! Mes cinq cents dollars ne risquent pas grand'chose, riposta Bill, en jetant habilement l'amorce que Robbie s'empressa d'avaler.

— Ah ! oui ! dit-il avec un souverain mépris, mes deux cents dollars se trouveront ici, et ils attendront votre part longtemps, je le parie bien !

Alors Bill le cloua, en disant d'un air souriant :

— Je regrette de n'avoir pas mon porte-cartes visite sur moi.

— Vous l'avez oublié sur le piano, n'est-ce pas? suggéra Hi, qui riait aux éclats, tant sa joie était grande d'avoir vu Bill rouler le petit Écossais de si belle façon.

Mais Bill, sans se laisser désarçonner davantage par cette plaisanterie que par les applaudissements de ses compagnons, dit du ton le plus suave du monde :

— Si l'un de ces Messieurs voulait inscrire la date de ce jour sur l'almanach, je chéris l'opinion que d'ici en un mois il y aura sur ce pupitre que voici cinq cents dollars, qui regarderont s'ils n'en voient pas arriver deux cents autres; ou peut-être inclineriez-vous à ce que ce soit plutôt deux cent cinquante, ajouta-t-il en se tournant vers Robbie qui, parfaitement insensible à cette insinuation, perdait d'instant en instant plus de patience.

— Cette affaire ne me trouble point, fit enfin le petit homme. Vous n'êtes qu'un fanfaron, voilà tout !

— Vous vous souviendrez de cette petite transaction, mes gars, et p't'être que le maître d'école voudra bien la mettre par écrit.

Ce fut là toute la réponse de Bill.

J'écrivis les conditions de l'engagement proposé par Bill et accepté, fort à contre cœur, par Muir, après quoi les cow-boys emmenèrent leur camarade en triomphe chez le vieux Latour, pour y fêter sa victoire. Pendant ce temps, Robbie Muir s'en allait dans l'obscurité, furieux, mais silencieux, et suivi, à quelques pas en arrière, par sa petite femme. Son indignation allait en première ligne au président, qui avait permis à « ce tas de garnements sans foi ni loi de troubler une assemblée de gens respectables », car il ne se dissimulait pas qu'il avait été joué et qu'en se départant de son système accoutumé de défense, qui consistait à garder un imperturbable silence, il était tombé dans le panneau qu'on lui avait tendu. Je lui suggérai, le jour suivant, en discutant toute l'affaire avec lui, l'idée que, fort probablement, il n'y avait là qu'une mauvaise plaisanterie de Bill.

— Ouich ! me dit-il d'un ton de profond dégoût, ce garçon ne respecte rien et serait capable de tourner en ridicule n'importe qui et n'importe quoi.

C'était là ce qui touchait au vif le pauvre Robbie. Bill n'avait pas seulement mis en doute sa sincérité religieuse, chose que le petit homme ne pouvait supporter, mais il l'avait encore ridiculisé devant toute la communauté, et c'était dur pour son orgueil. Mais lorsqu'il apprit, quelques jours plus tard, que Bill faisait des démarches pour se mettre à même de tenir son engagement, et qu'on l'avait entendu déclarer « qu'il forcerait ces pieux canards à plonger, quand sa paye d'une année entière devrait y passer », Robbie s'occupa tranquillement de rassembler de quoi faire honneur à sa part du marché, son orgueil d'Écossais lui interdisant jusqu'à la pensée de se dérober devant une provocation venue de gens tels que Bill et ses acolytes.

CHAPITRE XV

L'associée de Bill

On parla beaucoup dans tout le pays du bon tour que Bill avait joué aux gens d'Église et on s'amusa fort de la déconfiture de Robbie Muir et consorts. Le Pilote était consterné et navré, parce que l'étrange conduite de Bill ne pouvait, à son avis, s'expliquer que d'une seule façon, celle qui s'appliquait à toutes les folies qui se commettaient dans la contrée.

— Je voudrais qu'il ne fût pas entré chez le vieux Latour avant notre séance. J'ai perdu par sa faute la dernière chance qui me restât. Il n'y a plus rien à faire maintenant, me dit-il tristement.

— Mais il se pourrait qu'il fît vraiment quelque chose, suggérai-je.

— Quelle absurdité ! Tout ce qu'il a voulu faire, c'était de donner à Muir « une danse avec chanson », comme il dit. Toute l'histoire est à vau l'eau.

Lorsque je racontai à Gwen ce qui s'était passé durant cette fameuse soirée, elle se montra ravie des discours de Bill, et de ce qu'il avait forcé l'hypocrite Écossais à se démasquer.

— Oh ! délicieux ! répétait-elle. Délicieux, le cher vieux Bill et son opinion « chérie » ? N'en êtes-vous pas enchanté comme moi ? Maintenant, il va bouger !

— Qui donc ? Bill ?

— Non, ce stupide Écossais. C'était ainsi qu'elle avait pris l'habitude de désigner l'inamovible Robbie.

— Pas lui, je le crains. D'ailleurs, Bill n'a voulu, assurément, que se moquer de lui. Et il l'a fait de main de maître !

— Oh ! délicieux ! Je savais bien qu'il bougerait.

— Qui donc ? l'Écossais ? demandai-je, embrouillé que j'étais par ses pronoms.

— Non, cria-t-elle, Bill ! Il m'avait bien promis qu'il le ferait, ajouta-t-elle.

— C'est donc vous qui êtes au fond de tout cela ? fis-je, confondu.

— Oh ! que c'est amusant, que c'est amusant !

Elle riait aux larmes en pensant aux opinions chéries de Bill. — J'en serai malade, disait-elle. Cher vieux Bill. Il disait vrai quand il affirmait qu'il trouverait bien le moyen de le faire danser.

Avant que j'eusse quitté le ranch de l'Ancien Temps, Bill parut sur le seuil de la maison et demanda, d'un air indifférent, si le « patron » était chez lui.

— Oh ! Bill ! appela Gwen, venez ici immédiatement. Je désirais justement vous voir.

Bill mit beaucoup de temps à se débarrasser de son chapeau et de ses éperons, puis il se glissa dans la chambre, campa son long corps maigre tout au bord du banc placé près de la porte et remarqua, en s'efforçant de paraître à son aise, qu'il commençait à faire froid et qu'il ne serait pas étonné s'il tombait un peu de neige.

— Avancez-vous donc plus près de moi, lui cria Gwen, que ce préambule impatientait. Venez ici et donnez-moi la main.

Bill hésita, se pencha vers la porte pour cracher dans le corridor sa chique de tabac, et traversa la chambre lentement et gauchement, après quoi il saisit la main de Gwen et se mit à la secouer de haut en bas, en bredouillant :

— Une belle journée, Ma'm ; j'espère que vous allez tout à fait bien.

— Non, vous n'espérez rien de pareil, s'écria Gwen, qui riait gaîment, sans lâcher la main de Bill, à la grande confusion de ce dernier. Je ne vais pas bien le moins du monde, mais je me sens pourtant infiniment mieux, depuis que j'ai entendu parler de l'assemblée de hier soir.

A cela Bill ne répliqua rien, fort occupé qu'il était à dégager sa forte main, osseuse et brune, de l'étreinte des doigts blancs qui s'y cramponnaient.

— Oh ! Bill, cela a été une splendide affaire ! Comment vous y êtes-vous pris pour la conclure ?

Mais Bill, qui avait réussi à reculer jusqu'à la porte et à reprendre sa place sur le bout du banc, prétendit ne pas savoir ce que sa conduite pouvait avoir eu qui fût digne d'une remarque. Il n'avait rien fait que de très ordinaire.

— Ne dites donc pas des bêtises ! insista Gwen. Racontez-moi comment vous avez forcé le vilain petit Écossais à risquer ses deux cent cinquante dollars.

— Oh ! cela n'en vaut pas la peine, l'affaire a été très vite conclue.

— Cela ne me dit pas par quel moyen vous êtes arrivé à cette conclusion. Voyons, Bill, racontez-le moi.

La voix suppliante de Gwen eut raison des réticences de Bill.

— Eh bien, commença-t-il, cela a été aussi facile de le rouler que de rouler un billot. J'ai fait remarquer que nous autres, nous nous payons, en général, les choses dont nous avons envie, sans y mettre tant de façons, et que si nous nous mettions en tête d'avoir une caserne évangélique, je chérissais l'opinion... Ici Gwen poussa un cri étouffé et Bill s'arrêta brusquement en lui jetant un regard alarmé.

— Continuez, fit la jeune fille, après quoi elle enfonça son mouchoir dans sa bouche, tandis qu'il reprenait :

—... Je chérissais l'opinion que nous fournirions bien, pour c' t'affaire, sept cents dollars, et que même, dans le cas présent, vu l'importance que le Pilote semblait mettre à la chose, si ces gens-là s'engageaient à en trouver deux cent cinquante, je chér...

Un nouveau cri de Gwen lui coupa encore la parole.

— C'est probablement des douleurs rhumatiques, fit-il d'un air anxieux. Le temps leur est terriblement favorable. J'en ai attrapé moi-même.

— Non, non, dit Gwen en essuyant les larmes provoquées par les éclats de rire qu'elle s'efforçait d'étouffer. Continuez, Bill.

— Il n'y a plus rien à raconter. Il a mordu à l'hameçon et le magister ici présent l'a inscrit sur son carnet.

— C'est vrai, et voici même ce contrat, dis-je. Mais je ne suppose pas que vous ayiez vraiment l'intention de pousser cette affaire plus loin.

— Comment ça ? Par ma foi, je ne suis pas responsable de vos suppositions, mais tous ceux à qui Bronco Bill est familier s'attendent généralement à le voir mener ses entreprises à bien.

— Mais comment donc amènerez-vous les cow-boys à donner cinq cents dollars pour bâtir une église ?

— Je n'ai pas encore bien réfléchi à cette arithmétique, mais je suis sans grande inquiétude à son sujet. Vous comprenez qu'il ne s'agit pas seulement de l'église, mais surtout de notre réputation « à nous autres gars ».

— Je vous aiderai, Bill, dit Gwen.

Bill secoua lentement sa tête en disant :

— J'en suis fier, et s'efforça de paraître enthousiasmé par cette perspective.

— Vous pensez que je ne pourrai rien faire, s'écria-t-elle.

Bill protesta contre une insinuation pareille, et Gwen continua :

— Je vous dis que je le pourrai, et puis je dirai à pa et au Duc de se mettre aussi avec vous.

— Bonne idée ! fit Bill frappant ses genoux de ses deux mains.

— Je vous donnerai tout mon argent,... seulement, je n'en ai pas beaucoup, ajouta-t-elle tristement.

— Pas beaucoup ! s'écria Bill. Si chacun de nous voulait donner également tout ce qu'il a, nous ne serions pas embarrassés pour trouver ces cinq cents pièces rondes !

Gwen réfléchit pendant un moment, puis d'un air résolu, elle nous dit :

— Je donnerai mon pinto.

Je déclarai que ce serait une absurdité, et Bill, de son côté, affirma qu'il n'en voyait en aucune façon la nécessité.

— Oui, je donnerai mon pinto, répéta Gwen, à quoi me sert-il, d'ailleurs, puisque je ne pourrai plus jamais m'en servir.

Ses lèvres tremblaient, et Bill se mit à tousser et se leva pour cracher dans le corridor.

— Du reste, je désire donner quelque chose à quoi je tienne. Et ce sera Bill qui le vendra pour moi !

— Moi, je le voudrais bien, grommela-t-il, mais il serait diablement difficile à vendre, ce pinto !

Ici, Gwen protesta avec indignation et Bill se hâta d'ajouter :

— Cela ne veut pas dire qu'il ne soit un brave petit cheval, pour sa taille, un tout bon petit cheval, mais pour ce qui est de la garde du bétail...

— Comment donc ! Il n'y a pas dans tout le pays un meilleur cheval de pâturage.

— Je ne dis pas le contraire, affirma Bill, mais il faut qu'il soit bien monté. Mettez-lui sur le dos un de ces hommes des ranchs, et vous verriez une belle danse.

Il paraissait être de plus en plus convaincu que le pinto ne pourrait pas se vendre d'une façon quelque peu avantageuse, mais il s'efforçait de ménager les susceptibilités de Gwen en expliquant que ce n'était pas un cheval qu'on pût malmener à son aise et lancer sans ménagement au milieu d'une troupe de bœufs.

Gwen frissonna.

— Oh ! je ne voudrais pas le vendre à un de ces cow-boys...

Bill croisa ses jambes et s'agrippa des deux mains contre le banc, d'un air malheureux.

— Je veux parler de quelques-uns de ces

grossiers garçons, qui ne savent pas comment on doit traiter un cheval...

Bill se rasséréna et fit un signe de tête affirmatif...

— Je pensais que quelqu'un comme vous, Bill, qui se connaisse en chevaux...

Elle s'arrêta, puis ajouta : — Je prierai le Duc de s'en charger.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Bill précipitamment. Ce n'est pas que le Duc ne soit pas un bon juge pour les chevaux, mais il n'a pas les relations qu'il faut pour ces affaires-là ; elles ne sont pas dans sa ligne.

Il hésitait, pourtant il finit par dire :

- Si vous êtes vraiment déterminée à vendre ce pinto, il me vient à l'idée que je pourrais trouver un acheteur, à condition, bien entendu, que le prix exigé ne soit pas trop élevé.

C'est ainsi qu'il fut décidé que le pinto serait vendu et que Bill se chargerait de cette transaction.

Gwen — et cela la caractérisait bien — refusa de prendre congé du poney sur le dos duquel elle avait passé tant d'heures de liberté et d'enchantement. Une fois qu'elle l'avait donné, elle se refusait à laisser son cœur s'attacher encore à lui.

Et Bill eut aussi une inspiration tout à fait

caractéristique : il emmena le pinto après la nuit tombée, afin que « son associée » ne le vît point passer devant sa fenêtre et n'eût pas le chagrin de devoir lui dire adieu.

— Ceci est un jeu plutôt nouveau pour moi, me dit-il, mais quand mon associée demande de l'atout, je veux bien être damné si je ne parviens pas à lui en passer, quand même j'y perdrais une jambe !

CHAPITRE XVI

Les manœuvres financières de Bill

En tant qu'opération financière, la vente du pinto par Bill fut des plus remarquables, mais il ne manque pas de gens à Swan Creek qui, à cette heure-ci, n'ont pu encore pénétrer le mystère attaché à cette affaire. Cela se passait au moment du grand marché des bœufs, qui, cette année-là, se terminait à Ashley Ranch. Des représentants de tous les ranchs du pays et quelques marchands de bestiaux du dehors s'y trouvaient réunis. L'hospitalité proverbiale d'Ashley Ranch s'était maintenue à son niveau habituel, de sorte qu'après le souper tous ces hommes avaient atteint un degré très élevé d'excitation. Durant toute la journée l'Honorable Fred et sa femme, Lady Charlotte, s'étaient acquittés de

leurs devoirs d'hôtes avec une cordialité et une grâce au-dessus de tout éloge. La veillée groupait maintenant cow-boys et marchands autour d'un feu énorme, allumé devant un appentis au toit bas, ouvert sur toute la longueur de sa façade principale. Nulle part ailleurs que dans les ranchs de l'Ouest, on n'aurait pu contempler un spectacle aussi étrangement pittoresque. Plusieurs de ces hommes portaient des juste-au-corps de peau et tous étaient coiffés du grand chapeau mexicain, aux larges ailes, généralement adopté par les cow-boys des prairies américaines et canadiennes. Les uns étaient couchés près du feu sur des peaux de bêtes, les autres debout ou assis, et ils fumaient, riaient, causaient et donnaient essor de bruyante façon à leur exubérante gaieté. Ils venaient de traverser une saison marquée par les dangers et les fatigues auxquels leur rude métier les exposait sans cesse, et leur mémoire était pleine de longues et harassantes chevauchées, d'aventures que leur avaient fait courir les bœufs furieux ou les ruades des broncos, de veilles anxieuses pendant ces nuits brûlantes où le moindre souffle de la brise, l'aboi d'une coyote, risquaient d'affoler le troupeau entier, de chasses aux loups, de combats de blaireaux, et de tous les épisodes merveilleux dont l'été d'un cow-boy se compose. Maintenant, tout

cela était derrière eux. Ce soir, ils étaient des hommes libres et indépendants, car ils avaient en poche la paye d'une saison. L'intérêt palpitant causé par les transactions de la journée faisait encore courir leur sang plus vite dans leurs veines, et ils étaient prêts pour n'importe quelle folie.

Bill, le roi des dresseurs de broncos, allait et venait des uns aux autres, avec l'indifférence hautaine d'un homme sûr de sa position, et assuré, également, de pouvoir s'y maintenir.

Il parlait rarement et lentement, et n'était pas aussi leste à la répartie que son camarade Hi Kendal, mais il savait agir avec promptitude et précision, et dans les occasions graves on pouvait compter sur lui. Il était, ainsi qu'il le disait lui-même : « un homme blanc ; blanc des pieds à la tête », ce qui signifiait qu'il possédait la totalité des vertus requises chez le parfait gardien de bétail.

— Eh ! là-bas ! Bill, lui cria un ami, où est Hi? Je ne l'ai pas vu par là.

— Ma foi, je ne le sais pas au juste. Il devait m'amener mon pinto.

— Votre pinto ? Quelle histoire me « collez »-vous là ? Vous ne possédez pas de pinto, que je sache !

— Il se pourrait que non, marmotta Bill, mais

avant que vous me l'ayiez dit, je m'étais figuré que j'en avais un.

— Alors, c'est vrai ? Où l'avez-vous déniché ? Est-il bon pour la garde du bétail ?

L'attention s'éveillait autour de Bill, qui prit un air mystérieux, et se tint encore plus sur la réserve.

— Bon pour le bétail ! Je ne suis pas un fort joueur, mais ce que je sais, c'est que ce pinto-là pourrait rendre des points au plus endiablé des broncos, et le dépasser dans la poursuite du bétail.

Tous ces hommes commençaient à s'intéresser à cette affaire.

— Où a-t-il été élevé ?

— Sais pas ?

— Où l'avez-vous acheté ? De l'autre côté de la frontière ?

— Non, dit Bill fièrement, c'est dans cette contrée-ci. Le Duc le connaît bien.

Ces derniers mots firent monter de plusieurs points la valeur du pinto. Être connu, et, comme le ton de Bill le faisait supposer, favorablement connu par le Duc, constituait un certificat qu'aucun cheval n'aurait dédaigné.

— D'où l'avez-vous, Bill ? Nous en avons assez de vos maudits mystères ! fit une voix impatiente.

Bill hésita, puis, comme s'il était saisi tout à coup d'un accès d'humeur confidentielle, il se mit à raconter son histoire de son air le plus naturel et de sa voix la plus franche.

— Donc, commença-t-il, — puis il prit une nouvelle chique et passa son rouleau de tabac à son voisin qui, après s'en être servi, le fit circuler à la ronde — donc, reprit-il, voilà comment c'est allé. Vous connaissez cette petite Meredith ?

Un chœur d'exclamations lui répondit :

— Oui, celle qui a les cheveux rouges ! Je sais ! Une petite fleur de la prairie ! Un vrai pinson ! Un paratonnerre, faite pour attirer les éclairs !

Bill se redressa et, abandonnant son air bonhomme, s'écria d'une voix froide et dure :

— Je vous ferai remarquer que cette jeune demoiselle est une amie à moi et que je suis prêt à la défendre le plus proprement du monde ; si quelque maudit fils d'un coureur de grand chemin a quelque chose à lui reprocher, qu'il s'avance !

Pendant les minutes qui suivirent ce discours, on entendit quelques paroles étouffées exaltant les mérites de la jeune dame en question, sur quoi Bill, duement apaisé, céda aux instances de l'auditoire et reprit le fil de son

histoire. En l'entendant décrire Gwen et son pinto, et son activité dans le ranch, ces hommes, dont plusieurs l'avaient aperçue quelquefois, manifestèrent hautement leur approbation. Mais lorsqu'il leur raconta comment elle avait sauvé Joe et la soudaine calamité qui lui était survenue, leurs cœurs simples et tendres se gonflèrent et ils restèrent silencieux, les yeux intensément fixés sur la lueur du feu. Après cela, Bill se mit à parler du Pilote, disant comment il l'avait soutenue, encouragée et consolée, tellement, qu'ils se prirent à jurer qu'il était : un « chic type ».

— Et maintenant le Pilote est tombé dans un trou et elle désire l'en sortir, conclut Bill.

— Cela va de soi, fit quelqu'un.

— Elle a bien raison, mais comment s'y prendra-t-elle? et qu'est-ce donc que ce trou? demanda un autre.

— Voilà ! il s'est mis en tête de construire une maison de réunions, et ceux de Swan Creek qui font des prières et le reste ne paraissent pas disposés à le soutenir.

— Qu'ont-ils contre cette idée?

— Oh! seulement qu'ils ne se soucient pas de plonger leurs doigts jusqu'au fond de leurs poches pour en retirer la monnaie que nécessiterait cette affaire.

— Combien coûterait-elle ?

— Il ne leur demandait que sept cents dollars, en tout, et il leur donnait deux ans pour les lui fournir, mais ils renâclent et n'en veulent rien faire.

Ici, chœur d'épithètes peu flatteuses à l'adresse du caractère, de la tournure et des faits et gestes des membres de la congrégation de Swan Creek.

— Avez-vous assisté à leur assemblée, Bill ? Qu'y avez-vous fait ?

— Oh ! pas grand'chose, fit Bill, modestement. Je me suis un peu moqué d'eux.

— Vraiment ? Comment ça ? Que leur avez-vous dit ? Continuez !

Mais Bill s'obstinait à garder le silence, jusqu'au moment où, cédant à la pression exercée sur lui, il éclata :

— Eh bien, je leur ai dit, que si vous autres gars vous prétendiez tenir autant à quelque chose qu'ils font profession de tenir à leur Évangile — contre lequel je n'ai rien à dire — vous mettriez sans aucune tergiversation sept cents dollars à sa disposition.

— Vous n'êtes jamais pris au dépourvu, Bill ! Vous êtes un brave ! C'est ce qui s'appelle avoir bien parlé ! Et qu'ont-ils répondu à cela ?

— Eh bien, le croiriez-vous ? Ils m'ont mis au défi de le prouver.

— Pas possible ! Ils ont eu ce toupet-là ? Et, à cela, qu'avez-vous répliqué ?

— Je les ai pris au mot.

Cris unanimes d'enthousiasme.

— Ont-ils parié contre vous, Bill ?

— Vous pouvez m'en croire. Le magister que voilà l'a couché par écrit.

Je m'avançai et lus à haute voix les termes du pari proposé par Bill.

La conduite de ce dernier fut l'objet d'une cordiale approbation, mais le sentiment de la responsabilité qu'il avait assumée et des difficultés qu'entraînait après lui l'engagement pris, plus ou moins en leur nom collectif, commençaient à se présenter à l'esprit de l'auditoire, quand quelqu'un demanda :

— A présent, comment allez-vous vous tirer de c't'affaire, Bill ?

— Eh bien, fit-il d'un ton quelque peu sarcastique, c'est à quoi justement ce pinto doit servir.

— Que le diable emporte le pinto ! dit le plus jeune des deux Hill. Dites donc, les garçons, cette petite fille va-t-elle devoir perdre son poney pour venir en aide à notre ami le Pilote? C'est un fameux animal, croyez-le. Je vous garantis qu'il est de la bonne espèce.

Le chœur cria : — On ne l'a vu que de loin!

on ne le connaît pas ! on vous croit sur parole ! Fameux, ce pinto !

— Mais il faut aussi penser au Pilote, reprit Bill. Il a décidé de sacrifier un mois de sa paye ; il est vrai que cela ne pèse pas lourd, — vingt-huit dollars par mois... — il pourrait bien, pendant qu'il y est, se priver de son gage de deux mois, ajouta-t-il d'un ton pensif.

Mais sa proposition fut reçue par des grognements dédaigneux.

Se priver de vingt-huit dollars par mois ! Cela ne pouvait paraître peu de chose qu'à un homme auquel ses gains permettaient de faire des économies.

— Il a bien sa mère, continua Bill sans s'émouvoir de ces protestations, mais elle n'a pas beaucoup plus de revenus qu'il ne lui en faut pour vivre, cependant, elle pourrait lui envoyer quelque chose.

C'en était trop pour tous ces hommes, qui vouèrent Bill et ses expédients à d'inexprimables profondeurs de malédictions.

— Il en sera naturellement ce que vous autres voudrez, expliqua Bill. Il se peut que j'aie été un peu prompt et que je me sois trop avancé en vous engageant avec moi.

— Non, ce n'est pas ce que nous entendons. Nous vous aiderons à vous tirer d'affaire. Il

s'agit seulement de discuter la chose entre nous. Ne sommes-nous pas une trentaine, ici ?

— Je contribuerais volontiers pour trente dollars — quarante si c'est nécessaire — à la construction d'une église, dit le Duc, qui se tenait debout à une petite distance de nous. Je crois que ce serait une bonne chose et que le pasteur a besoin d'être encouragé. C'en est un de la première sorte.

— Je doublerai vos trente dollars, dit Hill, le jeune.

Cela continua ainsi par dix, quinze ou vingt dollars, si bien qu'en une demi-heure, j'avais inscrit dans mon carnet trois cent cinquante dollars, sans que nous eussions encore fait appel à Ashley, ce qui, sans aucun doute, nous en apporterait encore cinquante. C'était pour Bill l'heure du triomphe.

— Mes garçons, s'écria-t-il avec une solennelle emphase, vous êtes tous blancs. Mais c'est à cette petite fille aux joues pâles que je pense en ce moment. Comme elle ouvrira ses grands yeux, quand elle apprendra ce que vous avez fait. Je chéris l'opinion qu'elle en sera grandement émotionnée.

Tous ces hommes étaient fort contents de Bill et plus encore contents d'eux-mêmes. Le tableau que Bill leur avait fait de « cette petite fille », et

de son sort si pathétiquement tragique, leur était allé droit au cœur et les gens de leur trempe aiment à s'accorder le luxe de céder à leurs impulsions généreuses. Ils avaient, pour la plupart, bien peu d'occasions de prodiguer leur affection et leur sympathie à des objets qui en fussent dignes, aussi, quand l'occasion leur en était fournie, tout ce qu'il y avait en eux de meilleur ne demandait-il qu'à se manifester au grand jour.

CHAPITRE XVII

Comment le pinto fut vendu

L'excitation causée par le sentiment d'avoir agi en gens vertueux, autant que généreux, avait prédisposé les hôtes d'Ashley Ranch à se divertir plus encore que de coutume, jusque bien avant dans la nuit. Ils venaient de s'installer par petits groupes près du feu, et de commencer des parties de poker et autres jeux variés, quand Hi parut dans l'espace éclairé, accompagné par un étranger qui montait le magnifique poney pie de Gwen.

Hi était évidemment plus qu'à moitié ivre; il sauta à bas de son bronco, et saluant la compagnie d'un grand geste circulaire, il déclara qu'il avait espéré les trouver en train de « faire les cent coups ».

Bill lui lança un étrange regard, après quoi il s'avança vers le pinto, le prit par la bride et l'amena en pleine lumière, en disant :

— Regardez donc ici, vous autres. C'est mon pinto dont je vous ai parlé ce soir ; n'est-il pas vrai qu'il n'a pas le moindre défaut ?

— Halte là ! Excusez-moi, dit l'étranger, mais ce cheval est à moi, pour peu que le fait de l'avoir payé signifie quelque chose dans cette contrée.

— Cette contrée est belle et bonne, dit Bill d'une voix contenue, assez peu rassurante, mais ce qui concerne ce pinto que voici, est une autre affaire.

— Ce cheval est à moi, et qui plus est, j'ai l'intention de le garder, vociféra l'étranger.

Les joueurs, abandonnant leurs cartes, commençaient à se grouper autour du poney avec des visages menaçants, car c'était dangereux, dans ce pays, de paraître vouloir tricher en matière chevaline.

— Écoutez-moi donc, camarades, continua l'étranger, qui nasillait, en vrai Yankee qu'il était, écoutez-moi donc. Je ne suis pas un voleur de chevaux, moi, or, si je n'ai pas acheté ce cheval-là dans toutes les règles, ou si je ne l'ai pas payé en bonne monnaie, il n'est pas à moi ; dans le cas contraire, il m'appartient. C'est juste, pas vrai ?

Ici, Hi fit un effort pour se redresser et, du ton d'un homme à moitié ivre, déclara que l'étranger avait parfaitement raison et qu'il avait acheté le cheval en tout bien et tout honneur. — Et toi, si tu n'es pas content, prends une chique et tais-toi, ajouta-t-il en tendant son rouleau de tabac à Bill.

Mais celui-ci le repoussa, et d'un mouvement imprévu saisit par la jambe l'étranger, qui, avant d'avoir pu prononcer une parole, se trouva étendu tout de son long sur le sol.

— Vous allez me rendre ce poney, jusqu'à ce que cette affaire soit tirée au clair, lui cria Bill.

Il y avait quelque chose de si terrible dans ses manières, que l'homme terrassé se contenta de tempêter et de jurer, pendant que Bill disait, en s'adressant à Hi :

— Lui as-tu vendu ce pinto ?

Hi avoua qu'un bon prix lui ayant été offert, et sachant que son camarade était chargé de s'en défaire, il avait transmis le pinto à l'étranger pour quarante dollars.

Bill donna tous les signes d'un désespoir profond et poignant :

— Ce n'est pas le cheval, c'est la petite demoiselle qui m'importe, expliquait-il. Mais il considérait le marché conclu par son partner comme l'ayant été par lui-même, et malgré toute son

indignation, il se refusait à le considérer comme nul et non avenu.

A ce moment, l'Honorable Fred, attiré par l'animation extraordinaire qui règnait autour du feu, s'approchait, suivi de loin par sa femme et le Duc.

— Peut-être qu'il consentirait à le revendre, suggéra-t-il.

— Non, fit Bill d'un air obstiné, c'est une lâche canaille !

— Je le connais, dit l'Hon. Fred, laissez-moi essayer de lui faire entendre raison.

Mais l'étranger déclara que le pinto lui convenait absolument et qu'il ne consentirait pas à s'en défaire, même si on lui en offrait un prix double de celui qu'il l'avait payé.

— Comment donc, protestait-il, c'est ce qu'on peut appeler un animal tout à fait « inusuel », et là-bas, dans le Montana, il vaudrait, comme monture de dame, cent cinquante dollars. En vain Ashley essayait-il de marchander, l'homme restait sourd à toutes les propositions. Quatre-vingts dollars ? Il ne les regarderait même pas. Cent ? Tout au plus les prendrait-il en considération...

Ils en étaient là quand Lady Charlotte parut dans l'espace éclairé par le feu, et pria son mari de lui expliquer de quoi il était question.

Elle avait déjà entendu raconter par Bill l'accident survenu à Gwen, et elle savait la part que prenait la jeune fille au projet de la construction d'une église Elle contempla pendant quelques minutes le magnifique poney, puis elle dit tout bas à son mari :

— Quelle honte pour nous que cette pauvre enfant ait dû se séparer de cette jolie petite créature. Après quoi elle ajouta, de sa voix douce et claire, en s'adressant à l'étranger : — Quel prix en voulez-vous ?

Il hésita, puis il dit, en soulevant son chapeau d'un geste gauche :

— Je venais justement de faire remarquer que ce pinto vaudrait cent cinquante dollars dans le Montana. Mais du moment où c'est une dame qui s'informe de son prix, je le baisserais à cent vingt-cinq dollars.

— C'est trop, fit-elle vivement, beaucoup trop, n'êtes-vous pas de mon avis, Bill ?

— Si c't'individu-là avait l'habitude de frayer avec des dames, il vous offrirait le pinto pour rien, marmotta Bill, mais c'est un trop vil coquin pour qu'il veuille même consentir à le céder pour cent dollars, sans aucune fraction.

Le Yankee saisit la balle au bond et riposta :

— Ma foi, je veux bien être damné, pardon, Madame, — ici nouveau coup de chapeau — je

veux bien être pendu si, au cas où j'aurais autant l'habitude de rencontrer de vraies dames que quelques individus veulent faire croire qu'ils y sont accoutumés, je n'achèterais pas ce pinto pour en faire présent à la belle dame ici présente. Toutefois, comme je tiens à prouver que je suis moins vil qu'on ne le prétend, je consens à lui céder le poney pour cent dollars, sans fraction supplémentaire, à moins qu'un des hommes ici présents ne veuille ajouter ce qu'il estime que la bête vaut de plus.

— Il me semble, ma chère, dit l'Honorable Fred en s'inclinant, que nous ne pouvons guère refuser ce marché.

Elle le regarda avec un sourire, et ce fut ainsi que le pinto se vit transféré dans les écuries d'Ashley, à la grande jubilation de Bill, qui déclarait qu'il n'aurait pas pu supporter de voir le pinto passer la frontière.

Je confesse, cependant, que la facilité avec laquelle Hi échappa aux reproches de son copain me surprit quelque peu. Ma surprise ne fut pas moins grande lorsque, fort tard dans la soirée, je les découvris tous deux buvant avec l'étranger, à la même bouteille, dans une parfaite concorde.

— Tu es l'oiseau le plus rusé du monde, disait Hi à Bill. Je veux bien être pendu si tu

n'es pas un oiseau... oui... un oiseau chanteur... un véritable canari.

Bill ne répondit que par un clignement d'yeux qui s'accompagna d'un froncement de sourcils, au moment où son regard rencontra le mien. Mes soupçons au sujet de la façon dont la vente du pinto avait été menée furent confirmés la semaine suivante, quand Gwen me raconta, en jubilant, à quel point Bill avait bien manœuvré. En même temps, elle déployait devant moi des billets de banque. Il y en avait pour cent cinquante dollars ! — Vous comprenez qu'il les a fait parier les uns contre les autres, me dit-elle en réponse à l'étonnement qu'elle lut sur mon visage. Et puis, Bill dit que le prix des pintos est en hausse.

Je commençais à voir clair dans cette affaire, mais je répondis simplement qu'en effet, je savais qu'ils avaient considérablement augmenté de valeur depuis un mois. Les cinquante dollars avaient été ajoutés par Bill lui-même au prix payé par Fred Ashley.

Je n'étais pas présent à la séance qui eut lieu à la date où Bill s'était vanté de pouvoir déposer cinq cents dollars sur le pupitre de la salle d'école, mais on me raconta que lorsqu'il se fraya un passage au travers de la foule attirée en ce lieu par la curiosité, la stupeur, l'incré-

dulité et finalement la joyeuse satisfaction exprimée par le visage de Robbie Muir valaient bien cent dollars. Mais l'Écossais avait eu soin d'être prêt à toute occurrence et ne fut point pris au dépourvu ; il déposa ses deux cents dollars sur le pupitre avec cette unique remarque : — Vous n'êtes pas aussi imbécile que vous en avez l'air, ce qui provoqua un éclat de rire général.

Après cela, le Pilote se leva, les yeux brillants, le visage animé, et les remercia tous ; quand il en arriva à raconter comment la petite jeune fille confinée dans la maison de bois, perdue au milieu des collines, avait consenti, tant elle tenait à l'église, à se séparer de son poney bien-aimé, tous les yeux fixés sur lui se mirent à briller comme les siens.

Mais les hommes des ranchs, qui comprenaient la grandeur de son sacrifice, et mieux que d'autres se rendaient compte de l'étendue des renoncements auxquels son malheur l'obligeait, se sentirent touchés jusqu'au fond du cœur, quand ils entendirent Bill murmurer à demi-voix :

— Je chéris l'opinion que cette boutique évangélique ne serait pas tout près de se matérialiser comme elle l'est à présent, sans cette petite demoiselle.

Les applaudissements et les marques d'approbation que cette remarque souleva, prouvèrent, à n'en pouvoir douter, que cette opinion était partagée par tous ceux devant lesquels elle venait d'être exprimée.

Quant au Pilote, bien qu'il ne pût jamais arriver à pénétrer jusqu'au fond des moyens et méthodes employés par Bill, ce qui contribuait considérablement à assurer la quiétude de son âme, il estimait que si l'influence de Gwen était le ressort qui l'avait fait agir, son stratagème entrait, pour une grande part, dans la matérialisation de l'église de Swan Creek, — en quoi je suis absolument d'accord avec lui.

Je ne sus point si l'Hon. Fred s'était rendu compte de la façon toute particulière dont Bill traitait les affaires financières, mais s'il eut jamais à ce sujet le moindre soupçon, il était trop grand seigneur pour en laisser rien voir. D'ailleurs, je crois qu'un sourire de sa dame valait bien pour lui ce qu'il pouvait y avoir eu d'exagéré dans le prix qui lui avait été extorqué pour le poney pie. Ce fut, du moins, ce que me fit penser le regard d'amour profond et fier qui répondit au sourire qu'elle lui adressa, auprès du feu, le soir de la vente du pinto.

CHAPITRE XVIII

Lady Charlotte

Cette soirée eut des conséquences mémorables pour Gwen, car ce fut alors que Lady Charlotte commença à s'intéresser à elle. Mémorable aussi pour Lady Charlotte elle-même, car elle introduisit pour la première fois le Pilote dans sa vie.

J'étais retourné près du feu autour duquel les cow-boys s'étaient assis de nouveau par petits groupes, et je me promettais une heure de ravissement solitaire, car le spectacle qu'ils offraient était plein d'une beauté pittoresque et sauvage, quand le Duc me posa tout à coup une main sur l'épaule en disant :

— Lady Charlotte voudrait vous voir.

— Pourquoi donc ? je vous prie.

— Elle voudrait que vous lui expliquiez cette affaire de Bill.

Nous nous rendîmes, en passant par la cuisine, dans la grande salle au fond de laquelle se dressait une haute cheminée en pierre, Lady Charlotte ayant déclaré, qu'il lui importait peu quelle sorte d'habitation l'Honorable Fred construirait pour elle, mais qu'il lui fallait une cheminée.

Elle était très belle, grande, svelte et gracieuse, et elle avait quelque chose de réservé et d'altier qui intimidait chacun, au premier abord. Je participais à cette timidité générale, mais quand j'entrai dans la salle, elle me tendit la main avec tant de bonne grâce, que je me trouvai mis instantanément tout à fait à mon aise.

— Venez vous asseoir près de moi, me dit-elle en m'indiquant un des fauteuils rangés en cercle autour de la cheminée. Il y a une foule de choses dont je désire que vous nous parliez.

— Vous êtes averti de ce qui vous attend, Connor, me dit son mari. C'est une sérieuse affaire que d'être pris en main par ma femme.

— Il l'a appris à ses dépens, dit-elle, en lui faisant un signe de tête malicieux.

— Pour cela, je puis en témoigner, affirma le Duc.

— Ah ! il n'y a pas moyen de faire quelque chose de vous ! répliqua-t-elle, en se tournant vers lui.

— Et pourtant, je suis votre esclave le plus abject, fit-il avec un profond salut.

— Je voudrais que vous le fussiez réellement, dit-elle avec un sourire qui me parut un peu triste. Je vous empêcherais de faire toutes sortes de choses qui vous nuisent à vous-même.

— C'est parfaitement vrai, Duc, s'écria son mari, vous n'avez qu'à me regarder pour vous en convaincre.

Le Duc le considéra un moment, puis il déclara qu'en effet, il paraissait être le modèle de toutes les perfections.

— Quelles absurdités vous dites, fit Lady Charlotte. Vous me faites perdre mon but de vue.

— Croyez-vous qu'une chose pareille soit possible ? demanda le Duc, en s'adressant à Frédéric Ashley.

— Pas le moins du monde, pour peu que mon expérience soit concluante.

Mais Lady Charlotte leur tourna le dos en me disant :

— Maintenant, racontez-moi la première rencontre de Bill avec ce petit Écossais.

Je lui racontai de mon mieux l'histoire du pari que Bill avait proposé à Muir, et comme je possède un certain talent d'imitation, je reproduisais, chemin faisant, les manières et les

accents des divers acteurs de cette comédie. Cela paraissait l'amuser et l'intéresser beaucoup.

— Ainsi, Bill est parvenu à se procurer la somme à laquelle se montait son enjeu, s'écria-t-elle. Il est vraiment très habile.

— Oui, répliquai-je, mais dans tout ceci, Bill n'a été qu'un instrument. L'esprit qui le faisait agir se tenait derrière les coulisses.

— C'était sans doute la petite fille à laquelle appartenait le poney ! C'est encore une des choses dont il faut que vous me parliez.

— Le Duc la connaît mieux que moi, répondis-je, dans l'espoir de me décharger sur lui de la tâche qui m'était imposée. Mes rapports avec elle datent d'hier ; les siens comprennent toute une vie.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit ? lui demanda-t-elle.

— Ne vous ai-je vraiment jamais parlé de la petite Meredith ? Je dois certainement l'avoir déjà fait, répondit-il avec un peu d'hésitation.

— Il est le plus impénétrable des hommes, me dit-elle, sa réserve vis-à-vis de nous témoigne d'une ingratitude scandaleuse.

Le Duc sourit, puis il dit de sa voix la plus nonchalante :

— Mais elle n'est qu'une enfant. Pourquoi vous seriez-vous intéressée à elle ? — Personne

ne l'a fait, jusqu'au moment où le malheur l'a distinguée, ajouta-t-il tristement.

Les yeux de Lady Charlotte se firent tendres, elle cessa de le taquiner et répéta doucement :

— Racontez-moi tout ce qui la concerne.

Cela lui coûta évidemment un effort, mais il se mit à raconter l'histoire de Gwen, en commençant par le moment où il l'avait vue pour la première fois, jouant devant la maison de bois de son père, aussi timide et sauvage qu'un jeune renard. A mesure qu'il avançait dans son récit, sa voix prenait un accent bas et musical ; on aurait pu croire, en l'entendant, qu'il rêvait à haute voix. Inconsciemment, il parlait beaucoup de lui-même en parlant d'elle ; il nous révélait l'immense influence que cette enfant avait eue sur lui et combien sa vie avait été vide d'affection dans ce pays reculé. Lady Charlotte l'écoutait avec une attention intensément sympathique, et son grand gaillard de mari lui-même se rendait compte qu'il se passait quelque chose d'inusité. Jamais encore il n'avait entendu le Duc sortir ainsi de son orgueilleuse réserve.

Mais lorsqu'il arriva à la terrible chute de Gwen, qu'il décrivit avec un puissant relief, deux taches rouges brûlaient sur les joues pâles de Lady Charlotte, et quand il se tut, après avoir prononcé ces paroles : « Cela a été sa dernière

chevauchée, » elle se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer.

— Oh ! Duc, c'est affreux d'y penser, balbutia-t-elle au travers de ses larmes. Mais de quel courage splendide elle a fait preuve !

— Elle est de bonne race, qu'en dites-vous, Duc ? s'écria l'Honorable Fred en donnant un grand coup de pied à un tronc d'arbre qui brûlait dans la cheminée.

Mais le Duc ne leur répondit pas.

— Comment est-elle maintenant ? dit Lady Charlotte.

Le Duc tressaillit, comme s'il s'éveillait.

— Aussi radieuse que le matin, dit-il, puis, voyant l'air étonné de Lady Charlotte, il ajouta : — C'est l'œuvre du Pilote. Connor vous le dira. Moi, je n'y comprends rien.

— Et moi, pas davantage. Tout ce que je puis faire, c'est de vous rapporter fidèlement ce que j'ai vu et entendu, répondis-je.

— Faites-le donc, me dit très doucement Lady Charlotte.

Alors je lui dis comment les uns après les autres nous avions échoué dans tout ce que nous avions tenté pour l'aider à porter sa peine et comment le Pilote, après avoir passé un matin par la petite vallée, avait fait luire devant elle le premier rayon d'une paix mystérieuse, en

lui décrivant d'une façon merveilleuse les fleurs, les fougères et les arbres de ce site enchanteur.

— Mais il ne s'en est pas tenu là, dit vivement le Duc, quand je m'arrêtai.

— Non, il ne s'en est pas tenu là, seulement, ce qui suivit, je ne le comprends plus. C'est le secret du Pilote.

— Vous ne pouvez pas me répéter ce qu'il lui a dit encore ? me demanda Lady Charlotte qui parlait toujours très doucement. Je voudrais tant le savoir.

— Je ne crois pas que je saurais le faire, répliquai-je. Il lui a simplement lu des paroles de la Bible, puis il les lui expliquait.

Lady Charlotte prit un air déçu.

— Est-ce là tout? fit-elle.

— Cela a suffi à Gwen, dit tout bas le Duc, car dès lors elle est restée couchée, souffrant souvent beaucoup et languissant toujours après ses collines et le grand air, mais aussi radieuse, malgré tout, que les fleurs de sa chère vallée.

— Il faut que je la voie, ainsi que cet étrange Pilote.

— Il vous désappointera, déclara le Duc.

— Oh ! je l'ai déjà vu et entendu, mais je ne le connais pas, répliqua-t-elle. Il doit y avoir en lui quelque chose qu'on n'aperçoit pas au premier moment.

— C'est ce que j'ai découvert, avoua le Duc.

Après quoi nous laissâmes tomber ce sujet ; pas avant, cependant, que Lady Charlotte ne m'eût fait promettre de la conduire auprès de Gwen, le Duc se montrant fort peu disposé à le faire.

— Elle aussi vous désappointera, disait-il. Elle n'est qu'une simple petite fille.

Mais Lady Charlotte n'en croyait rien, et comme elle avait décidé la chose, il ne me restait, comme disait son mari, qu'à me soumettre le plus vite possible.

Il en fut donc fait selon la volonté de Lady Charlotte, et la suite prouva que rien n'aurait pu être plus sage ni meilleur pour chacun.

CHAPITRE XIX

Au travers des fenêtres de Gwen

Lorsque j'appris au Pilote que Lady Charlotte se proposait d'aller voir Gwen, il s'en montra peu charmé.

— Qu'a-t-elle à faire là-bas ? dit-il avec humeur. Elle mettra dans la tête de cette enfant des idées qui la rendront mécontente de son sort.

— Pourquoi le ferait-elle ? lui-dis-je.

— Elle n'en a point l'intention, sans doute, mais elle appartient à un autre monde, et Gwen ne pourra pas causer avec elle sans que la vision d'une vie qu'elle ne soupçonnait pas ne passe devant ses yeux, et ne lui inspire le regret de choses qu'elle ne possèdera jamais.

— Mais s'il y avait chez Lady Charlotte autre chose qu'une vaine curiosité ?

— Je ne dis pas que ce soit de la curiosité, mais ces gens là aiment à se donner des émotions.

— Je ne crois pas que vous jugiez Lady Charlotte équitablement, lui dis-je, rien en elle ne fait supposer qu'elle recherche les émotions.

— Quoi qu'il en soit, il s'agit qu'elle ne tourmente pas la pauvre Gwen, me répondit-il d'un ton décidé.

J'étais un peu surpris de son attitude et je sentais qu'il était injuste envers Lady Charlotte, mais je m'abstins de discuter avec lui sur ce sujet. Il ne pouvait supporter l'idée que quelqu'un ou quelque chose pût menacer la paix de sa petite Gwen.

Nous fûmes fort étonnés de voir Lady Charlotte arrêter son cheval devant notre cabane, de grand matin, le samedi qui suivit le jour où je lui avais promis de la conduire chez l'Ancien Temps.

— Vous voyez que je n'entends pas vous délier de votre engagement, me dit-elle, en réponse à mon salut. Il fait vraiment un temps idéal pour une promenade à cheval.

Je m'excusai de n'être pas allé plutôt la prendre chez elle, et je cherchai à me disculper, en rejetant, lâchement, la faute de mon manque de courtoisie sur le Pilote.

— Il n'approuve pas votre visite là-bas, dis-je, en faisant un signe de tête de son côté.

— Et pourquoi, si je puis le savoir ? demanda-t-elle en fronçant ses sourcils.

Le Pilote rougit, en partie de colère contre moi, en partie d'embarras, car la noble dame avait pris son plus grand air. Mais il n'était pas homme à se dérober.

— Je disais, Lady Charlotte, s'écria-t-il en la regardant sans fléchir, que vous avez, Gwen et vous, peu de chose en commun et... et... il hésitait à poursuivre.

— Peu de chose en commun ! dit-elle doucement. N'a-t-elle pas beaucoup souffert ?

Le Pilote avait discerné immédiatement une note de tristesse qui vibrait dans sa voix.

— Oui, dit-il, avec un peu d'étonnement, elle a beaucoup souffert.

— Pourtant, le Duc prétend qu'elle est aussi radieuse que le matin, continua Lady Charlotte dont le visage avait pris une expression de souffrance.

Les yeux du Pilote s'éclairèrent ; il s'approcha davantage, et posant sa main sur l'encolure du splendide cheval de Lady Charlotte, il s'écria vivement :

— Oui, grâce à Dieu ! radieuse comme le matin.

— Comment cela est-il possible ? murmura-t-elle en fixant sur lui un regard interrogateur. Peut-être qu'elle voudra bien me le dire.

— Lady Charlotte, dit le Pilote en rougissant encore davantage, je dois vous demander pardon. Je me suis trompé. Je croyais que... il s'arrêta un instant, puis il ajouta : Allez auprès de Gwen, elle vous le dira en effet et vous lui ferez du bien.

— Merci, dit-elle en lui tendant la main. Ne viendriez-vous pas me voir aussi ?

Il le lui promit et nous nous éloignâmes au grand trot de nos chevaux, tandis que, debout devant la porte, il nous suivait des yeux.

— Le Duc avait raison, il y a quelque chose dans votre Pilote qu'on n'aperçoit pas à première vue, me dit ma compagne.

— C'est un grand homme, m'écriai-je avec enthousiasme ; il est tendre comme une femme, et avec cela il a le cœur d'un héros.

— Vous semblez être parfaitement d'accord sur son compte, vous, Bill et le Duc, fit-elle en souriant.

Je me mis à lui raconter des histoires dans lesquelles le Pilote jouait le rôle principal, afin de lui faire comprendre comment il avait réussi à gagner la confiance des hommes au milieu desquels il se trouvait transplanté ; elle m'écou-

tait attentivement, ses yeux bleus brillaient et peu à peu son beau visage perdait son expression hautaine.

— C'est confondant de voir à quel point ces rudes compagnons, qui ne craignent ni Dieu ni diable, le respectent et viennent à lui dans toutes leurs difficultés. Je n'y comprends rien, car il est encore presque un adolescent, conclua-je.

— Non, ce n'est pas confondant, dit lentement Lady Charlotte. Je crois que je comprends très bien la raison de l'ascendant qu'il exerce. Il a le cœur d'un homme fort, et ce cœur est tourné vers un grand but. Je connais des hommes qui lui ressemblent. Je ne veux pas parler de pasteurs, mais d'hommes poursuivant des buts très élevés.

Elle resta un moment pensive, puis elle ajouta : — Mais vous devriez prendre mieux soin de lui, il n'a pas l'air fort.

— Fort ! m'écriai-je, d'un ton qui protestait contre cette insinuation. Il peut monter à cheval aussi longtemps que n'importe lequel d'entre nous.

— Et pourtant, répliqua-t-elle, il y a quelque chose dans son visage qui inquiéterait sa mère.

Malgré ma protestation, je ne pus m'empêcher de me rappeler combien, au retour de ses longues courses, il avait souvent l'air faible et ha-

rassé, et je décidai qu'il avait besoin de repos et d'un changement d'air, et qu'il faudrait aviser à les lui procurer.

C'était une de ces journées du commencement de septembre, les plus belles de toutes dans l'Ouest, où la lumière adoucie passe au travers d'un léger voile de brume qui flotte dans l'air, et s'empourpre quand il atteint le sommet des collines lointaines. Quand nous atteignîmes le défilé, le soleil était haut au-dessus de l'horizon et ses rayons tombaient tout droit sur les recoins le plus souvent pleins d'ombre.

La seule qu'il y eût à cette heure dans la vallée était celle que les arbres projetaient sur les lits de mousse verte et sur les gros blocs de pierre noire. Le sommet des grands ormes était sec et rouillé, mais les feuilles des chênes au tronc noueux qui frangeaient le rebord de la vallée avaient pris des teintes brunes, riches et chaudes. Et sur les deux versants, les peupliers et les gracieux bouleaux au feuillage d'un jaune très pâle, relevé ici et là par des taches plus sombres, ou même orangées et rouges, brillaient au soleil.

Les buissons formant le sous-bois étaient encore verts. Nous restâmes un instant en contemplation devant cet enchevêtrement de branches

entrelacées et de feuilles aux nuances infiniment variées, toutes baignées dans une lumière ambrée, puis Lady Charlotte rompit le silence, mais elle parlait d'un ton doux et respectueux, comme si elle avait été dans une grande cathédrale.

— Voici donc la vallée de Gwen !

— Oui, mais maintenant elle ne la voit plus jamais ! m'écriai-je, car je ne pouvais passer par là sans penser à l'enfant qui aimait ce site si passionnément, et dont les yeux ne pouvaient plus se repaître de sa splendeur.

Lady Chalotte ne répliqua rien et nous nous engageâmes sur la piste qui s'enfonçait dans cet océan de couleurs, de lumière et d'ombres changeantes. Le sol était jonché de feuilles mortes, brunes ou jaunes ; il y en avait partout, sur la piste, sur la mousse verte et parmi les fougères sèches. Et tandis que nous avancions, il en pleuvait d'autres autour de nous ; elles tombaient, silencieusement, au travers de l'enchevêtrement des branches, et se posaient à leur tour sur la mousse, les pierres et la piste durcie par des sabots de chevaux.

Les fleurs s'en étaient toutes allées ; mais la petite Swan chantait comme toujours sa chanson aux notes variées ; elle courait, cascadait, s'arrêtait pour former de petits étangs, sur l'eau

noire desquels flottait parfois une feuille d'or. Ah ! combien souvent, en des jours sombres et poussiéreux, cette vue, ces sons, ce silence n'avaient-ils pas déjà apporté la paix à mon cœur ?

Quand nous commençâmes à monter pour atteindre de nouveau le pâturage, je jetai un regard furtif sur ma compagne. La vallée charmeuse avait accompli son œuvre auprès d'elle, comme auprès de tous ceux qui l'aimaient. Le trait hautain qui était habituel à son visage avait fait place à l'expression étonnée d'un petit enfant, et dans ses yeux, il y avait encore un reflet des choses radieuses qu'ils venaient de contempler. Ce fut avec ce visage transfiguré qu'elle se présenta tout à coup devant Gwen.

Et Gwen, qui l'attendait, oublia toute sa frayeur nerveuse et, les deux mains étendues, la reçut en criant :

— Oh ! que je suis contente ! Vous l'avez vue et je sais que vous l'aimez ! Je parle de ma vallée, vous savez ! ajouta-t-elle en réponse au regard perplexe de Lady Charlotte.

— Oui, chère enfant, je l'aime ! dit la grande dame en se penchant vers le pâle visage autour duquel les cheveux d'or formaient un halo.

Elle ne put rien dire de plus, parce que les

larmes l'en empêchaient. Gwen, étonnée de son silence, lui dit doucement :

— Racontez-moi comment elle est, aujourd'hui ! Le Pilote me la décrit toujours. Savez-vous, ajouta-t-elle d'un air pensif, que lui-même lui ressemble. Il m'y fait toujours penser et... et vous aussi, vous me la rappelez.

Sa voix avait prix un accent de timidité. Lady Charlotte s'agenouilla près de sa couche et murmura, au travers de ses larmes, en caressant les cheveux magnifiques épars sur l'oreiller, et les joues creusées par la souffrance :

— C'est un grand honneur que de ressembler à votre vallée et aussi à votre Pilote.

Gwen fit un signe d'assentiment, mais elle revint à sa requête et répéta :

— Dites-moi comment elle est, aujourd'hui. Oh ! je voudrais tant la voir !

Lady Charlotte, quoique profondément émue par le désir passionné qu'exprimait la voix de la jeune fille, fit un effort sur elle-même pour répondre gaîment :

— Oh ! je ne puis pas vous la rendre visible comme le fait votre Pilote, mais je vais vous dire ce que j'y ai vu.

— Tournez-moi vers la fenêtre, pour que je puisse voir le pâturage, me dit Gwen, et je roulai son lit jusque devant la fenêtre, après quoi,

je la soulevai et l'appuyai contre ses oreillers, de manière à lui permettre de suivre la piste jusqu'au moment où elle disparaissait à l'entrée de la gorge.

— A présent, vous pouvez parler, dit-elle, quand la douleur que je lui avais causée en la soulevant fut passée.

Alors Lady Charlotte lui dépeignit la vallée en couleurs vives et brillantes, et Gwen l'écoutait, les yeux fixés sur l'endroit où on pouvait discerner le sommet sec et rouillé des grands ormeaux.

— Oh ! c'est ravissant! dit Gwen, et je le vois très bien. Il me semble que tout cela est devant ma fenêtre.

Mais Lady Charlotte la regardait, étonnée par son gai sourire ; à la fin, elle ne put s'empêcher de lui poser la question qui depuis un moment se pressait sur ses lèvres :

— N'êtes-vous pas triste de ne pouvoir le contempler de vos propres yeux ?

— Oui, dit Gwen, je languis souvent, oh ! si souvent, après tout cela.

— Gwen, chère petite, comment pouvez-vous supporter votre existence? — Sa voix était ardente et sérieuse. — Dites-le moi, Gwen. On m'a raconté toute l'histoire des fleurs de votre vallée, mais je ne puis pas comprendre comment votre révolte s'est apaisée.

Gwen la considéra longuement, comme si elle n'arrivait pas à la comprendre, puis la lumière se fit en elle, et elle demanda, gravement :

— Votre cœur a-t-il aussi sa vallée ?

Lady Charlotte ne lui répondit pas immédiatement, mais après quelques minutes de silence, elle fit un signe de tête affirmatif. Je songeais qu'il était bien étrange qu'elle pût ainsi abandonner sa fière réserve pour ouvrir son cœur à une enfant.

— Il n'y croit aucune fleur, Gwen, dit-elle avec amertume, et je crains bien qu'il ne s'y trouve ni soleil, ni graines, ni terroir.

— Oh ! si le Pilote était ici, il vous dirait comment vous pourriez les y mettre.

A ce moment, je sentis qu'elles préféreraient être seules, et je sortis sous prétexte d'aller m'assurer que les chevaux ne manquaient de rien.

Ce qu'elles dirent pendant la demi-heure que dura mon absence, je ne l'ai jamais su, mais quand je rentrai dans la chambre, Lady Charlotte lisait lentement et avec un air perplexe dans la Bible de la mère de Gwen le passage où il est dit, que Dieu a couronné de gloire et d'honneur celui qui a souffert les douleurs de la mort.

— Vous voyez bien qu'il y a eu de la souffrance même pour Lui, s'écria vivement Gwen. Mais je

ne puis pas bien vous en expliquer la raison. Le Pilote le fera d'une façon parfaitement claire.

Ainsi se termina leur entretien intime

Au milieu du jour, Gwen nous fit servir dans sa chambre des gâteaux d'avoine, du lait et des mûres, et nous passâmes encore ensemble une heure fort gaie.

Lady Charlotte embrassa tendrement la jeune fille en lui disant adieu.

— Il faudra que vous me permettiez de revenir m'asseoir près de votre fenêtre, lui dit-elle en regardant avec un sourire son petit visage blême.

— Oh ! je regarderai toujours si je vous vois paraître ! comme ce sera charmant ! s'écria Gwen qui paraissait ravie. Il vient tant de personnes pour me voir, maintenant, vous êtes la cinquième !

Après cela elle ajouta, tout bas : — Vous écrirez votre lettre.

Mais Lady Charlotte fit un geste dubitatif en disant : — J'ai bien peur de ne pas pouvoir le faire... Pourtant, j'y penserai.

C'était vraiment un visage radieux que celui qui nous suivait des yeux, tandis que nous descendions la piste à peine tracée dans le pâturage. Au moment où nous allions disparaître dans la vallée, je me retournai pour faire un signe de la main.

— Les amis de Gwen lui font toujours signe d'ici, dis-je en arrêtant mon bronco.

Lady Charlotte agita son mouchoir à plusieurs reprises.

— C'est très beau, mais combien étrange aussi, fit-elle comme si elle se parlait à elle-même. C'est bien vrai que *sa* vallée est pleine de fleurs.

— Cela me dépasse absolument, déclarai-je. Le Pilote pourra vous expliquer ce qui l'a ainsi transformée.

— Y a-t-il donc quelque chose que votre Pilote ne puisse pas faire? me demanda Lady Charlotte.

— Mettez-le à l'épreuve...

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, mais j'ai bien peur de ne pouvoir introduire personne dans ma propre vallée, fit-elle d'une voix troublée.

Lorsque je la quittai, à sa porte, elle me remercia avec une grâce courtoise, et ajouta : — Vous m'avez rendu un grand service, cela a été une journée étrange et magnifique.

Lorsque je racontai au Pilote comment cette journée s'était passée, il s'écria :

— Quel fou stupide et plein de propre justice j'ai été ! Je n'avais pas soupçonné qu'il pût y avoir une vallée dans sa vie. Comme nos vues sont courtes ! Et tout le reste de la soirée je pus à peine lui arracher une parole.

Cette visite à Gwen fut suivie de beaucoup d'autres. Il ne se passait guère de semaine sans que Lady Charlotte ne prît la piste qui conduisait à Meredith Ranch pour s'en aller passer une heure près de la fenêtre de Gwen. Le Pilote s'y rencontrait souvent avec elle, mais, bien que ces heures fussent toujours agréables pour lui, il n'en revenait pas moins à la maison profondément troublé au sujet de Lady Charlotte.

— Elle est parfaitement charmante, et on ne saurait dire tout le bien qu'elle fait à Gwen, m'expliquait-il, mais elle n'en est pas moins aussi fière que Lucifer lui-même. Il y a eu une terrible rupture entre elle et sa famille, et c'est là ce qui assombrit sa vie. Elle n'est pas entrée dans des détails quand elle me l'a racontée, et elle ne permet à personne de se mêler de cette affaire.

Mais un jour, nous la rencontrâmes qui se dirigeait vers le village. En nous voyant, elle arrêta son cheval et nous montra une lettre qu'elle tenait à la main.

— C'est pour la maison ! nous dit-elle, je l'ai écrite aujourd'hui, et il faut que je la fasse partir immédiatement.

Le Pilote la comprit, sans autre explication. Bien ! fit-il seulement, mais avec tant d'emphase, que nous nous mîmes tous les deux à rire.

— Oui, j'espère que cela ira bien, s'écria-t-elle, toute rougissante. Je viens de semer quelques graines dans ma vallée.

— Je crois que je vois des fleurs qui commencent à lever, dit le Pilote.

Elle secoua la tête d'un air de doute, et répliqua :

— Je vais aller m'asseoir près de la fenêtre de Gwen.

— Oui, faites-le, dit-il, la lumière est bonne là-bas et on voit des choses merveilleuses, au travers des vitres de Gwen.

— Oui, murmura tout bas Lady Charlotte, mais je crains que ce ne soient souvent ses larmes qui les rendent si transparentes !

Tout en parlant, elle rassembla les rênes de son cheval et partit au galop pour cacher ses propres larmes, prêtes à couler. Mes pensées la suivirent le long de la piste qui contournait les collines mamelonnées, puis s'enfonçait dans la vallée à la lumière ambrée, et jusque dans la chambre de Gwen. Il me semblait voir son pâle visage et son auréole ardente, pendant qu'elle écoutait Lady Charlotte lui raconter que dans sa sombre vallée, à elle, quelques signes commençaient à faire pressentir une prochaine éclosion de fleurs.

CHAPITRE XX

Comment Bill favorisa l'industrie locale

La construction du temple de Swan Creek fit sensation dans la contrée, et cela d'autant plus que Bronco Bill s'en était adjugé la direction.

Quand je mets mon argent à une chose, je m'en occupe jusqu'au bout, avait-il déclaré ; et il fit comme il disait, pour le plus grand profit de l'œuvre elle-même et pour la plus grande joie du Pilote, qui usait sa vie en s'efforçant de faire l'ouvrage de plusieurs hommes. Ce fut Bill qui organisa les équipes chargées d'amener sur place les pierres pour les fondements, et les troncs d'arbres pour les parois. C'était Bill qui distribuait les tâches les plus variées aux ouvriers qui offraient gratuitement leurs services. Il avait confié à Robert Muir et à deux habiles

bûcherons de Glengary, dans l'Ottawa, passés maîtres dans l'art de manier la hache, l'équarrissage des billots qui devaient servir à élever les quatre murs de l'édifice. Une fois ce travail terminé, Bill déclara qu'aucune scierie à vapeur ne l'aurait aussi bien exécuté.

C'était Bill encore qui traitait les affaires pécuniaires, et sa passe d'armes avec Williams, le boutiquier qui vendait toutes sortes de matériaux de construction, établit pour toujours sa réputation de génie financier.

Les plans du Pilote en main, il s'était rendu chez Williams, à un moment où son magasin était plein de gens ayant à faire au bureau de poste qui en occupait un coin.

— Que pensez-vous de ces plans ? dit-il d'un air innocent.

Williams se répandit en un flot de remarques, de critiques et de conseils, qui furent tous reçus avec autant de gratitude que d'humilité.

— Pourriez-vous calculer, à présent, combien de matériaux divers il faudra pour cette cambuse ? demanda Bill.

La chose n'offrait pas la moindre difficulté pour Williams, et après avoir tracé quelques chiffres, il tendit à Bill la liste de toutes les marchandises que nécessiteraient la construction en question.

— Et à combien tout cela reviendrait-il ?

Williams indiqua son prix, sur quoi Bill entama les négociations.

— Je ne suis pas homme à rabaisser les prix. Non, M'sieu, je suis pour que chacun reçoive son dû. Néanmoins, considérant qu'il s'agit d'un entrepôt évangélique, il me paraît naturel que cela influe sur les prix.

Tous les hommes présents partageaient cette opinion, ce qui, fort évidemment, n'était point du goût de Williams.

— Au fait, continua Bill, en prenant un ton et une attitude d'orateur public, — ce qui mit Hi, en joie, — au fait, il s'agit d'une institution publique — il citait les propres paroles de Williams — destinée à concourir au développement de la communauté dans son ensemble. Je chéris donc l'opinion, — approbation bruyante de Hi, — je chéris donc l'opinion que le commerce est grandement intéressé à cette affaire.

— C'est bien ainsi ! Vous avez raison, répondit le chœur des cow-boys.

Williams se déclara pleinement d'accord avec eux, mais leur fit observer qu'il avait tenu compte de tout cela en faisant ses calculs. Cependant, considérant qu'il s'agissait d'une église, de la première église construite dans le pays, il ferait encore un rabais sur le tout. Après de nouveaux

calculs, fort longs et compliqués, il en indiqua le montant sur le bout de papier que Bill empocha sans mot dire.

A la fin de la semaine, s'étant au préalable rendu à cheval à la ville la plus prochaine pour interroger divers marchands, Bill reparut dans le bazar de Swan Creek et se campa à l'extrémité la plus éloignée du point où se trouvait Williams.

— Vous aurez besoin de clous, crampons et du reste, la semaine prochaine, pas vrai, Bill? lui cria le marchand.

— De toute cette ferraille? pourquoi faire?

— Mais pour l'église, donc! L'équarrissage des poutres n'est-il pas terminé?

— Terminé? Parfaitement qu'il l'est, et je venais justement ici pour m'entendre avec les gars qui veulent donner un coup de main pour les porter en place et dresser les murs.

— Et mes clous, et le reste? s'écria Williams. Avez-vous par hasard l'intention de ne pas vous en tenir à notre contrat?

— J'ai en général l'habitude de tenir mes contrats, fit Bill, en regardant Williams bien en face, sans se troubler le moins du monde.

— Dans ce cas, pour quoi tenez-vous celui que nous avons conclu lundi dernier, dans la soirée?

— Lundi dernier ? Je ne me souviens pas de ce que j'ai fait ce jour-là au soir, dit Bill qui semblait faire un effort pour se remémorer des choses oubliées, je ne me souviens pas d'avoir traité ce jour-là quelque affaire spéciale. Quelqu'un d'entre vous, compagnons, en aurait-il gardé le souvenir ?

Non, personne n'avait connaissance d'un contrat quelconque.

— Vous ne vous souvenez pas, je suppose, d'avoir emporté un papier sur lequel j'avais inscrit la chose ? dit Williams d'un ton sarcastique.

— Un papier ! Tiens, je crois que je l'ai encore sur moi en cet instant, fit Bill en plongeant la main au fond d'une de ses poches, d'où il tira le devis élaboré par Williams. Il l'examina attentivement pendant quelques minutes, puis il le passa aux cow-boys rassemblés autour de lui, en disant : — Je ne vois pas là-dessus trace d'un contrat.

Tous ces hommes, après avoir lu les chiffres alignés sur cette feuille de papier, branlèrent la tête avec une parfaite unanimité, en déclarant qu'ils n'étaient point parvenus à y découvrir la moindre signature, ou l'ombre d'un signe quelconque qui pût faire croire qu'il y eût eu accord ou contrat passé entre le marchand et leur camarade.

Là-dessus, Williams, changeant de ton, affirma que cette affaire lui était, d'ailleurs, indifférente, à quoi Bill répondit en lui indiquant la somme pour laquelle il consentirait à lui adjuger la fourniture des divers objets énumérés dans son devis.

— Je préférerais, naturellement, favoriser l'industrie locale, ajouta-t-il, et si vous acceptiez mon offre, je serais extraordinairement aise de conclure cette affaire avec vous.

L'offre de Bill, qui était de cinquante pour cent au-dessous du chiffre que Williams avait indiqué comme le plus bas qu'il pût concéder, fut refusée, et déclarée absolument inadmissible.

— Si je vous faisais cette offre, dit Bill avec une parfaite indifférence, c'était dans l'idée que cela lancerait votre commerce, et que tous les hommes que vous voyez là, qui tôt ou tard en arriveront à bâtir, seraient ainsi encouragés à se servir chez vous ; mon principe, c'est que nous devons chercher, autant que possible, à encourager le commerce de l'endroit et l'industrie locale.

De tous côtés on donnait des marques d'approbation, et comme, en outre, Bill arrangeait avec les frères Hill et Hi Kendal de partir de bonne heure le lendemain matin pour la ville,

afin d'y aller chercher tout le matériel nécessaire, Williams se vit forcé d'accepter les conditions offertes.

Ce fut un grand triomphe pour Bill, mais il n'en fit rien voir et se montra plein de sympathie et d'égards vis-à-vis de Williams ; il se sentait engagé d'honneur à ce que cette affaire servît de réclame à « l'industrie locale », et s'y employa, non seulement loyalement, mais encore avec un plein succès.

Si Bill avait pris en main la direction suprême de la construction de l'église, il était admirablement secondé par Lady Charlotte qui faisait, de son côté, travailler l'Honorable Fred, le Duc et toute la Compagnie des Nobles Sept. Sa demeure devint le centre d'un nouveau type de vie sociale. Avec un tact exquis — et certes l'œuvre à laquelle elle s'était attachée en demandait, — elle forçait les célibataires à abandonner leurs cabanes solitaires et leurs habitudes de sauvages et leur faisait goûter la joie d'une vie de famille, telle qu'ils n'en avaient plus jamais retrouvée depuis le jour où, bien des années auparavant, ils avaient quitté leurs vieilles demeures et leur vieux pays. Et puis, elle leur faisait exécuter divers travaux destinés à l'église, et ils y mettaient tant de zèle et de diligence, que son mari et le Duc déclaraient : que

l'élevage du bétail était devenu pour eux une affaire d'un intérêt tout à fait secondaire, depuis le moment où l'on s'était mis à « matérialiser » l'église, selon l'expression favorite de Bill.

Quant au Pilote, il allait et venait autour d'elle, son pâle visage éclairé par un radieux sourire, tandis que le commandant en chef manifestait hautement son opinion au sujet de la noble dame, à savoir : qu'elle était un peu exigeante, mais que, grâce à cela, elle faisait fameusement avancer les choses !

Bill lui-même mit tant d'énergie à pousser les travaux de construction, que le 1er décembre l'église était sous toit, planchéiée, lambrisée, et prête à recevoir fenêtres, portes et plafond, si bien que le Pilote se prenait à espérer qu'il verrait le plus cher désir de son cœur se réaliser, c'est-à-dire que l'église de Swan Creek s'ouvrirait pour le service divin, le jour de Noël.

Mais durant ce temps d'activité fébrile, le travail manuel n'était pas seul à s'accomplir. Si les journées étaient employées à raboter des planches, à enfoncer des clous et à assembler les diverses parties d'un banc, les longues soirées d'hiver se passaient à causer autour du feu de ma cabane, que le Pilote partageait avec

moi, et où Bill campait depuis le commencement des travaux de construction. C'étaient des soirées magnifiques pour le Pilote et Bill, et à la vérité pour moi aussi, comme pour tous ceux qui, après une journée passée au chantier, étaient invariablement invités à se joindre à nous par l'un ou l'autre de mes deux commensaux.

Oui, pour chacun d'entre nous c'étaient des soirées splendides. Après avoir soupé avec du lard, des haricots et des gâteaux d'avoine, des pommes de terre occasionnellement, et plus rarement un poudding, toujours accompagnés de café très fort et bouillant, qui faisait digérer le tout, nous allumions nos pipes, et alors commençait le récit d'aventures, possibles ou impossibles, également excitantes et merveilleuses, et acceptées également avec la plus grande crédulité.

Pourtant, s'il arrivait parfois que notre puissance de foi fût mise à une trop rude épreuve par une histoire passant les bornes de l'extraordinaire plus que ce n'était permis, Bill arrivait à la rescousse en racontant un conte tellement abracadabrant, que l'assistance en venait d'elle-même à désirer de mettre un frein à un pareil débordement d'imagination. Alors le Pilote, entrant en scène, se mettait à nous lire des livres relatant les exploits des grands hommes d'au-

trefois, qui avaient fondé ou détruit des empires.

Quelles nuits heureuses c'étaient pour ces cowboys qui avaient été jetés comme des épaves sur ce rivage étrange, et perdu au milieu d'immenses solitudes ! Quelques-uns d'entre eux n'avaient jamais su ce que c'était que d'avoir une pensée qui les élevât au-dessus du labeur ou du sport journalier, aussi le monde dans lequel le Pilote les introduisait, les remplissait-il d'étonnement et d'admiration. D'heureuses nuits, en vérité, sans aucun souci pour nous, excepté celui que nous causait le visage toujours plus pâle et creusé du Pilote, et son regard toujours plus brillant. Mais quand nous lui suggérions l'idée de prendre quelque repos jusqu'au moment où l'église serait achevée, il ne faisait qu'en rire. Au fait, il nous aurait cruellement manqué, et c'est pour cela qu'il restait avec nous.

CHAPITRE XXI

Comment Bill assura le maintien de la saine doctrine

Tant que « la foule » veillait avec nous, le Pilote nous lisait toutes sortes d'histoires et le récit d'aventures arrivées, dans les pays les plus divers, à des héros pris dans tous les temps, mais quand nous nous retrouvions tous les trois seuls auprès de notre feu, il en revenait aux récits se rapportant aux héros de l'histoire sainte, et ceux-ci ravissaient Bill infiniment plus que tout ce qui concernait les empires du passé. Il avait ses favoris. Abraham, Moïse, Josué, Gédéon ne manquaient jamais d'exciter son admiration, mais Jacob était toujours pour lui « un vil tricheur », et quant à David, il ne parvenait pas à l'apprécier. Il admirait par-dessus tout

Moïse et l'apôtre Paul, qu'il appelait « ce petit individu ». Mais quand la lecture faisait apparaître devant nous l'Homme Unique, qui se meut majestueusement au milieu des Évangiles, Bill s'abstenait de tout commentaire. Il était au-dessus même de l'approbation.

Peu à peu, Bill se mit à raconter ces histoires aux gars, et un soir que toute la compagnie semblait être sous une impression plus sérieuse que de coutume, il rompit le silence en s'écriant :

— Dites donc, Pilote, où était-ce que le petit individu s'est trouvé pris dans une émeute?

— Quelle émeute? demanda le Pilote.

— Vous savez bien, celle où il a tenu tête à toute cette canaille du haut d'un escalier.

— Oh ! oui, c'était à Jérusalem.

— Parfaitement ! C'est bien l'endroit où cela s'est passé. Peut-être que vous pourriez lire cela à tous ces hommes. Ce n'est pas de la purée, comme vous le verrez ! Le petit individu leur a tenu tête et a osé leur dire qu'ils étaient un tas de maudits voleurs et de coupeurs de gorge, et ils n'ont pas su que répliquer. Et pourtant, il était tout seul à se défendre.

Plusieurs des hommes présents ne reconnaissaient point cette histoire sous la forme très nouvelle que lui donnait Bill, mais tous paraissaient la trouver fort intéressante.

— Qui était ce compère? Qu'était-ce que cette clique? A propos de quoi avaient-ils fait ce tapage? criaient-ils tous à la fois.

— Le Pilote va vous le dire. Si p't'être vous leur donniez quelques explications, avant de vous mettre à lire, ils comprendraient mieux toute cette affaire, — ces dernières paroles s'adressaient au Pilote.

— Eh bien, cela se passait à Jérusalem, commençait le Pilote, mais déjà Bill l'interrompait :

— Si je pouvais faire une observation, p't'être ces gars suivraient-ils mieux le fil de l'histoire si vous leur racontiez comment le petit individu s'est engagé sur une nouvelle piste — c'est ainsi que Bill désignait la conversion de l'apôtre.

Aussitôt le Pilote se mit en devoir de présenter, en bonne et due forme, l'apôtre à la compagnie et à nous décrire en traits si vivants sa vie, son éducation première, sa soudaine rupture avec tout ce qui lui était cher, sous l'empire d'une conviction nouvelle, son enthousiasme magnifique et son courage, sa tendresse et sa patience, que je fus surpris de me trouver le considérant moi-même comme un héros, tandis que les gars réunis autour de nous étaient prêts à le défendre contre quiconque aurait voulu lui faire un mauvais parti.

Lorsque le Pilote se mit à lire l'histoire de

l'arrestation de Paul à Jérusalem, s'interrompant de temps à autre pour nous dépeindre les détails plastiques de la scène, nous nous figurâmes que nous y assistions en personne. Nous voyions passer devant nous la foule hurlante, se ruant sur le brave petit homme pour attenter à sa vie ; la garde romaine fortement disciplinée apparaissant soudain sur la place ; la délivrance, l'arrêt sur l'escalier ; nous contemplions le calme visage de l'humble héros, le geste par lequel il réclamait le silence ; nous remarquions l'apaisement graduel de la foule frémissante et bruyante ; nous entendions le discours courageux qu'il leur adressait. Nos hommes étaient électrisés.

— Il était taillé dans du bon bois celui-là, qu'en dites-vous ?

— Une vraie pâquerette !

— Une pâquerette ! Comment donc ! Une touffe de tournesols !

— Oui, dit de sa voix traînante Bill, qui appréciait hautement la forme sous laquelle ils exprimaient leur approbation. C'est bien ce que j'appelle un particulièrement beau caractère, pour un homme. On n'y découvre point de petites saletés.

— Oui, on peut parier là-dessus ! dit Hi.

— Mais, dites donc ! C'est dans la Bible tout cela, n'est-ce pas ? demanda tout à coup un jeune

homme ayant à peine dépassé la période pendant laquelle on est considéré, dans l'Ouest, comme un pied tendre.

Le Pilote fit un signe affirmatif.

— Dans ce cas, comment savez-vous que c'est vrai ?

Le Pilote se préparait à produire des arguments savamment élaborés, mais Bill lui coupa la parole, avec plus de vivacité qu'il n'en déployait communément.

— Regardez-moi, jeune blanc bec ! — La voix de Bill avait pris un accent de commandement et l'interpellé leva les yeux comme cela lui était ordonné. — Comment savez-vous que quoi que ce soit est vrai ? Comment savez-vous que le Pilote dit la vérité quand il parle ? Ne le savez-vous pas par le sentiment ? Vous le sentez par le son de sa voix, je pense !

Bill s'arrêta et le jeune homme fit un signe d'assentiment.

— Ou bien, comment distinguez-vous un maudit fils de pie d'une pie femelle ? Bill fit une nouvelle pause, mais cette fois il n'obtint aucune réponse. — Je vais vous l'apprendre sans que cela vous coûte rien, reprit-il, en revenant à son ton traînant, c'est au bruit qu'il fait quand il ouvre son sale bec.

— Cela ne prouve rien du tout, s'écria le

jeune homme, piqué au vif par l'éclat de rire qui fusait tout autour de lui. Vous savez bien, continua-t-il en s'adressant au Pilote, qu'il y a une foule de gens qui ne croient pas à la Bible.

Le Pilote ne le contredit point.

— Quelques-uns des hommes les plus marquants et les plus instruits du monde sont des agnostiques, continua le jeune homme qui s'échauffait, sans remarquer comme le grand corps maigre de Bill se redressait. Pour ce qui me concerne, je puis bien dire que j'en suis un aussi.

— C'est vrai, ça ? fit Bill avec un subit intérêt !

— Je le crois, lui répondit modestement le jeune sceptique.

— En tous les cas, cela ne contribue pas à vous donner de bonnes manières, déclara Bill, et cela vous a faussé le jugement, autrement vous comprendriez qu'on ne trouble pas une conversation comme vous venez de le faire. Vraiment, vous faites pitié.

Sans prendre garde au discours de Bill, l'autre s'était mis à argumenter avec le Pilote.

— Il aurait besoin d'être rendu à la raison, n'êtes-vous pas de cet avis, Hi ? demanda Bill. Quel moyen me conseilleriez-vous d'employer dans ce but ?

— On pourrait lui proposer une promenade ! s'écria Hi, qui devinait que Bill avait en tête quelque chose de joyeux.

— Je suis d'avis que vous venez de proposer un remède d'une valeur peu commune et bien supérieure à celle du *Pain Expeller*, déclara Bill en se levant d'un air nonchalant.

— Dites donc, fit-il en frappant sur l'épaule du jeune homme, il me semble qu'une petite promenade pourrait peut-être vous être agréable.

— Exellente idée, attendez seulement que j'aie trouvé mon béret, lui répondit-on, sans la moindre suspicion.

— Je ne pense pas qu'il vous soit d'une grande utilité, je chéris au contraire l'opinion que vous aurez bien assez chaud sans cela.

La voix de Bill s'était faite inconsciemment plus sévère. Hi se leva tout à coup et gagna la porte.

— Cette entrevue doit être privée et *secrète*, dit Bill à son partner.

— C'est bien ainsi que je l'entends, s'écria Hi en ouvrant la porte devant lui.

Cependant la méfiance du jeune homme s'éveillait tout à coup. Il avait six pieds de haut, mais il était mince et fluet, aussi recula-t-il tout à coup, en refusant de sortir. Il était trop tard, déjà Bill l'avait saisi au collet et l'entraînait dehors dans la neige, tandis que Hi fermait la porte sur eux.

En vain leur compagnon de promenade se débattait-il pour se débarrasser des mains qui le tenaient par l'épaule et par le collet. Je suivais toute la scène de la fenêtre. Il aurait été un simple enfant que ses plongeons et ses contorsions n'auraient pas eu moins d'effet sur les longs bras nerveux qui l'étreignaient si fortement. Après un moment de lutte furieuse, le jeune homme se tint tranquille, ce dont Bill profita pour lâcher son épaule et le saisir par son fond de culotte. Alors commencèrent devant la maison une série d'évolutions, d'allées et de venues, de plongeons et de sauts, auxquels la malheureuse victime, dont les mains battaient désespérément l'air, était absolument incapable de se soustraire. Enfin, à bout de souffle et de force, il cessa de se débattre.

— Je vous apprendrai tout ce qui concerne l'agnostique et beaucoup d'autres iques, lui dit Bill, d'une voix terrible. Vous pensiez pouvoir nous faire avaler votre droguerie de seconde main ?

Bill s'arrêta pour chercher des mots assez expressifs pour rendre toute la profondeur de son indignation croissante, mais n'en trouvant aucun il s'écria : — Il n'y a pas de mots qui qualifient une conduite pareille. Non, sur ma parole, je n'en connais point !

Et tout à coup, dans le paroxysme de sa colère, il enleva son prisonnier et le tint au-dessus de sa tête, à bras étendus, en vociférant: — J'ai bien envie de...

— Non, non, pour l'amour du ciel, ne me jetez pas par terre, criait le misérable. Je ne discuterai plus ! Je le jure !

Aussitôt, Bill le remit sur ses pieds le plus doucement du monde.

— Très bien ! donnez-moi la main ! dit-il, en tendant sa main que l'autre secoua avec précaution.

Ce fut une conversion remarquablement soudaine et durable, car jamais plus on n'entendit parler d'agnosticisme dans le petit groupe qui se rassemblait le soir autour du Pilote pour entendre ses lectures.

— Il me semble que le Pilote est en train d'avancer son œuvre, me disait Bill, et en regardant son visage grave et ardent, je lui répondis que je partageais son avis, mais peut-être ne savait-il pas que cette œuvre avançait surtout en lui-même. Je me souviens d'une soirée où, tous les autres étant partis, le Pilote nous lisait la Parabole des Talents. Bill était particulièrement intéressé par le serviteur qui avait failli à son devoir.

— Une vile canaille, qu'en dites-vous ? fit-il.

et manquant par-dessus le marché de savoir-faire ! Il n'avait pas volé ce qui lui est arrivé, telle est mon opinion !

Mais lorsque le sens pratique de la parabole lui fut devenu clair, il dit lentement, après un long silence :

— Eh bien, cela semble indiquer qu'il est temps pour moi de me mettre aussi à faire quelque chose. Puis, après un autre silence, il reprit, en hésitant : — Toute cette affaire de la construction de l'église, croyez-vous qu'elle puisse compter peut-être pour quelque chose ? Je pense bien que non, car, après tout, il n'y a pas de quoi. Le pauvre Bill était vraiment un grand enfant et le Pilote le traitait avec la légèreté de touche d'une mère.

— Que savez-vous faire le mieux, Bill ?

— Dresser des broncos, et élever le bétail, c'est ma partie, dit Bill en ouvrant des yeux étonnés.

— Eh bien, Bill, pour le moment, ma partie à moi, c'est la prédication et le pilotage. — Le sourire du Pilote ressemblait à un rayon de soleil en un jour de pluie, car il y avait des larmes dans ses yeux et dans sa voix. — Et nous avons l'un et l'autre à être fidèles. Vous voyez ce qu'Il a dit : « Cela va bien, bon et *fidèle* serviteur. Vous avez été *fidèle*. »

Bill écoutait d'un air perplexe.

— Fidèle, moi ! répéta-t-il. Cela concerne-t-il p't'être le bétail ?

— Oui, Bill, c'est bien cela, fidèle dans votre tâche journalière et dans tous les devoirs qui se trouveront, un jour ou l'autre, sur votre chemin.

Bill n'oublia jamais cette leçon que je lui entendis expliquer à Hi avec un enthousiasme contenu, comme s'il s'était agi d'une grande découverte : — C'est ce que j'appelle jouer franc jeu, conclua-t-il. Cela donne à chacun son dû. Il ne servirait à rien de cacher des cartes dans sa manche.

— C'est bien cela, répondit Hi pensivement, les atouts sont distribués à chacun.

Peu à peu, Bill en était venu à être considéré comme une autorité dans toutes les questions touchant à la religion ou à la morale. Personne ne l'accusa jamais de vouloir « s'adonner à la religion ». Il vaquait à ses occupations avec sa lenteur et sa tranquillité accoutumées, mais il faisait toujours part de ses découvertes « aux gars ». Et s'il arrivait qu'on l'embarrassât en lui opposant des arguments captieux ou subtils, il n'avait cesse ni repos qu'il les eût exposés au Pilote. C'est ainsi que ces deux hommes s'attachèrent l'un à l'autre

par une affection plus forte que celle qu'auraient créée entre eux des relations de parenté. Quand Bill se trouvait placé en face de difficultés qui ont troublé l'âme d'hommes considérablement plus savants que lui, le Pilote résolvait le problème ou, s'il ne pouvait pas le faire, il dirigeait les pensées de Bill vers les vérités claires et sûres que la Bible contient, et cela lui rendait son contentement d'esprit.

— C'est tout ce qu'il me faut, disait-il, et son cœur retrouvait le repos.

CHAPITRE XXII

Comment l'église de Swan Creek fut inaugurée

Lorsque, vers la fin de l'année, le Pilote tomba malade, Bill le soigna comme l'aurait fait une mère, puis il l'envoya se reposer et changer d'air chez Gwen, avec défense expresse de revenir avant que l'église fût terminée, et deux fois par semaine il allait le voir.

L'affection que ces deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre était une chose réconfortante à contempler, et souvent, quand je sens mon cœur s'endurcir et que je suis près de perdre toute confiance dans les hommes et les choses, je me souviens d'une scène que je surpris, un soir, en m'arrêtant devant la maison de Gwen. Ils étaient debout près de la porte, dans un

espace éclairé par la lune, Bill appuyait sa main sur l'épaule du Pilote et celui-ci avait passé son bras autour du cou de Bill.

— Cher vieux Bill, disait le Pilote, cher vieux Bill, puis la voix lui manqua.

Bill se tenait très droit et, faisant un effort pour paraître gai, regardait les étoiles. Ce fut ainsi qu'ils se dirent adieu et le Pilote resté immobile à la même place, suivit des yeux la haute silhouette maigre qui s'éloignait, jusqu'au moment où elle disparut à l'entrée de la vallée.

Le jour de l'inauguration arriva comme arrivent tous les jours, même ceux qui se sont faits le plus longtemps attendre. C'était une claire et radieuse journée de Noël. On aurait pu croire, tant l'air était calme et immobile, que le temps avait suspendu son vol jusqu'à l'instant où une voix puissante lui ordonnerait de se remettre en marche. Les collines dormaient sous leur couverture éblouissante et immaculée. Bien loin de nous, les grands pics dressaient leurs têtes majestueuses au-dessus des forêts sombres, et semblaient contempler avec complaisance la terre couverte de neige étincelant au soleil. La lumière transfigurait leurs vieux visages durs et crevassés, tellement qu'ils paraissaient sourire, comme si la joie de Noël avait

aussi fait vibrer quelque chose, tout au fond de leurs vieux cœurs de pierre.

Tout le monde était là, les fermiers, les propriétaires de ranchs, les cow-boys, les femmes, les enfants, tous heureux, tous fiers de leur église neuve, et tous impatients de voir arriver l'Ancien Temps, qui devait amener le Pilote, si celui-ci était assez bien pour sortir, et Gwen elle-même, si le temps était beau. Mais le temps passait et Bill, qui fonctionnait en qualité de maître des cérémonies, commençait à se montrer inquiet. Enfin Joe l'Indien parut ; il portait une lettre qu'il tendit à Bill. Après l'avoir lue, celui-ci changea de visage et me la passa. Elle ne contenait que ces mots, tracés d'une main tremblante : « Cher Bill, procédez à l'inauguration. Chantez le Psaume, vous savez bien lequel, et faites une prière, après quoi venez vers moi, vite, Bill.

« Votre Pilote. »

Bill, qui s'était un peu ressaisi, annonça d'une voix étrange, que le Pilote ne pouvait pas venir, puis il m'indiqua le Psaume en me disant : — Faites-les chanter.

C'était ce grand psaume cher à tous ceux qui habitent les montagnes :

J'élève mes yeux vers les montagnes...

et ils chantaient avec des visages émus ces paroles fortes et consolantes. Une fois le psaume terminé, chacun se rassit et attendit ce qui allait suivre. Les yeux de Bill se tournèrent vers l'Honorable Fred Ashley, puis vers Robbie Muir, après quoi il me dit à voix basse :

— Pouvez-vous faire une prière ?

Je fis un signe négatif, tout en me sentant honteux de ma lâcheté.

Après un moment de silence, Bill reprit :

— Le Pilote dit qu'il doit y avoir une prière. Quelqu'un d'entre vous peut-il en faire une ?

Nouveau silence oppressant.

Alors Hi, qui se trouvait au fond de l'église, vint au secours de son partner, en lui disant :

— Ne pourriez-vous pas essayer vous-même, Bill ?

Le visage de Bill s'empourprait.

— Ce n'est pas tant mon affaire, répondit-il. Mais le Pilote dit qu'il doit y avoir une prière, et je suis résolu à mener la chose à bien jusqu'au bout. Après quoi, s'appuyant contre la chaire, il dit : — Prions, et commença :

« Dieu tout puissant, je ne m'entends pas bien à ces choses, mais peut-être que vous comprendrez si je vous les dis tout simplement. » Il fit une pause pendant laquelle quelques-unes des femmes commencèrent à sangloter. « Ce

que je voudrais vous dire, reprit Bill, c'est que nous sommes terriblement contents d'avoir cette église, et que nous savons que c'est à Vous et au Pilote que nous la devons. Et nous sommes tous contents d'emménager. » Il s'arrêta encore une fois, et en levant les yeux, j'aperçus deux grosses larmes roulant le long de son visage dont tous les muscles tremblaient, puis il repartit à nouveau : « Mais, à propos du Pilote, je ne voudrais pas vous imposer notre volonté mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous voudrions beaucoup le voir rester avec nous; au fait, nous ne voyons pas comment nous pourrions nous passer de lui, regardez tous ces gars qui sont ici, il est justement entrain de faire son œuvre auprès d'eux et de les amener sur la bonne voie, et, Dieu Tout-Puissant, si vous nous le prenez, ce sera peut-être une bonne chose pour lui, mais pour nous, oh ! Dieu... la voix lui manquait... Amen. »

Alors quelqu'un, je crois que ce devait être Lady Charlotte, commença « Notre Père », et tous ceux qui le pouvaient récitèrent jusqu'au bout l'oraison dominicale. Pendant quelques minutes Bill regarda l'assemblée sans prononcer une parole. Puis, comme s'il se rappelait tout à coup son devoir, il s'écria :

— Cette église est inaugurée. Excusez-moi.

Il s'avança vers la porte, dit quelques mots à Hi qui l'avait suivi, puis sautant sur son bronco, il lui fit prendre un galop furieux.

L'église de Swan Creek était, en effet, inaugurée. La forme du service pouvait ne pas avoir été correcte, mais si un grand amour et une foi simple comptent pour quelque chose, alors, en vérité, tout le nécessaire avait été fait.

CHAPITRE XXIII

Le dernier port du Pilote

Autrefois, un enterrement était communément considéré dans la contrée de Swan Creek comme une sorte de solennelle festivité. Dans ce temps-là, les hommes mouraient pour la plupart dans leurs bottes et on les mettait en terre avec grand honneur et beaucoup de loyales libations. Il n'y avait, bien souvent, ni linceuls ni cercueils et plus d'un pauvre compagnon est couché dans le Far Ouest, à la place même où il était tombé, enveloppé seulement dans sa propre couverture ou dans celle d'un camarade.

Ce fut le directeur du ranch de la Compagnie X. L. qui introduisit le crêpe dans le pays. Ce fut à l'occasion des funérailles d'un cow-boy tué par son bronco, mais lorsque les porteurs et

ceux qui menaient le deuil parurent, ayant à leurs chapeaux et à la manche de leurs jaquettes des bandes de crêpe aux bouts flottants, la majorité des assistants déclara que cela avait l'air « trop gai ». Cette circonstance aurait suffi à elle seule à rendre cet enterrement-là fameux, mais il l'est demeuré également pour avoir manqué aux convenances d'une autre façon encore, beaucoup plus sérieuse que la première. Personne ne saurait avoir l'esprit assez étroit pour objecter à ce que le retour dégénère en courses de chevaux absolument échevelées et se termine, chez le vieux Latour, par une orgie générale. Mais que le cadavre participe à la course, cela dépasse décidément les bornes de ce qui peut être toléré, en fait d'absence de décorum. On ne pouvait guère blâmer dans cette affaire le « cocher des morts », comme on l'appelait, car sa place bien et dûment reconnue était à la tête de la procession, et il avait mis son point d'honneur à la garder. La faute revenait, sans l'ombre d'un doute, au cocher du traîneau contenant les hommes du ranch de la Compagnie X. L., qui prétendaient au droit de conduire le deuil de leur camarade (encore une innovation que ce cérémonial) et se jugeaient offensés parce que la première place derrière le cercueil avait été réservée à Hi Kendal, qui menait l'équipage de Ash-

ley Ranch, sur lequel se trouvaient les porteurs de manteaux mortuaires (troisième innovation). Le cocher des X. L. demandait à savoir au nom de qui et de quoi, les gens d'Ashley Ranch se mêlaient de cet enterrement. A qui appartenait le cadavre, au fait et au prendre ? N'était-ce pas au ranch X. L. ? Hi, d'autre part, estimait que le corps était sous la garde immédiate des porteurs de manteaux. C'était leur devoir de le descendre dans sa tombe de décente façon, et s'ils n'étaient pas les premiers sur place, qui donc s'en chargerait ? Ils ne pensaient pas qu'il s'y rendrait de lui-même. Hi n'entendait pas qu'aucun de ces maudits menant deuil se groupassent autour du corps avant qu'il eût été mis en terre, après cela seulement ils seraient libres de se livrer à toutes les manifestations qui pourraient leur faire plaisir. Mais le cocher X. L. ne pouvait accepter cette manière de voir et, à la première occasion, il dépassa Hi et vint se placer immédiatement après le traîneau qui contenait le cercueil. Hi aurait pu, à la rigueur, accepter un affront pareil, et lui céder sa place, mais les remarques injurieuses que les occupants du traîneau lui jetèrent à la face, au moment où ils glissaient triomphalement à côté de lui, ne pouvaient être tolérées, aussi les trois traîneaux se trouvèrent-ils engagés, l'instant d'après, dans une course folle. Le

conducteur du mort, qui avait l'avantage d'occuper la piste battue, laissa bientôt les deux autres concurrents en arrière, luttant, au risque de se rompre le cou, pour se placer au moins au second rang. Ce fut Hi qui finit par le conquérir et qui s'y maintint jusqu'au bord de la fosse, quoique fissent pour le lui enlever les X. L. Toute cette façon de procéder fut jugée fort inconvenante, et le soir, chez Latour, après une longue et bruyante discussion, le cocher du cercueil donna à chacun la part de blâme qui lui était due. Pour ce qui le concernait, déclara-t-il, il n'ignorait point qu'il n'aurait pas dû infliger à un cadavre une pareille allure, mais il n'aurait pas supporté de le voir occuper la seconde place à ses propres funérailles. Pour autant que cela dépendrait de lui, jamais chose pareille ne se passerait. Et quant aux autres, il était d'avis que les porteurs de manteaux, qui devaient descendre la bière dans la fosse, avaient un rôle beaucoup plus important à jouer dans la cérémonie que ce tas d'imposteurs, qui prétendaient être particulièrement affligés du décès du défunt.

Mais quand la population de la contrée des Foothills se rassembla au Meredith Ranch pour les funérailles du Pilote, chacun sentait bien qu'une chose nouvelle allait se passer. On était venu de Porcupine et d'au delà du Fort; la po-

lice était là en corps avec son inspecteur en chef, ainsi que tous les fermiers à trente milles à la ronde. Quant aux propriétaires de ranchs et aux cow-boys du district de Swan Creek, il va de soi qu'aucun d'eux ne manquait à l'appel. Il n'y avait nul besoin de veiller au maintien de l'ordre, car pour la première fois de leur vie les cow-boys n'avaient pas le cœur disposé à se divertir. A mesure qu'ils arrivaient, ils attachaient leurs montures à la barrière ou rangeaient leurs traîneaux dans la cour, après avoir dépouillé les chevaux de leurs grelots ; on n'entendait pas de salutations échangées par des voix bruyantes, pas de plaisanteries, mais ils s'en allaient se grouper en silence devant la porte de la maison, ou passaient dans la cuisine.

Les hommes de Porcupine ne comprenaient pas bien ce silence lugubre, vraiment sans précédent dans un pays où on a coutume de rire de tout, et de faire un signe de tête indifférent à la mort quand elle passe. Mais ils étaient prompts à saisir les situations, et avec une courtoisie caractéristique, ils se joignaient extérieurement à une mélancolie qu'ils ne pouvaient comprendre. Il n'y a pas au monde d'homme si habile à deviner votre disposition d'esprit et à y adapter la sienne, que l'authentique habitant de l'Ouest.

Cette journée était pour les cow-boys une jour-

née de deuil profond. Pour le reste de la communauté, le Pilote était un pasteur ; pour eux, il avait été un camarade et un ami. Ils avaient été lents à l'admettre dans leur intimité, mais il avait, d'une marche sûre, conquis sa place au milieu d'eux, tellement que depuis quelques mois, ils en étaient arrivés à le considérer comme l'un d'entre eux. Il avait chevauché avec eux au travers des pâturages, il avait dormi dans leurs cabanes et cuit ses repas sur leurs fourneaux de fer ; en outre, il était l'intime ami de Bill. Cela seul aurait suffi pour lui donner un droit sur tout ce qu'ils possédaient. Il était l'un des leurs et ils commençaient à peine à être vraiment fiers de lui, qu'il les quittait, laissant dans leurs vies un vide aussi nouveau qu'inexpliqué. Aucun homme dans ce pays-là ne s'était jamais inquiété d'eux, et jamais l'idée ne leur était venue qu'ils pussent inspirer de l'intérêt à qui que ce fût, avant l'apparition du Pilote. Il leur avait fallu du temps pour croire que celui qu'il leur témoignait fût sincère et non pas simplement professionnel. Ils n'avaient attendu de la part d'un prédicateur que de la pitié, des avertissements, des rebuffades. Le Pilote les avait stupéfiés par le respect, l'admiration et l'affection qu'il leur témoignait, aussi leur avait-il fallu des mois pour surmonter leur méfiance et comprendre

qu'il ne se moquait pas d'eux. Une fois convaincus du contraire, ils lui avaient donné en retour, inconsciemment, la confiance et l'amour de leurs grands cœurs généreux. Il avait transformé ce monde pour quelques-uns d'entre eux, et fait entrevoir à tous celui qui est à venir. Il n'était pas étonnant qu'ils restassent plongés dans une morne stupeur devant la maison où celui qui avait fait tout cela pour eux, et qu'ils avaient tant aimé, reposait dans le calme de la mort.

On n'entendait aucune démonstration bruyante de douleur. Le Duc dirigeait la cérémonie, et la voix contenue et ferme avec laquelle il donnait ses directions aidait chacun à garder son sang-froid. Les femmes, qui s'étaient rassemblées dans la grande pièce de la maison, pleuraient doucement. On ne savait où Bill se tenait, mais Gwen était installée près de la porte communiquant avec la cuisine, dans son fauteuil, et Lady Charlotte, assise près d'elle, lui tenait la main. Son visage émacié par ses longues souffrances était pâle, mais aussi serein que le ciel à l'aurore d'un beau jour, et ne portait aucune trace de larmes. Quand ses yeux tombèrent sur moi, elle me fit signe de m'approcher.

— Où est Bill ? me demanda-t-elle, amenez-le moi.

Je le découvris derrière la maison.

— Ne voulez-vous pas entrer, Bill ? lui dis-je.

— Non, je suis sûr qu'il y a bien assez de monde là-bas sans moi, me répondit-il avec sa lenteur accoutumée.

— Vous feriez mieux d'entrer, le service va commencer.

— Je ne me soucie pas beaucoup de ce qu'on dira. Je ne tiens pas tant que ça aux sermons, me dit Bill d'un air d'indifférence, puis il ajouta, à part lui : les siens exceptés, bien entendu.

— Voyons, Bill, venez avec moi, insistai-je. Si vous n'étiez pas là, cela paraîtrait étrange.

— Cela m'est fort égal, fit-il. D'ailleurs, voyez-vous, je suis sûr qu'il va y avoir des cataractes là dedans, et il est probable que l'humidité me gagnerait aussi.

— Vous pouvez en être certain, s'écria Hi, qui se tenait tout près de là, plein de sympathie pour le chagrin muet de son ami.

Je rendis compte à Gwen de l'insuccès de ma mission.

— Allez lui dire que j'ai besoin de lui, me dit-elle, du ton impérieux d'autrefois.

J'obéis à cet ordre et transmis son message à Bill.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? s'écria-t-il, après quoi il entra dans la maison et s'en alla se poster derrière le fauteuil de

Gwen. De l'autre côté de la porte, le Duc était debout ; son beau visage avait une expression calme et sérieuse. Immédiatement après lui se tenaient l'Honorable Fred Ashley et l'Ancien Temps, l'air hagard et désolé. Le Pilote occupait une grande place dans la vie du vieillard. Tous les autres hommes présents dans la salle et la cuisine gardaient une attitude triste et solennelle.

Dans la chambre de Gwen, la plus reculée de la maison, le Pilote était étendu ; la mort avait imprimé sur son visage sa majestueuse beauté, et je compris, en le contemplant, pourquoi les yeux de Gwen, au lieu de pleurer, exprimaient une joie sereine et triomphante. Elle avait interprété justement le langage de ce visage immobile. Toutes les traces de fatigue, que depuis quelques mois nous y discernions avec une douleur grandissante, s'étaient effacées, ainsi que l'expression de souffrance, et à leur place, il n'y avait plus qu'un sourire paisible et vainqueur. Il avait rencontré son ennemi face à face, mais la terreur qu'il lui inspirait à l'avance s'était évanouie, et il en gardait une joyeuse surprise.

Le service funéraire fut beau dans sa simplicité. Le chef immédiat du Pilote était venu de la ville pour le présider. C'était un homme

plutôt petit, mais large d'épaules et bien musclé. Son visage était brûlé et tanné par le soleil et les intempéries auxquels depuis des années il avait été sans cesse exposé. Encore dans la force de l'âge, il n'en avait pas moins les cheveux et la barbe gris et des rides profondes sillonnaient son front, car les soucis et les fatigues d'un pionnier missionnaire ne sont ni rares ni légers. Mais ses yeux bleus, pleins de bonté, étaient ceux d'un héros. En l'écoutant, nous sentions que nous avions devant nous un prophète, et il nous communiquait une étincelle du feu qui l'animait.

« *J'ai combattu le bon combat.* » La voix qui lisait ces mots vibrait, et nous levâmes la tête pour l'entendre parler du lutteur héroïque qui a écrit ces mots. Je regardai Bill. Ses yeux brillaient et son grand corps se raidissait, ce qui faisait saillir ses angles plus encore que de coutume.

« *Que votre cœur ne se trouble point... Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père.* » La voix du pasteur s'était faite plus basse et plus tendre, ses regards s'élevaient au-dessus de la terre, tandis qu'il rappelait les promesses éternelles. Puis il redescendit à notre niveau et, tandis que, tournés vers lui, nous l'écoutions avec une attention intense, il se

mit à nous parler du Pilote et à nous raconter comment il l'avait d'abord envoyé au milieu de nous avec crainte et tremblement — il était si jeune — mais combien il en était venu à prendre confiance en lui, à se réjouir du succès de son travail, et à fonder sur lui un grand espoir. Maintenant, tout cela était fini, mais il était sûr que son jeune ami n'avait point donné sa vie en vain. Il s'arrêta, et ses yeux, qui allaient de l'un à l'autre d'entre nous, finirent par s'arrêter sur Gwen. Je fus frappé, et je crois qu'il le fut comme moi, du sourire qui entr'ouvrait ses lèvres et qui disait clairement : « Oui, mais comme j'en suis plus persuadée que vous. »

— Oui, reprit-il, en réponse à ce sourire : vous savez tous bien mieux que moi que l'œuvre qu'il a faite au milieu de vous ne passera pas avec lui, mais durera autant que vos vies.

Le sourire de Gwen se fit plus joyeux.

— Et maintenant, continua la voix profonde, ne murmurez pas de ce qu'il ait atteint sa récompense, son repos et sa demeure paternelle.

— Oui, c'est bien ainsi..., dit Bill tout bas.

Après cela, nous entonnâmes l'hymne où il est question de l'aube de gloire du pays d'Emmanuel. Lady Charlotte tenait l'harmonium et le Duc dirigeait le chœur d'une voix claire et

ferme. Quand nous arrivâmes au dernier verset, le pasteur fit un signe, pour réclamer le silence, puis il lut les paroles qui nous restaient à chanter :

J'ai suivi la route du ciel
A travers vents, flots et marée...

et ainsi de suite, jusqu'au dernier cri de victoire :

Je salue l'aube de gloire
Au pays d'Emmanuel.

Pendant un moment, on put croire que le chant ne pourrait pas reprendre, car des larmes coulaient sur le visage du pasteur et les femmes sanglotaient, mais la voix tranquille du Duc s'éleva et tous, raffermissant les leurs, le suivirent jusqu'au bout de la strophe.

Après la prière, chacun des assistants se rendit dans la pièce où le Pilote reposait, couché dans son cercueil, et défila devant lui. Bientôt il ne resta plus auprès de lui que ceux qui l'avaient le mieux connu.

— Notre contrée a perdu un homme excellent, Duc, dit l'Honorable Fred, ce à quoi le Duc ne répondit qu'en s'inclinant silencieusement. Alors Lady Charlotte s'avança et regarda pendant un moment le calme visage du mort.

— Cher, cher Pilote, murmura-t-elle, je remercie Dieu de ce qu'il vous avait envoyé ici. Vous avez fait beaucoup pour moi — après quoi elle se pencha et baisa ses lèvres blêmes et son front glacé.

Gwen, qui était restée dans la grande salle, parut s'éveiller tout à coup, comme si elle avait rêvé. Elle se tourna vers Bill d'un air effrayé et s'écria :

— Je veux le voir encore une fois. Portez-moi auprès de lui.

Bill la prit dans ses bras et la porta près du cercueil, et à la vue du visage paisible sur lequel la mort avait empreint sa majesté, l'effroi de Gwen s'envola. Pourtant, au moment où le Duc s'approchait pour fermer le cercueil, elle poussa un gémissement aigu et se cramponna à Bill en disant, avec un spasme soudain :

— Oh ! Bill, je ne pourrai pas porter cela seule. J'ai peur de rester seule.

Elle pensait aux longues et lassantes journées de souffrance qu'elle avait devant elle, et qu'il lui faudrait désormais traverser sans le secours du sourire et de la voix du Pilote.

— Moi aussi, balbutia Bill, qui songeait également à l'avenir. Il n'aurait pu lui dire quelque chose de meilleur. Elle le regarda un instant, puis elle s'écria :

— Nous nous aiderons l'un l'autre.

Bill essaya de répondre, mais tout ce qu'il put faire, fut de secouer la tête en signe d'acquiescement. Encore un dernier coup d'œil jeté sur le Pilote, puis Gwen demanda à être reportée dans la grande salle.

Je me tournai vers le Duc. Il semblait être saisi d'une tristesse si poignante, que je ne pus m'empêcher d'en avoir l'air étonné. Il s'en aperçut et me dit :

— L'homme le meilleur que j'aie jamais connu, Connor. Pour moi aussi, il a fait quelque chose. Je donnerais tout au monde pour mourir ainsi.

Nous étions restés près de la fenêtre de Gwen, Bill, qui tenait toujours la jeune fille dans ses bras, et moi, et nous suivions des yeux le convoi funèbre. La procession de traîneaux et de cavaliers descendait la pente de la colline recouverte de neige ; on n'entendait retentir ni grelots ni voix, et peu à peu nous les vîmes disparaître et s'enfoncer dans la vallée. Mais nous connaissions par cœur chaque contour de la piste onduleuse et nous pouvions contempler en pensée cette scène de féerie, se déroulant dans un décor étrangement mystique. Nous savions comment les grands ormes, les peupliers et les bouleaux inclinaient leurs branches givrées sur le passage du cercueil, et comment les

buissons, les pierres, les moindres morceaux de bois morts échelonnés des deux côtés du cortège formaient une haie, transformée en objet de beauté par la neige, qui si doucement était tombée sur elle. Nous nous figurions les parois de rocher de la vallée faisant, ici et là, des taches noires dans toute cette splendeur, et il nous semblait entendre les notes variées de la Swan, soit qu'elle se glissât sous une couverture de glace, soit qu'elle reparût sautillante et bondissante et retombât en écumant dans de petits lacs ourlés d'écume, pour s'en aller de nouveau chanter sa chanson joyeuse aux rives éblouissantes qui penchaient vers elle la dentelure de leur parure glacée. Et là où les fleurs avaient fleuri un jour, les violettes, les clématites, les muguets, et où s'étaient balancées les fougères, on ne voyait plus que de la neige. Elle était partout, pure, blanche, semée d'une myriade de diamants, mais chacun de ses flocons servait de linceul à une fleur.

Là où le défilé débouche dans la prairie ensoleillée, ils déposeraient le Pilote ; il dormirait tout près de la vallée qu'il avait aimée, et qui dormait elle-même de son sommeil glacé. Et c'est là qu'il repose encore aujourd'hui. Mais le printemps est revenu bien des fois réveiller les fleurs depuis cette journée d'hiver. Bien des fois

il leur a ordonné de se relever en nombre toujours plus grand, jusqu'à ce qu'enfin la vallée en soit tapissée entièrement.

Les vies sont comme les fleurs. Dans la mort, elles ne demeurent pas seules, mais elles se ressèment d'elles-mêmes et refleurissent à chaque printemps nouveau, toujours plus nombreuses.

Ainsi souvent, au cours des années, en rencontrant ici ou là quelques-uns de ceux qui furent mes compagnons au pays des Foothills, j'ai retrouvé dans une parole, un fait ou un regard, la trace de celui que nous avions appelé, d'abord en plaisantant, puis plus tard avec un sentiment sincère et tendre dont nous n'avions point honte, notre Pilote du Ciel.

TABLE

		Pages
Introduction	. . . . .	1
Chapitre Ier	— La contrée des Foothills. . . .	3
» II.	— La compagnie des Nobles Sept. .	16
» III.	— L'arrivée du Pilote	26
» IV.	— La mesure du Pilote.	35
» V.	— Première rencontre	44
» VI.	— Seconde passe	57
» VII.	— Le dernier des dimanches de Permission	66
» VIII.	— Le Pilote prend position . . .	78
» IX.	— Gwen	95
» X.	— La première prière de Gwen . .	111
» XI.	— Le défi de Gwen.	127
» XII.	— La Vallée de Gwen	144
» XIII.	— Fleurs de Vallées.	159
» XIV.	— La fanfaronnade de Bill	175
» XV.	— L'associée de Bill.	192
» XVI.	— Les manœuvres financières de Bill.	202
» XVII.	— Comment le pinto fut vendu . .	213
» XVIII.	— Lady Charlotte	222
» XIX.	— Au travers des fenêtres de Gwen .	230
» XX.	— Comment Bill favorisa l'industrie locale	245
» XXI.	— Comment Bill assura le maintien de la saine doctrine	255
» XXII.	— Comment l'église de Swan Creek fut inaugurée	267
» XXIII.	— Le dernier port du Pilote . . .	273

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Pilote du Ciel, par Ralph Connor. Traduction libre de Joseph Autier, 1 vol. in-12, fr. 3 — ; relié . . . . . Fr. 4 25
Notre Modèle ou Que ferait Jésus ? par Ch.-M. Sheldon, trad. de Joseph Autier, 1 vol. in-12, br., 2 fr. 50 ; rel. . . . . Fr. 3 75
Une âme vaillante. Souvenirs d'Hortense Kay, par Joseph Autier, 4e édition avec portraits, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; relié . . . . . Fr. 4 75
Arnold Bovet, sa vie, son œuvre, par Pierre Dieterlen, 2e édition, 1 vol. in-12, avec portrait, 3 fr. 50 ; relié . . . . . Fr. 4 50
Paraphrase de trois livres du Nouveau Testament : Corinthiens, Saint Jean, Saint Luc, par E. Monod, pasteur, 1 fort vol. in-8 . . . Fr. 7 50
Souviens-toi ! Prie ! Veille ! Travaille ! par Ernest Morel, past., relié, fr. 0 60 et . . . . . Fr. 0 80
Tous chargés d'âmes ! par Charles Rittmeyer, pasteur. Étude sur la parabole des Talents, relié . . . . . Fr. 2 75
Lectures bibliques pour le culte de famille. 1 vol. gr. in-8 . . Fr. 3 —
Recueil de prières à l'usage des familles. 1 vol. in-8, broché fr. 2 50 ; cartonné 3. fr. ; relié. . . . . Fr. 3 75

Les Hauts Faits de la Bande des Ormes, par Joseph Autier, 1 vol. in-12, broché, fr. 3 — ; relié . . . . . Fr. 4 25
Mademoiselle la Nièce, par Joseph Autier, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 relié. . . . . Fr. 4 75
Le roman de Désirée Maubert, par Joseph Autier. 1 vol. in-12, br. 3 fr. 50 ; relié. . . . . Fr. 4 75
Ainsi va le monde, par Joseph Autier, 1 vol. in-12, 3 fr. ; relié Fr. 4 25
Tout simplement, par Joseph Autier, 1 vol. in-12, 1 fr. 50 ; rel. Fr. 2 75
Jean-Louis, par Aug. Bachelin, 4e édition illustrée par Louis Dunki, 1 vol. in-8, fr. 5,— ; relié . . . . . Fr. 7 —
Derniers Contes, par le Dr Châtelain, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; rel. Fr. 4 75
Échos et silhouettes, par le Dr Châtelain, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; rel. Fr. 4 75
L'Écharde au cœur, par T. Combe, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; relié Fr. 4 75
Irène Andéol, par T. Combe, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; relié Fr. 4 75
Figurines, par T. Combe, 1 vol. in-12, 1 fr. 75 ; relié. . . . Fr. 3 —
En plein air, par T. Combe, 1 vol. in-12. 3 fr. 50 : relié Fr. 4 75
Petites gens, par T. Combe, 1 vol. in-12, broché 1 fr. 50 ; relié. Fr. 2 75
Œuvre d'amour, par T. Combe, 1re et 2e parties, 2 volumes in-12. Chaque volume broché, 3 fr. ; relié . . . . . Fr. 4 25
L'Étincelle, par T. Combe, 1 vol. in-12, broché 2 fr. 75 ; relié Fr. 3 —
Le Sentier qui monte, par T. Combe, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; rel. Fr. 4 75
Jeunes Filles, utiles, par T. Combe, 1 vol. in-12, broché. . . . Fr. 3 —
Histoire de la Famille Gigliant, par T. Combe. 1 vol. in-12, 2e édition, broché 2 fr. 50 ; cartonné fr. 3 —, ... Fr. 3 —
Le Jeune-Suisse, roman historique valaisan, par Louis Courthion, 1 vol. in-12, fr. 3. 50 ; relié . . . . . Fr. 4 75
Mes lectures en prose, par Amélie Brost, 1 vol. gr. in-8 . . . Fr. 4 —
Entre Voisins, Études villageoises, par Jean-Daniel, 1 vol. in-12 Fr. 3 —
Les Ignorés, par Eugénie Pradez, 1 vol. in-12, br., 1 fr. 50 ; relié Fr. 2 75
Les exploits de Florentin, ouvrage pour la jeunesse, par E. Vicarino, 1 vol. in-12, illustré, fr. 3 — ; relié. . . . . Fr. 4 25
La Maison Moderne, applications domestiques de la science à la ville et à la campagne, par H. de Grasligny, 1 vol. in-12 illustré . Fr. 1 50
L'Hygiène de la Femme, par Mlle M. de Thilo, Dr méd. . . Fr. 1 20
L'Hygiène intime, par Mlle M. de Thilo, Dr méd., 1 vol. in-12. Fr. 2 50
Les maladies du corps humain, par Mlle M. de Thilo. Dr méd., 1 volume in-4 illustré ; broché 10 fr. ; relié . . . . . Fr. 12 —

Imp. Attinger, Neuchâtel (Suisse)